SCIENCES HUMAINES
N°353
DÉCEMBRE
2022

SCIENCES HUMAINES

Comprendre l'humain et la société

ENTRETIEN

JACQUES HOCHMANN
Pour une psychiatrie humaniste

De la mise en scène de soi à la surveillance numérique...

LA FIN DE LA VIE PRIVÉE ?

DOM/S : 7,5 € - BEL/LUX : 7 € - CH : 11 FS - CAN : 11,99 $CA - D : 8 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 7,5 € - MAR : 74 MAD - TOM : 990 XPF - TUN : 9,9 TND

L 18925 - 353 - F: 6,50 € - RD

WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

REPORTAGE
Bidonvilles : comment s'en sortir ?

RÉFÉRENCE
Yves Coppens, le conteur de la préhistoire

ENJEU
L'inflation, de retour pour de bon ?

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:08:42 AM

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

« LE BESOIN D'AMOUR GOUVERNE LES VIES HUMAINES ET SE TROUVE À LA SOURCE DU LIEN SOCIAL. »

COMMANDEZ CE NUMÉRO (VERSION PAPIER OU DIGITALE) **EN SCANNANT CE QRCODE**

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:08:42 AM

UN MUR EN RUINE ?

Jardins clos, volets à battants, invention des rideaux, verrouillage des chambres et des salles de bains : c'est au mitan du 19e siècle que s'est érigé, selon les historiens, le « mur de la vie privée ». Tout a été mis en œuvre pour préserver les intérieurs de la curiosité des voisins, de l'intrusion du travail et du regard de l'État. Ce phénomène architectural trouvait un prolongement dans l'organisation juridique de la société. « *La vie privée doit être murée,* résumait Émile Littré dans son dictionnaire. *Il n'est pas permis de chercher à savoir ce qui se passe dans la maison d'un particulier.* »

Ce mur de la vie privée s'est progressivement fissuré. Il est aujourd'hui percé de vastes ouvertures. L'État s'y immisce au nom de l'intérêt général. Les technologies digitales favorisent le traçage des données personnelles. Nous-mêmes enfin participons activement à sa ruine : nous exposons sur les réseaux sociaux notre quotidien, nos humeurs et affects, animés par un puissant désir de visibilité. Beaucoup s'inquiètent de ce mouvement, sans vraiment s'en prémunir. D'autres s'en réjouissent : après tout, le chez-soi n'est pas toujours le havre de quiétude et de liberté décrit par la bourgeoisie du Second Empire. C'est aussi un lieu de violence, d'enfermement et d'inégalités, et les secrets qui s'y logent ne sont pas toujours heureux. À quoi le bon le préserver des regards ?

C'est ainsi que le scénario dépeint par George Orwell dans *1984* – une société dominée par une surveillance s'insinuant jusque dans nos pensées –, perçu hier comme cauchemardesque, suscite désormais l'indifférence, voire l'envie : « *Je rêve d'une humanité où nous serions tous les témoins les uns des autres* », confiait récemment une jeune influenceuse au micro de France Culture [1]. Façon de revendiquer, contre les générations précédentes, que l'exposition de soi n'est pas forcément (ou pas seulement) un signe de narcissisme : c'est aussi une manière intimiste de se lier aux autres, dans un monde de connexion généralisée.

Dans ce contexte inédit, une responsabilité pèse sur chacun d'entre nous : choisir ce qu'on dévoile et ce qu'on garde pour soi, décider de s'exhiber ou se déconnecter, parler à tous ou à un petit cercle choisi, protéger ses données ou laisser faire les GAFAM. Dans ces alternatives, ce sont nos affiliations, nos appartenances et nos façons de vivre ensemble qui sont en jeu. C'est la société qui se donne à lire. ●

© SAMUEL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

[1] *Quand la vie privée devient publique*, série documentaire réalisée par Manon Prigent pour l'émission LSD, radiofrance.fr.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:08:42 AM

COURRIER DES LECTEURS

Écrivez-nous
Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ?
Écrivez-nous à l'adresse suivante : **nicolas.journet@scienceshumaines.fr**

Maslow sans sa pyramide

De la part de C. Dubourg, cette observation intéressante :

Merci tout d'abord pour votre revue que je suis depuis de nombreuses années. Dans le mensuel numéro 349, juillet 2022, page 36, on trouvait un encadré sur « La pyramide de Maslow ». J'ai un souci avec ce titre, car Abraham Maslow n'a jamais utilisé le terme « pyramide », ni représenté sa théorie des besoins sous cette forme. Selon ce que j'ai collecté, ce principe de la pyramide a été inauguré par un consultant lors d'une conférence aux États-Unis. A. Maslow n'a pas validé cette présentation à ma connaissance, ni ne l'a intégrée dans ses publications. La notion de pyramide tronque la théorie d'A. Maslow même si elle est aujourd'hui reprise partout, car facile à mémoriser. Cordialement. ● **C. DUBOURG**

Vous avez raison, car le mot comme l'image de la pyramide peuvent induire en erreur sur la théorie de Maslow, ou du moins n'en favoriser qu'un volet. Si le père de la psychologie humaniste parle bien d'une hiérarchie des besoins humains (physiologiques, sécuritaires, estime de soi, etc.), il entend aussi que cette hiérarchie n'est pas absolument figée et que différents besoins peuvent se trouver en situation de concurrence. Or, quoi de plus immuable qu'une pyramide ? Placer le sommet en dessous de la base ou entre deux étages produirait un monstre architectural. Pour bien faire, il faudrait préciser que ce sont les besoins qui peuvent changer d'étage, et non les étages qui changent de place. Le succès de cette schématisation est sans doute dû à une association spontanée entre l'idée de hiérarchie et le caractère sacré de ces monuments, tombeaux des pharaons. Mais ce n'est qu'une approximation visuelle, comparable à la représentation de l'atome de Bohr sous la forme d'une planète (le noyau) entouré de ses satellites (les électrons). ● **N.J.**

Héritage : la part inégale des femmes

D'un correspondant, peut-être membre de la profession notariale, nous avons reçu ces remarques :

J'ai le plaisir de vous écrire suite à la lecture, dans votre numéro 349, de l'article « Les femmes toujours lésées ». Il est écrit que les notaires et avocats recourent souvent au principe de la comptabilité inversée. Je serais curieux de connaître vos sources, car il me semble que cela reste une croyance de votre part. En effet, il y a deux obstacles à l'utilisation de ce principe.

Premièrement, la sous-évaluation d'un bien comporte un risque de redressement fiscal, où le notaire ou l'avocat pourraient voir leur responsabilité professionnelle engagée. En outre, ils ont un devoir de conseil et doivent justifier qu'ils ont bien expliqué les risques aux clients. D'expérience, il y a peu de clients qui veulent prendre un risque de redressement fiscal.

Secondement, à moins que les parties soient d'accord sur le prix de vente, l'application de ce principe provoque une réticence de la part de la personne qui vend, le raisonnement, empirique, effectué par le vendeur ou la venderesse n'est pas de se demander combien son ex-conjoint ou ex-conjointe peut financer, mais plutôt combien vaut le bien.

Avec toute ma bienveillance. ● **G.H.**

Concernant votre première question, l'information provient de l'étude de Céline Bessière et Sibylle Gollac (Le Genre du Capital. Comment la famille reproduit les inégalités, *2020). Les auteures ne donnent pas de chiffre sur la fréquence de ces pratiques comptables.*

Pour la suite, rappelons d'abord ce que notre article entendait par la « comptabilité inversée ».

En matière d'héritage, « les notaires et les avocats recourent souvent au principe de la comptabilité inversée. Il consiste à déterminer le montant du patrimoine à partager non pas en fonction des prix du marché, mais selon les compensations financières que peut verser le repreneur potentiel aux autres ayants droit – parent survivant, autres frères et sœurs. Conséquence immédiate, le montant des biens à partager est souvent sous-évalué et ceci avec l'accord de tous les héritiers qui y trouvent un intérêt : payer moins d'impôts sur la succession. »

C'est moins ce dispositif comptable que ses effets constatés sur la répartition parfois inéquitable des héritages entre les sexes qui intéressaient les auteures : les femmes cohéritières, se trouvant plus souvent en position de vendeuses que d'acheteuses de biens (pour des raisons d'opportunité ou de tradition sans doute), sortent perdantes face à cette sous-évaluation non compensée par un gain marginal (la baisse d'impôts).

Pour les partages après divorce, le mécanisme serait le même, avec des motivations un peu différentes.

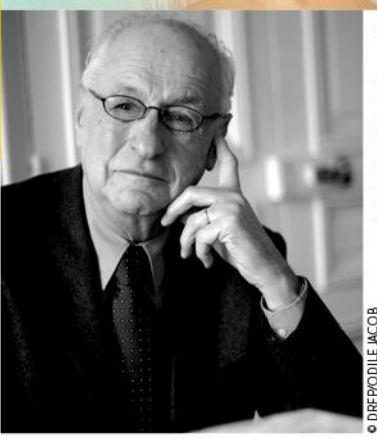
Que des risques fiscaux soient attachés à ces pratiques, vous avez raison de le dire, mais tout est question de mesure : l'évaluation de biens immobiliers n'est pas une science exacte. Que les victimes de ces calculs n'aient pas a priori *de raison de renoncer au juste prix semble de bon sens. Mais, parfois, en cas de désaccord, un* « tiens vaut mieux que deux tu l'auras ». *Votre expérience semble très différente. Peut-être faudrait-il creuser le sujet…* ● **N.J.**

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:08:42 AM

RETROUVEZ SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
Comment prendre en compte les élèves trans à l'école ? C'est le sujet de l'émission de ce mois-ci avec Arnaud Alessandrin, sociologue, et Béatrice Kammerer, journaliste. En direct sur Twitch le 11 novembre puis en rediffusion sur youtube.com/c/scienceshumaines

© BJÖRN OBERG

49 RÉFÉRENCE
YVES COPPENS
LE CONTEUR DE LA PRÉHISTOIRE
© MUSÉE D'HISTOIRE NATUELLE DE BALE/ALAMY


24 ENTRETIEN
JACQUES HOCHMANN
POUR UNE PSYCHIATRIE HUMANISTE
© DR/PODILE JACOB

6 ACTUALITÉS

- **6 Reportage**
  Bidonvilles : comment s'en sortir ?
- **9 Portrait**
  Anne-Laure Vincent, 76 000 recettes et une thèse
- **15 Histoire**
  L'art féminin de la diplomatie
- **18 CULTURE POP**
  Picsou, miroir de nos excès

19 ENJEU

- L'inflation, de retour pour de bon ?

24 ENTRETIEN

- **Jacques Hochmann**
  Pour une psychiatrie humaniste

29 DOSSIER
LA FIN DE LA VIE PRIVÉE ?

- **30** Vie privée et vie publique, quelles frontières ? **ANNE MUXEL**
- **34** Vie publique, vie privée, vie intime **POINTS DE REPÈRE**
- **36** L'intimité a une histoire ! **PHILIPPE ARTIÈRES**
- **38** Nos vies intimes sur internet : liberté ou danger ? **SERGE TISSERON**
- **40** Sexe ou sentiment, qu'est-ce qui est le plus intime ? **MAUD NAVARRE**
- **42 ENTRETIEN AVEC GÉRALINE AÏDAN**
  Le droit à l'assaut de nos vies psychiques
- **43** Que met-on de soi dans une œuvre ? **HUGO ALBANDEA ET FABIEN TRÉCOURT**
- **46** Les politiques ont-ils (encore) droit à une vie privée ? **CHRISTIAN DELPORTE**

49 RÉFÉRENCE

- Yves Coppens
  Le conteur de la préhistoire

54 LE JOUR OÙ...

- la DS 19 inspira la sémiologie du quotidien

56 LE LIVRE DU MOIS

- La culture, moteur de notre évolution

58 LIVRES

66 LE MOT QUI FÂCHE

- MAP

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:08:42 AM

BIDONVILLES : COMMENT S'EN SORTIR ?

La question se pose de façon individuelle et collective. Il existe toujours en France des campements d'habitats insalubres sans eau ni électricité, occupés essentiellement par des familles venues de Roumanie. Reportage à Nantes. **FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX**

© ARMANDINE PENNA

En cette lumineuse après-midi automnale, les hommes s'affairent autour des caravanes : cloutage de planches pour former un auvent, installation d'une bâche plastique pour isoler, calfeutrage des interstices... Sur le terrain nantais de la prairie de Mauves coincé entre le périphérique, la déchèterie et la ligne de chemin de fer, on se prépare à passer l'hiver. Cet été, une étincelle a fait rapidement propager le feu dans les broussailles et plus d'une centaine de personnes ont été relogées temporairement dans un gymnase voisin. Progressivement, elles sont revenues, installant leurs caravanes sur un grand espace caillouteux délimité par une butte de terre et de gravats jouxtant les arbustes encore calcinés. Comme les autres, la famille de Graziella, une jeune fille de 17 ans, a tout perdu dans l'incendie : « *Les passeports, les médicaments de mon père... et même mon brevet des collèges.* » Pour elle, « *l'école, c'est fini* », et elle a débuté depuis peu un service civique avec l'association d'éducation populaire des Ceméa (centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active) dans le cadre du programme TinéSol (« Jeunes solidaires » en roumain). Ce dernier vise à accompagner une douzaine de jeunes Français et Roumains vivant ou ayant vécu en bidonvilles dans la construction de leur projet professionnel.

Si Graziella projette de passer son brevet de secouriste et rêverait « *d'entrer dans la police* », elle s'inquiète surtout ce jour-là des températures qui baissent la nuit dans la caravane qu'elle partage avec ses parents et ses quatre frères et sœurs, des déchets que les artisans du coin viennent déverser sur la zone et des rats qui s'approchent des habitations de fortune. Seuls les branchements et les tuyaux récemment installés par l'ONG Solidarités International permettent un accès à l'eau à différents endroits du terrain. Depuis la crise du covid-19, cette question de l'accès à l'eau s'est révélée particulièrement criante sur l'ensemble des terrains occupés de façon illégale et l'ONG a commencé dès le printemps 2020 à installer des points d'accès sécurisés en lieu et place des branchements sauvages sur les bouches d'incendie ❶. C'est ainsi qu'aujourd'hui à Nantes, 24 sites ont

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:08:42 AM

déjà été raccordés avec une convention signée avec Nantes Métropole, sur la grosse cinquantaine de sites recensés.

252 BIDONVILLES EN FRANCE

La Loire-Atlantique est un des départements qui comptent le plus de bidonvilles, avec 2 632 personnes recensées, selon les dernières estimations publiées sur la plate-forme de la Dihal (Délégation interministérielle à l'hébergement et à l'accès au logement), avec une forte concentration sur l'agglomération nantaise. À l'échelle de la France, ce sont quelque 12 000 personnes, provenant en grande majorité de Roumanie et de Bulgarie ❷, qui vivent dans 252 bidonvilles de plus de dix personnes ❸. Ce retour des bidonvilles en France dès les années 2000 s'est traduit dans le débat public par une confusion longtemps entretenue entre « gens du voyage » et « camps de Roms ». Or si les premiers sont des ressortissants français nomades qui exercent « *des activités économiques ambulantes* » (loi du 3 janvier 1969), les seconds habitent en caravane, faute de mieux. Par ailleurs, plusieurs enquêtes ethnographiques insistent aussi sur le fait que tous les habitants des bidonvilles ne se désignent pas eux-mêmes comme « Roms », certains se disant « *Tsiganes modernisés* » ou parfois simplement « *Roumains* » ❹. « *Dans un contexte où les représentations collectives attachées à la communauté rom sont très négatives, la tendance est forte de vouloir réethniciser la population des bidonvilles. C'est le propre d'une population stigmatisée : on pense qu'ils partagent tous les mêmes caractéristiques parce qu'ils habitent dans les mêmes endroits et qu'ils se ressemblent, en ignorant la spécificité de chaque projet migratoire. Certains veulent travailler et s'installer, d'autres ont des migrations pendulaires sans projet d'installation définitif ou encore se maintiennent aux marges de la légalité* », explique Samuel Delépine, maître de conférences en géographie sociale à l'université d'Angers.

TROUVER DES SOLUTIONS ALTERNATIVES

À Nantes, la plupart des familles viennent de la partie ouest de la Roumanie, à la frontière avec la Serbie. On estime que près de la moitié des adultes travaillent sur des contrats courts – de trois à six mois – dans le maraîchage, les abattoirs, le BTP, le nettoyage… « *Si comme ailleurs, il y a des activités de ferraillage, de mécanique, ou de la mendicité, beaucoup des personnes qui vivent dans le bassin nantais répondent à une vraie demande de la part des employeurs. Dans un contexte où la mécanisation à marche forcée de l'agriculture dans les pays de l'Est a mis au chômage toute une partie de la population rurale, il y a une réflexion à mener sur les travailleurs saisonniers en Europe, sur leur statut et leurs conditions de travail et de logement* », explique Olivier Peyroux, sociologue de l'association Trajectoires.

Jusqu'au plus haut sommet de l'État, on a longtemps présenté l'expulsion des sites comme la seule façon de régler le problème. Mais sur le terrain, ces actions brutales se traduisent par un risque accru de déscolarisation des enfants et de développement d'activités illicites… Si les expulsions n'ont pas cessé, loin de là, le nouveau plan de résorption des bidonvilles, prôné par l'État depuis 2018, vise à encourager des sorties vers des logements pérennes. Même si à Nantes comme ailleurs, le parc social est saturé. « *Notre objectif, c'est d'abord de stabiliser les campements* »

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:08:42 AM

EN DÉBAT

VOUS AVEZ DIT « BIDONVILLE » ?

© DOMINIQUE BERRETTY/GAMMA-RAPHO/GETTY

En France, dans l'imaginaire collectif, le terme « bidonville » est d'abord utilisé pour désigner des maisons bricolées avec des bidons de pétrole au Maroc dans les années 1930. Il est ensuite associé aux quartiers d'habitat précaire qui apparaissent dans les années 1950 occupés par des populations immigrées… Durant les trente glorieuses, leur résorption passe par une politique de construction de logements sociaux et le dernier bidonville de l'Hexagone est détruit en 1976.

Mais de nouvelles installations de fortune réapparaissent aux marges de nos villes à la fin des années 1990 dans le contexte du démantèlement du bloc soviétique, et le mouvement s'accélère au tournant des années 2000. Progressivement, des chercheurs et des associations militantes parviennent à imposer le terme « bidonville » dans les rapports officiels en lieu et place de « campements illicites » afin que la question soit avant tout abordée comme une lutte contre le logement insalubre et non comme un « problème rom ».

Mais il reste que pour le philosophe et urbaniste Thierry Paquot, ces « *formes d'habitats précaires et spontanées* » ne sont pas de la même nature que les bidonvilles des pays du Sud qu'il qualifie de « *brouillons de ville* » (*Les Bidonvilles*, La Découverte, 2022). Aujourd'hui, plus d'un milliard de personnes y vivent dans le monde et dans les pays du Sud, ils accueillent parfois jusqu'à 80 % de la population urbaine du pays : « *Le bidonville constitue l'envers de la ville. Il est une réponse à la crise du logement. Mais les bidonvillois veulent à tout prix s'intégrer à la ville et y être reliés, ce qui n'est pas forcément le cas en France, où beaucoup de campements sont occupés par des migrants qui ne sont que de passage* », assure T. Paquot. ● F.L.

en assurant un accès minimal à l'eau et aux sanitaires puis de diagnostiquer les besoins des familles pour les orienter au mieux », souligne François Prochasson, conseiller municipal de Nantes, délégué au droit au logement et au logement social et vice-président de Nantes Métropole. Dans cette dynamique, à l'échelle de l'agglomération, une demi-douzaine de terrains dits « conventionnés » ou « d'insertion temporaire » ont été mis en place. Les familles y logent en caravanes ou mobile homes, avec un accès à des blocs sanitaires collectifs, en contrepartie d'une contribution monétaire et de la signature d'une convention d'occupation qui les engagent à s'inscrire dans un parcours d'insertion : formation, recherche d'emploi, scolarisation des enfants…

Sur le terrain de Vert-Praud à Rezé (au sud de l'agglomération), c'est Farah Berdai, travailleuse sociale au sein de l'association Saint-Benoît Labre, qui s'occupe du suivi d'une dizaine de familles qui s'étalent sur trois générations autour d'Argentina, la matriarche. Les plus anciens sont arrivés à Rezé en 2009, comme Aura qui travaille dans le secteur du nettoyage et dont le fils est scolarisé en troisième au collège. Elle espère que sa demande de logement social va aboutir, mais voudrait être logée à Rezé, pour « *pouvoir vivre hors du terrain mais revenir souvent* ». Si dans les faits, le dispositif d'accueil est saturé et les délais d'attente importants, une palette de solutions est envisagée : « *Certaines familles intègrent directement un logement social, d'autres passent par un "logement sas" qui appartient à la mairie pour quelques mois. Pour celles qui veulent rester avec leur famille élargie, on réfléchit à favoriser des formes d'habitats adaptées et encourager l'occupation sur des terrains familiaux* », souligne Loïc Chusseau, adjoint au maire de Rezé en charge du pôle solidarités-inclusion.

Selon l'association Trajectoires ❺, il existe différentes stratégies de sortie de bidonville au regard des ressources sociales, scolaires dont disposent les familles : « *À l'échelle nationale, on a évalué en moyenne à cinq ans le temps passé sur un bidonville. Après ce laps de temps, soit les familles retournent dans leur pays, soit elles s'insèrent et travaillent en France. Mais au fil des années, cette période se réduit car la diaspora commence à se structurer et à devenir un relais intégrateur pour certains* », assure O. Peyroux. Si on peut donc espérer à terme une normalisation de ces trajectoires de migration, de nombreuses familles vont encore aborder cet hiver dans le plus grand dénuement, toujours repoussées au plus loin du centre des villes.

● FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX

❶ Voir Solidarité International, film documentaire *France. Vies oubliées des squats et bidonvilles*, saison 6. https://devospropresyeux.org/saisons/france/episode-vies-oubliees-des-squats-et-bidonvilles/

❷ Au 1er janvier 2007, la Bulgarie et la Roumanie sont entrées dans l'Union européenne, ce qui garantit à leurs ressortissants une libre circulation et le droit de travailler en France.

❸ Rapport Dihal, septembre 2021.

❹ Hervé Marchal, Jean-Baptiste Daubeuf et Thibaut Besozzi, *Idées reçues sur les bidonvilles en France*, Le Cavalier bleu, 2017.

❺ Trajectoires, « Du bidonville à la ville : vers la vie normale ? », 2015.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:08:42 AM

© DR

BIOGRAPHIE
Anne-Laure Vincent a créé, avec Christophe Duhamel, Olivier Aboilard et Jean-Bernard Vérot, l'une des premières start-up françaises : le site de recettes de cuisine marmiton.org

PORTRAIT

Anne-Laure Vincent, 76 000 recettes et une thèse

La cofondatrice de marmiton.org a choisi de retourner à l'université pour mener une thèse de doctorat. Un choix de carrière à contre-courant, où l'expérience professionnelle alimente la démarche scientifique.

« *Je n'aime pas mettre les gens dans des cases. Elles nous enferment* ». En trente ans de carrière, Anne-Laure Vincent n'a jamais pu se contenter de rester dans une catégorie professionnelle. Cette mère de quatre enfants, ancienne cheffe d'entreprise et cofondatrice du site Internet de recettes marmiton.org (76 526 recettes en ligne à l'heure où nous publions !), a été une des premières startupeuses françaises. Mais c'est à la Sorbonne que nous la retrouvons, où elle a entamé il y a deux ans une thèse de doctorat sous la direction du géographe Gilles Fumey. Faisant ainsi voler en éclats l'idée selon laquelle il n'est pas possible de retourner dans la recherche après plusieurs années dans le privé. A.-L. Vincent se définit d'ailleurs comme « *un ovni* » dans le monde professionnel actuel qui tend à favoriser les parcours rectilignes aux trajectoires atypiques. « *En entreprise, nous sommes comme des hamsters dans nos cages car constamment accaparés par l'opérationnel. C'est oublier que nous avons aussi besoin de temps pour penser, pour réfléchir. Nous devons créer davantage de passerelles entre les univers cloisonnés de l'entreprise et de la recherche* », clame-t-elle.

Après avoir cofondé un site Internet devenu incontournable dans le paysage gastronomique français, A.-L. Vincent essaye désormais de comprendre comment l'essor d'Internet et la banalisation du smartphone modifient les pratiques alimentaires en ville. « *Je veux regarder si leurs usages changent nos modes de consommation et comment ils impactent la chaîne alimentaire et la distribution* », détaille-t-elle. Son sujet de thèse est le résultat d'une longue maturation qui a débuté alors qu'elle était encore en charge du site marmiton.org.

MANGER À L'ÂGE DU SMARTPHONE

À l'époque, la cheffe d'entreprise observe que les habitudes alimentaires des internautes évoluent en même temps que les usages numériques se transforment. « *Les gens ont passé de plus en plus de temps à regarder des photos de nourriture en ligne. Les hommes ont aussi été plus nombreux à venir sur le site qu'avant. Internet a permis de "casser" les stéréotypes de genre* », énumère-t-elle. Le numérique s'est aussi invité dans son foyer. « *Ma bête noire, c'est le téléphone portable à table. Je l'appelle "le cinquième couvert"* », s'agace-t-elle. Autant de transformations qui l'ont interrogée : « *Je me suis demandé, après une génération, ce que ces nouvelles tendances allaient donner. Est-ce que mes enfants mangeront de la même façon que moi ?* »

Au départ, ce projet de thèse devait être une synthèse des pratiques induites par la révolution du Net, vingt ans après la création du site marmiton.org. Mais rien ne s'est passé comme prévu. « *Le secteur alimentaire est aujourd'hui en pleine ébullition. Il n'y a qu'à regarder du côté des plateformes dématérialisées, qui permettent de réserver son restaurant sur Internet, des coursiers à vélo, des* dark kitchens *qui fleurissent en ville… Tout ce paysage est foisonnant* », souligne-t-elle. Sa bonne connaissance des acteurs et des arcanes de l'industrie alimentaire lui sont d'ailleurs utiles pour son doctorat, sous réserve de conserver un regard critique sur son passé. « *Comme j'ai été une actrice du système, j'arrive avec d'emblée un biais. Dès le départ, j'informe mon interlocuteur de mon passé afin qu'il soit conscient que je ne suis pas une doctorante comme les autres* », prévient-elle. Une façon de briser la glace, et les codes avec.

● EMMANUELLE PICAUD

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:08:42 AM

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:08:42 AM

© SAM JINKS/MUSÉE MAILLOL

IMAGE DU MOIS

Sont-ils humains ?

Cette femme âgée qui serre tendrement un nourrisson au creux des bras (*Woman and Child*, 2010) frappe par son étrange mélange de force vitale et d'extrême fragilité. Son humanité, en somme. Sauf qu'elle n'a d'humain que l'aspect. Elle fait partie de la quarantaine de statues présentées jusqu'au mois de mars au musée Maillol dans le cadre de l'exposition consacrée à l'hyperréalisme. Ce mouvement, contemporain du pop art, est né dans les années 1960 aux États-Unis, en réaction à l'expressionnisme abstrait qui domine alors la scène artistique. Renouant avec une tradition de figuration du corps humain considérée comme désuète, ses fondateurs cherchent une réplique exacte et sans concession de la réalité, souvent sous un angle social.

Alors que les pionniers de l'hyperréalisme comme John De Andrea, George Segalen ou Duane Hanson (voir l'œuvre en médaillon) envisagent d'abord le corps comme un produit de la société de consommation, depuis les années 1990, il prend une résonance psychique et émotionnelle, comme dans cette sculpture de l'Australien Sam Jinks (1973).

L'artiste, qui compte parmi les figures clés de la nouvelle génération d'artistes hyperréalistes, cherche à capter la fugacité de l'existence à travers ses représentations de la physionomie humaine. Il est connu pour la perfection quasi chirurgicale de ses œuvres, rendue possible par l'utilisation de nouveaux matériaux tels que le silicone ou la fibre de verre. Ici, elle lui permet de rendre compte, avec une précision troublante, des détails de l'épiderme, et des effets du temps sur l'enveloppe corporelle.

Une manière d'interroger notre finitude. Comme dans cette statue, les deux personnages sont peut-être la seule et même personne, enfance et vieillesse, comme les deux facettes d'une même existence.

CÉCILE PELTIER

© DUANE HANSON/MUSÉE MAILLOL

Un ouvrier en plein chantier perché sur son escabeau n'est pas une scène classique dans l'art. L'auteur de cette sculpture hyperréaliste (*Two Workers*, 1993), dont on voit ici un détail, Duane Hanson (1925-1996), est connu pour ses représentations de petites gens, saisies dans leur quotidien.
Pour réaliser cette oeuvre, commandée par la Maison de l'histoire de la République fédérale d'Allemagne, l'artiste a fait appel à des employés du musée, et conçu des moules à partir de leur corps. Les statues de bronze, arborent les cheveux et les vêtements des modèles, créant l'illusion de leur présence. **C.P.**

À VOIR

- Exposition « Ceci n'est pas un corps », jusqu'au 5 mars 2023 au musée Maillol, Paris.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 2:23:52 PM

© KUCHERAVA/ADOBE

THÉRAPIES

La télépsychologie, ça marche ?

La crise du Covid a bousculé les habitudes de nombreux professionnels, y compris des psychologues dont certains ont expérimenté les consultations à distance, notamment par vidéoconférence. Dans le livre *Télépsychologie*, Lise Haddouk, spécialiste des questions de e-santé à la Fédération française des psychologues et de psychologie (FFPP), et Benoît Schneider, professeur émérite de psychologie à l'université de Lorraine, dressent un état des lieux des pratiques dans ce domaine. Ils craignent notamment de ne pas pouvoir établir une relation thérapeutique à distance, évoquent les problèmes de confidentialité des échanges ou encore de sécurité des patients. Il est effectivement plus difficile d'évaluer un risque suicidaire à distance qu'en présentiel où des indices corporels (posture, fuite du regard, scarifications…) sont plus facilement détectables par exemple.

Les données de la recherche, essentiellement en provenance d'Amérique du Nord où ces pratiques existent depuis plus longtemps, tendent à montrer qu'une thérapie en vidéoconférence est à peu près aussi efficace qu'une thérapie en face-à-face, en tout cas pour des troubles tels que la dépression ou l'anxiété. Les mesures portant sur la qualité du lien thérapeutique donnent aussi des résultats équivalents dans les deux cas.

Mais la portée de ces études reste limitée. Les auteurs ont surtout étudié les thérapies cognitives et comportementales, et pour les seuls troubles évoqués plus haut. Pour d'autres formes de thérapie (psychodynamiques, humanistes…) et d'autres pathologies mentales, on manque encore de données. Les auteurs insistent surtout sur le manque de formation des psychologues aux entretiens à distance (aspects techniques, pratiques et déontologiques notamment). La création d'un premier Master européen ❶ en e-thérapie devrait y remédier. D'autres pourraient suivre.

● MARC OLANO

❶ www.cyber-t.eu/

À LIRE

- Lise Haddouk et Benoît Schneider, *Télépsychologie. État des lieux et enjeux*, Érès, 2022.

© KRAKENIMAGES/ADOBE

AMITIÉ

Envoyez des SMS !

Qui n'a jamais hésité à envoyer un simple message à quelqu'un perdu de vue depuis longtemps, avant de se raviser par peur que cette initiative soit mal reçue ? D'après une étude parue dans un journal édité par l'American Psychological Association, vous devriez pourtant le faire. En réunissant près de 6 000 participants dans 13 expériences différentes, les chercheurs à l'origine du projet ont voulu évaluer l'effet d'une prise de contact basique avec un ami ou une connaissance, par l'envoi d'un message par mail, message, ou court appel, ou l'envoi d'un cadeau très modeste comme des cookies, du café… Les personnes à l'origine du contact ont ensuite estimé comment serait perçu ce message par le destinataire, qui a lui-même déclaré comment il l'a apprécié. Sur l'ensemble des 13 études, une constante ressort : les personnes à l'origine de la prise de contact sous-estiment systématiquement le bénéfice de l'échange lorsqu'on compare leur évaluation à celle du destinataire. Cet écart serait encore plus fort lorsque les deux personnes n'ont pas été en contact récemment, et que le destinataire est donc plus surpris par l'échange. De quoi encourager tout le monde à reprendre contact avec des amis perdus de vue, d'autant plus dans une période de pandémie où de nombreuses communications sociales ont été rompues, suggèrent les auteurs. ● AXELLE PLAYOUST-BRAURE

À LIRE

- Peggy Liu *et al.*, « The surprise of reaching out : appreciated more than we think », *Journal of Personality and Social Psychology*, juillet 2022.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 2:23:52 PM

© FRANK ROTHE/GETTY

FAMILLE

La PMA pour toutes, adoptée par les célibataires

La loi de bioéthique, autorisant entre autres la PMA pour toutes, est entrée en vigueur il y a un an. À la surprise générale, 53 % des demandes proviennent de femmes seules, hétérosexuelles. Signe que le couple n'est plus considéré comme un passage obligé pour avoir un enfant.

Votée le 29 juin, et promulgée le 2 août 2021, la loi relative à la bioéthique commence par cet article : « *L'assistance médicale à la procréation est destinée à répondre à un projet parental. Tout couple formé d'un homme et d'une femme ou de deux femmes ou toute femme non mariée ont accès à l'assistance médicale à la procréation après les entretiens particuliers des demandeurs avec les membres de l'équipe médicale clinico-biologique pluridisciplinaire.* »

Un an après, un bilan est publié par l'Agence de la biomédecine, portant sur les 5 126 premières demandes de consultation en procréation médicale assistée, effectuées par les personnes concernées par la nouvelle loi. À la surprise générale, étant donné les débats au moment du vote, 53 % des demandes proviennent de femmes seules. Cela semble indiquer que « *de plus en plus de femmes assument ouvertement leur envie de faire un enfant seules* » (*Le Figaro*, 29 juin 2022). Ce ne sont plus nécessairement des femmes qui, prises par le calendrier de la fécondité, cherchent à être mères avant la date limite, comme de précédentes recherches le montraient ❶. Ce sont aussi des femmes, « *autour des 25-26 ans… qui n'ont pas envie de passer par le couple pour faire un enfant* » (*Le Monde*, 2 août 2022). Dans le premier cas, le « sans père » est faute de mieux, dans le second cas, c'est l'affirmation plus explicite d'avoir un enfant sans avoir dès le départ une référence masculine.

En effet, derrière la demande d'ouverture de la PMA aux couples de femmes homosexuelles, apparaît un autre groupe de femmes, moins visible, sauf sur les réseaux sociaux, par exemple avec la page Facebook « Concevoir en solo. La PMA des célibataires », celle de femmes qui veulent dissocier vie de couple et parentalité. Ici, le « projet parental », inscrit dans la loi, naît hors de tout projet conjugal. Parmi les nouvelles manières de « *faire famille sans faire couple* », que dessine Pierre-Yves Wauthier ❷, la maternité volontaire solo. Les femmes ont acquis, étape par étape, « *le contrôle accru de leur propre fécondité* ». Ce pouvoir s'est imposé aux hommes qui étaient antérieurement propriétaires du corps des femmes, mariées ou non. Une étape supplémentaire est franchie, doublement avec la possibilité pour les couples de lesbiennes, et avec l'irruption de femmes hétérosexuelles (ou non) contestant la liaison entre conjugalité et procréation. Tout se passe comme si en France existait désormais un groupe de familles renvoyant au fonctionnement du peuple na ❸ : « *Sans mari, sans père.* » Le pluriel du terme « famille » n'a pas fini de s'enrichir de formes nouvelles…

FRANÇOIS DE SINGLY
Professeur émérite de sociologie, université de Paris.

❶ Voir Virginie Rozée, « Elles font des bébés toutes seules », *Terrain*, n° 61, septembre 2013 ; Dominique Mehl, *Maternité Solo*, Éditions universitaires européennes, 2016.

❷ Pierre-Yves Wauthier, *Faire famille sans faire couple. Comprendre l'hétérogénéisation des parcours familiaux*, Peter Lang, 2022.

❸ Carl Hua, *Une société sans père ni mari. Les Na de Chine*, PUF, 1997.

des femmes sans enfants… n'en veulent pas !

Les Françaises semblent de plus en plus nombreuses à assumer leur choix d'infécondité : 30 % des femmes sans enfant, en âge (18-49 ans) et en capacité de procréer déclarent ne pas souhaiter « avoir d'enfants, que ce soit maintenant ou plus tard ». Les femmes se disant féministes, écologistes, ainsi que les femmes homosexuelles ou bisexuelles disent se sentir davantage concernées par le non-désir d'enfant.

L'enquête Fécond 2010 [2], menée en 2011, donnait un taux très largement inférieur (4,6 %), ce qui laisse présager un changement culturel majeur.

SOURCE
- Sondage IFOP pour le magazine *Elle*, mercredi 28 septembre 2022.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 2:23:52 PM

© DR

GÉOGRAPHIE
Vers une fracture climatique

Un Français sur sept vit dans un territoire qui sera exposé à plus de vingt journées anormalement chaudes par été dans les trente ans à venir. Les régions Auvergne-Rhône-Alpes, Bourgogne-Franche-Comté et Occitanie seront les plus exposées. Ces territoires abritent 1,2 million de personnes vivant sous le seuil de pauvreté avec parfois des logements mal isolés et concentrent de nombreux employés dans la construction et l'agriculture dont les conditions de travail sont affectées par ces fortes chaleurs. À l'inverse, les populations de Bretagne, de Corse, de Normandie et de Provence-Alpes-Côte d'Azur seront moins exposées grâce à la proximité du littoral. En bord de mer, le nombre de journées anormalement chaudes passera tout de même en moyenne de 7 avant 2005 à 12 d'ici à 2050. Par ailleurs, le littoral méditerranéen subira bien plus fréquemment des nuits tropicales.

● **FLORINE GALERON**

À LIRE

- Camille Fontès-Rousseau, Rémi Lardellier, Jean-Michel Soubeyroux, « Un habitant sur sept vit dans un territoire exposé à plus de 20 journées anormalement chaudes par été dans les décennies à venir », Insee, 2022.

PHILOSOPHIE
Un jeu vidéo pour réviser

Dans les rues de Paris, un SDF vous interpelle : « *Je cherche un homme.* » Vous avez le choix entre deux réponses : « *Vous êtes perdu monsieur ?* » ou « *Et bien me voilà !* » Dans le premier cas, il répondra que c'est vous qui êtes perdu, et dans le second que vous ignorez ce qu'est un homme. Ce SDF provocateur, c'est Diogène de Sinope, philosophe emblématique du cynisme et premier protagoniste auquel vous êtes confronté dans le jeu vidéo *Philo* (Pocket Story) sur smartphone. Cette application pédagogique permet de dialoguer avec dix auteurs classiques pour s'initier à leur pensée : Platon, La Boétie, Nietzsche… Huit scénarios supplémentaires doivent sortir plus tard. Bourré d'humour, servi par une direction artistique remarquable et solide sur le fond, c'est un parfait allié pour les lycéens en vue du bac – et pour les parents qui veulent se remettre à jour.

● **FABIEN TRÉCOURT**

RÉSEAUX SOCIAUX
L'addiction progresse chez les jeunes

Plus de 7 % des 11-15 ans ont un usage problématique des réseaux sociaux d'après une méta-analyse menée auprès de 180 000 élèves. Ces derniers montrent des signes d'addiction à TikTok, Instagram ou WhatsApp avec des répercussions sur leur humeur, une moindre appétence pour leurs loisirs habituels et un impact sur leurs résultats scolaires. Les adolescents issus de milieux défavorisés ont 3,2 fois plus de chances d'y être confrontés. Cet usage problématique des réseaux sociaux est aggravé dans les écoles où les différences sociales sont importantes. Le manque de soutien familial ou des camarades de classe vient également empirer cette addiction. ● **F.G.**

À LIRE

- Michela Lenzi *et al.*, « Can an equal world reduce problematic social media use ? Evidence from the health behavior in school-aged children study in 43 countries », *Information Communication and Society*, septembre 2022.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 2:23:52 PM

© APIC/GETTY

Catherine de Médicis (1519-1589).

HISTOIRE
L'art féminin de la diplomatie

Les femmes, dit-on souvent, seraient de bonnes manageuses et négociatrices grâce à leurs qualités d'empathie, de bienveillance et d'altruisme. Vraiment ? Un détour par l'histoire permet d'interroger ce présupposé. L'historien Matthieu Gellard a analysé les lettres (environ 6 000) écrites par Catherine de Médicis entre 1560 à 1589, durant les règnes de ses fils Charles IX et Henri III. Quand le souverain donne des ordres ou fait des demandes, la reine-mère commente et n'hésite pas intercéder en faveur de ceux qui présentent plaintes ou réclamations. La souveraine s'attarde aussi sur les questions intimes – santé, grossesse, maladies. « *Ma cousine, je suis infiniment martyre de ce que vous êtes encore malade* », s'inquiète-t-elle en 1571 en écrivant à la duchesse de Nemours. Enfin, Catherine de Médicis entretient, plus fréquemment que ses fils, une correspondance avec les femmes des cours européennes.

Mais tout cela signifie-t-il que la reine écrit « *comme une femme parce qu'elle est une femme* » ? Si Catherine de Médicis peut éprouver des sentiments sincères, M. Gellard rappelle que ses écrits sont toujours au service des intérêts de la royauté. Par ailleurs, Catherine de Médicis sait aussi mobiliser des ressources « viriles », par exemple en suivant le roi à la chasse, ou en se rendant dans les camps de l'armée royale. D'où l'hypothèse que la reine écrit surtout « *comme on attend qu'une femme écrive* » : en se coulant dans les normes de genre de l'époque, elle s'offre un espace pour intervenir, à sa façon, dans la gestion politique du royaume.

● **HÉLÈNE FROUARD**

À LIRE

- Matthieu Gellard, « L'usage calculé d'une rhétorique de la féminité dans la correspondance de Catherine de Médicis », *Revue historique*, n° 702, 2022/2.

VIN
À votre santé !

Un verre de vin à chaque repas serait-il bon pour la santé ? Cette recommandation souvent entendue a été suivie avec un peu trop de zèle au 19e siècle. Les hôpitaux étaient alors peuplés de malades qui souffraient d'un alcoolisme dit « thérapeutique », intoxiqués par une consommation excessive d'alcools auxquels on prêtait des vertus médicales. En effet, il n'était pas rare de se voir prescrire des médicaments à base d'alcool, en prévention, et même pour guérir de certaines maladies ! Un certain docteur Boucharat écrivait que ces boissons « *sont rapidement brûlées en produisant de la chaleur et de la force* ». Le docteur Joffroy, qui parlait d'une « *véritable révolution thérapeutique* » leur prêtait une action bénéfique sur le système nerveux, le cœur, l'intelligence, et même contre la pneumonie ou le typhus. Ils étaient intégrés à de nombreuses préparations sous l'appellation « boissons hygiéniques », à une époque où l'hygiénisme dictait nombre de pratiques sanitaires.

On pouvait acheter des apéritifs, du vin de Bugeaud ou de Seguin promus par un discours commercial teinté d'arguments pseudo scientifiques, avec la complicité de pharmaciens qui s'alliaient à l'industrie. Vin de quinquina ou absinthe faisaient partie des produits les plus reconnus pour leurs supposés bienfaits pour la santé. Ce fut évidemment le contraire, et ce phénomène devint un enjeu de santé publique. Approchant la fin du siècle, les voix des médecins et du mouvement anti-alcoolique se sont multipliées pour dénoncer ces dérives, avec notamment la publication d'un rapport au titre sans ambiguïté : « Alcool. Maladie. Mort ». ● **TOM UMBDENSTOCK**

À LIRE

- Stéphane Le Bras, « Boire pour se soigner. Une nouvelle menace pour la santé publique (France, vers 1900) », *Revue historique* n° 702, 2022/2.

© BASTIAN LIZUT/EYEM/GETTY

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 2:23:52 PM

APPRENTISSAGE
2 fois plus d'apprentis qu'en 2017

C'est un véritable boom pour la formation professionnelle : en 2021, on ne recensait pas moins de 834 100 apprentis soit 7,2 % des jeunes de 16 à 29 ans, contre moitié moins en 2017. À l'origine de cette évolution, une croissance historique de l'apprentissage dans l'enseignement supérieur : théoriquement ouverte aux étudiants dès 1987, cette modalité n'a été investie qu'à partir de la réforme LMD (licence-master-doctorat) au milieu des années 2000, et représente aujourd'hui plus de la moitié des effectifs d'apprentis. Au total, seuls 8,8 % des nouveaux entrants intègrent encore cette voie en fin de troisième. En outre, on constate une proportion croissante de filles, qui atteint 40,4 % en 2021, contribuant également à renouveler le visage de l'apprentissage. ● B.K.

À LIRE
- Aurélie Demongeot et Fabienne Lombard, « L'apprentissage au 31 décembre 2021 », *Note d'information*, n° 22.22, juillet 22.

ENSEIGNANTS
Une profession en quête de reconnaissance

Alors que le métier d'enseignant fait face à une perte d'attractivité inédite, le sociologue Pierre Périer s'est penché sur le sentiment de reconnaissance dont les enseignants disent si souvent manquer. Comment celui-ci se construit-il ? Ses résultats, notamment basés sur une enquête par questionnaire menée en 2016-2017 auprès de 2 203 enseignants du secondaire, ont mis en lumière quatre profils d'enseignants aux sentiments de reconnaissance quantitativement et qualitativement différents.

La première catégorie, représentant 21,8 % de l'échantillon, est celle des « accomplis » : plus chevronnés et plus diplômés, ces enseignants jouissent à la fois d'un soutien massif de leur hiérarchie et d'un fort sentiment de compétence auprès des élèves. Viennent ensuite les « critiques » (36,5 % de l'échantillon), les plus épanouis dans leur rôle pédagogique mais aussi les plus enclins à réclamer une meilleure valorisation institutionnelle et médiatique de leur métier. La troisième catégorie est celle des « contrariés » (27,3 % de l'échantillon) : plus défaitistes quant à leur capacité de faire progresser les élèves, rarement satisfaits de leurs relations au sein de la communauté éducative, ils restent néanmoins les moins critiques vis-à-vis de l'institution et des discours publics sur la profession. Enfin, les « désenchantés » (14,4 % de l'échantillon) apparaissent comme les plus en difficulté : nouveaux arrivés dans le métier, ils cumulent insatisfaction de leurs conditions de travail, manque de soutien hiérarchique, et sentiment d'échec quant à leur mission pédagogique. Une souffrance telle que plus de la moitié aurait déjà envisagé de démissionner.

● **BÉATRICE KAMMERER**

À LIRE
- Pierre Périer, « Sentiment de reconnaissance et rapport au métier des enseignants du secondaire : approche typologique », *Éducation et sociétés*, n° 48, 2022/2.

© ONEBLINK1/ADOBE

Le mot du mois
« TIME-IN »

Pour gérer les comportements indésirables de l'enfant – coups, insultes, etc. – sans recourir aux châtiments corporels, les éducateurs valorisent depuis plusieurs décennies la méthode du « time-out » ou mise à l'écart. Scientifiquement reconnue comme efficace, celle-ci a néanmoins été critiquée pour son caractère stigmatisant. Une alternative plus positive réside dans la méthode du « time-in », où le parent s'isole avec l'enfant pour l'aider à réguler ses émotions et discuter de son comportement. Mais cela marche-t-il vraiment ? Pour le savoir, une équipe de chercheurs américains a mené une étude pilote sur 32 mères d'enfants âgés de 3 à 5 ans. Après une information de 90 minutes sur la méthode du « time-in », les mères étaient invitées à rapporter quotidiennement pendant deux semaines si et pourquoi elle y avait recours.

Les résultats ont montré un fort engouement des mères pour la technique, qu'elles jugent majoritairement efficace pour réduire les débordements et améliorer la qualité du lien parent-enfant. Néanmoins, les données issues de leurs rapports quotidiens n'ont montré aucune amélioration objective des comportements de l'enfant, signe selon les auteurs que des explorations plus poussées sont encore nécessaires. ● B.K.

À LIRE
- George Holden *et al.*, « Is it time for "time-in"? A pilot test of the child-rearing technique », *Pediatric Reports*, vol. XIV, n° 2, 23 mai 2022.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 2:23:52 PM

INSERTION

Quel avenir pour les enfants placés ?

En France, 187000 enfants ou adolescents sont placés hors du domicile parental au titre de l'enfance en danger. Entièrement pris en charge par l'Aide sociale à l'enfance (ASE) jusqu'à leur majorité – avec une prolongation possible des aides jusqu'à 21 ans –, ces jeunes se retrouvent néanmoins du jour au lendemain contraints de voler de leurs propres ailes. Comment leur transition vers l'autonomie se passe-t-elle ? Et quel impact leur placement a-t-il sur la manière dont ils envisagent leur avenir ? Pour y répondre, un collectif de chercheurs a suivi durant trois ans 1622 jeunes de l'ASE de 17 à 20 ans. Leurs résultats mettent en lumière deux profils opposés. D'un côté, les jeunes qui ont vécu leur placement comme une chance – parce qu'ils sont migrants, ou ont été placés très jeunes – et adhèrent aux attentes de l'institution. Ceux-là anticipent fortement leur sortie du dispositif et acceptent d'opter pour des filières courtes et professionnalisantes, conseillées par les éducateurs pour favoriser leur autonomie financière. De l'autre, les jeunes qui entretiennent un rapport plus conflictuel au placement, dont ils ne comprennent pas les raisons ou qu'ils vivent comme une mesure punitive. Pour eux, la sortie du dispositif symbolise d'abord la fin d'un contrôle institutionnel qu'ils ne supportent plus. Contestant la norme d'insertion professionnelle précoce valorisée par l'ASE, ils revendiquent leur droit à poursuivre leurs ambitions d'études en dépit des risques de précarité. Malgré leurs divergences, ces deux profils gardent en commun une valorisation à outrance de l'autonomie et une répugnance à l'idée de dépendre à l'âge adulte des institutions. ● **B.K.**

À LIRE

- Pascale Dietrich-Ragon et Isabelle Fréchon, « Une enfance sous contrôle institutionnel. Les effets du rapport à la prise en charge par l'aide sociale à l'enfance sur la transition vers l'autonomie », *Agora débats/jeunesses*, n° 91, 2022/2.

PÉRISCOLAIRE

L'hyperactivité des bons élèves

Certains étudiants parviennent à cumuler les activités extrascolaires sans que cela nuise à leur réussite académique. Quelle ficelle leur permet-elle de tout mener de front avec brio ? L'analyse d'entretiens avec 35 bons élèves de l'enseignement supérieur public apporte quelques éclairages. Ces élèves ont tous bénéficié dès l'enfance d'une « socialisation à la pluriactivité » ajustée aux attentes de l'école : persévérance et goût pour la compétition à travers le sport, la danse ou la musique ; sens du collectif et de la débrouillardise par le scoutisme ; capital culturel, linguistique et aisance à la mobilité grâce aux voyages à l'étranger. Il n'y a alors pas concurrence, mais consonance entre le temps de l'étude et le temps des loisirs.

Au moment des études supérieures, une continuité est à l'œuvre : ces savoirs, savoir-être et savoir-faire sont mobilisés pour bâtir un horizon professionnel. S'agit-il d'une stratégie consciente ? Pas toujours : parmi les enquêtés, 7 disent pratiquer leurs activités par seule passion ou plaisir, suivant une conception que les chercheurs qualifient de « gratuite ». Mais ce registre du désintéressement recouvre en réalité des pratiques professionnellement rentables. L'activité de tutorat de Kamel, 18 ans, lui permet par exemple de faire l'« *acquisition non revendiquée* » d'aptitudes utiles au métier d'enseignant auquel il se destine. La majorité des élèves interrogés reconnaissent tout de même choisir stratégiquement, selon une conception cette fois « *calculée* », des activités utiles sur le marché du travail, telles que des engagements associatifs permettant de valider des unités d'enseignements ou d'étoffer son réseau. Dans tous les cas, cette capacité à tout tenir ensemble repose sur des conditions matérielles optimales : les élèves interrogés sont pour beaucoup « nourris, logés, blanchis », ou *a minima* aidés financièrement par leurs parents. ● **A.P.-B.**

À LIRE

- Julie Couronné *et al.*, « Le plaisir et le calcul : une analyse des activités extrascolaires des étudiant/e/s », *Sociologie*, vol. XIII, n° 1, 2022.

© JACOB LUND/ADOBE

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 2:23:52 PM

© SAMUËL BERTHET

● **FABIEN TRÉCOURT**
JOURNALISTE,
IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ

CULTURE POP

Picsou, miroir de nos excès

© ALAMY/2022 DISNEY

Dans la bande dessinée *La Pierre philosophale* (1955), le canard le plus riche du monde découvre le trésor de Midas. D'après la mythologie grecque, cette pierre philosophale transforme tout ce qu'elle touche en or… y compris son possesseur ! Le roi Midas dut y renoncer car il ne pouvait même plus boire ni manger. Picsou commence aussi à se transformer avant d'être sauvé par ses neveux. Il regrette cependant de perdre l'occasion de changer ses plumes en or pour les revendre. Comme souvent, ce multimilliardaire incarne les dérives de la cupidité. Mais d'autres traits peuvent lui être prêtés selon les récits. « *Les histoires de Picsou présentent de manière exacerbée l'ensemble des attitudes possibles à l'égard de l'argent* », relève le professeur d'économie Thierry Rogel : la cupidité mais aussi l'avarice, la prodigalité (ou dépense compulsive), l'ennui, le cynisme et le refus de l'argent. « *Il s'agit là de dérives de comportements normaux*, poursuit T. Rogel. *En effet, désirer avoir de l'argent pour le dépenser et faire face à un imprévu est normal, le désirer pour lui-même ne l'est pas. Être économe est une vertu, avare un vice (…). Au fond, Picsou nous montre jusqu'où on ne doit pas aller.* »

Ces excès sont indexés dans *Philosophie de l'argent* (1900) du sociologue Georg Simmel. Le comportement dit « normal » ou sain y est représenté comme une « *chaîne téléologique* » : le désir d'argent mène à sa possession, qui entraîne sa dépense et donc la satisfaction de besoins ou de désirs.

Les comportements pathologiques sont assimilés à des cassures : lorsque la chaîne se brise juste après le désir d'argent, elle se replie sur elle-même et se mue en cupidité. De façon similaire, l'avarice correspond à une rupture juste après la possession d'argent, et la dépense devient compulsive lorsque le lien est brisé après elle. À chaque fois, elles deviennent des fins en elles-mêmes au lieu d'être des moyens de passer à l'étape suivante. Deux autres excès se situent à la fin de la chaîne : l'ennui survient quand le désir reste insatisfait, encourageant la recherche de plaisirs dans d'autres dérivatifs comme les drogues. Le cynisme part au contraire du principe que l'argent permet de tout obtenir, comme si rien n'avait de valeur en dehors de son prix sur le marché. Enfin la dernière attitude possible est une cassure en début de chaîne, lorsque l'on rejette le désir d'argent pour promouvoir un autre modèle de vie et de société. On pourrait croire que Picsou n'y a jamais songé. Pourtant dans un épisode de jeunesse (*Le Rêveur du Never Never*, 1993), il refuse de s'emparer d'un trésor trouvé par chance, car il préfère devenir riche par son travail. Miroir de nos excès, il lui arrive aussi d'incarner nos meilleurs penchants. ●

À LIRE

- *L'Économie et les sciences sociales selon Picsou*, Thierry Rogel, L'Étudiant éd., 2022.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 2:23:52 PM

ENJEU
L'INFLATION, DE RETOUR POUR DE BON ?

© TOM MERTON/GETTY

La pandémie de covid-19 et la guerre en Ukraine l'ont fait repartir nettement à la hausse après des décennies de taux très modérés. Face à ce phénomène, économistes et dirigeants doivent arbitrer entre plusieurs explications, et donc de possibles réponses. JEAN-MARIE POTTIER

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 2:23:52 PM

Sur l'écran, un dinosaure de dessin animé aux crocs acérés et au regard mauvais surgit derrière un gratte-ciel en écrasant de ses pattes des étiquettes de prix. En forte hausse, les prix : nous sommes en octobre 1973, en plein choc pétrolier. Dans une séquence pédagogique, la télévision française tente d'expliquer, à l'aide de cette grosse bête, l'inflation, qu'elle soit « *galopante* », « *latente* » ou « *rampante* ». Près de cinquante ans après, la bête est de retour, et elle est furieuse : en juillet 2022, la hausse des prix sur un an a atteint, selon l'Insee, plus de 6 % en France. Et encore fait-elle partie des pays occidentaux les mieux lotis : ces derniers mois, l'Espagne a connu un pic d'inflation à près de 11 %, le Royaume-Uni et l'Allemagne à 10 %, les États-Unis et l'Italie à 9 %.

En 2011, Charles Evans, un des administrateurs de la Banque centrale américaine (Fed), clamait que si l'inflation atteignait 5 %, lui et ses pairs « *se comporteraient comme si leur chevelure avait pris feu* ». Une décennie plus tard, le feu a repris. Et ce retour de l'inflation, après des décennies de hausse modérée voire faible des prix, désarçonne les experts. Très peu l'avaient prévu. Beaucoup l'ont jugé, dans un premier temps, éphémère. Au point que l'une des stars de la profession, le prix Nobel 2008 Paul Krugman, a intitulé, cet été, l'une de ses chroniques pour le *New York Times* : « *J'avais tort au sujet de l'inflation* ». Sa nature – provisoire ou durable, identique ou différente des deux côtés de l'Atlantique, circonscrite aux prix de l'énergie et des produits alimentaires ou contaminant déjà toute l'économie – divise. Les réponses à y apporter aussi, du soutien aux consommateurs au refroidissement de l'économie.

« GUERRE ET PRIX »

« *Il n'y a pas de théorie dominante de l'inflation, c'est quelque chose qui est mal compris et sur lequel les économistes et les banquiers centraux tâtonnent beaucoup*, explique Thomas Grjebine, responsable du programme « Macroéconomie et finance internationales » au Centre d'études prospectives et d'informations internationales (Cepii). *Elle avait disparu depuis quarante ans : si vous êtes économiste et que vous avez moins de 50 ans, c'est quelque chose qui appartenait aux livres d'histoire.* »

Comme au début des années 1970, avec la guerre du Kippour, l'un des détonateurs de cette hausse des prix a été la situation géopolitique, au point que l'Insee, dans une référence à Léon Tolstoï, a intitulé « Guerre et prix » une de ses analyses de la valse des étiquettes.

> « IL N'Y A PAS DE THÉORIE DOMINANTE DE L'INFLATION, C'EST QUELQUE CHOSE QUI EST MAL COMPRIS. »

L'invasion de l'Ukraine par la Russie a provoqué une envolée des cours du pétrole et du gaz ainsi que des matières premières agricoles. Mais ces hausses n'épuisent pas l'analyse de cette poussée inflationniste. « *Dans les débats actuels, les constats divergent sur l'origine et l'explication de cette inflation : certains disent que c'est à cause de la politique monétaire très accommodante menée par les banques centrales, d'autres du "quoi qu'il en coûte" durant le Covid, de la hausse des prix de l'énergie, du chômage trop faible...*, énumère François Geerolf, économiste à l'Observatoire français des conjonctures économiques (OFCE). *Et il y a, il me semble, deux divergences encore plus fondamentales : la définition de l'inflation n'est pas si consensuelle que ça* (encadré p. 23), *pas plus que de savoir à quel point elle est un mal.* » Cette incertitude se vérifie dans le ressenti complexe des acteurs : une récente étude menée par quatre économistes européens sur l'inflation aux États-Unis montre que ménages comme experts lui attribuent plusieurs causes simultanément. Les premiers se concentrent plus sur les problèmes d'offre (hausse des prix de l'énergie, défaillances des chaînes de production...), les seconds y ajoutent l'hypothèse d'une demande excessive qui aurait placé l'économie en surchauffe ❶.

Des plans de relance massifs annoncés par l'administration Biden aux États-Unis au soutien aux ménages confinés en Europe, l'injection massive d'argent dans l'économie pour lutter contre les conséquences de la

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 2:23:52 PM

ÉCONOMIE

ENTRE CHÔMAGE ET INFLATION, FAUT-IL FORCÉMENT CHOISIR ?

© H. ARMSTRONG ROBERTS/CLASSICSTOCK/GETTY

« *Si vous posez la question comme dans un roman policier, "Qui a tué la courbe de Phillips ?", c'est la Fed qui a fait le coup* », clamait en 2018 un haut dirigeant de la Fed, James Bullard. Quatre ans plus tard, cette théorie économique ne semble pourtant pas tout à fait morte, et est à nouveau débattue dans le cadre de la flambée inflationniste actuelle. Celui qui lui a donné son nom, l'économiste néo-zélandais William Phillips (1914-1975), a démontré à la fin des années 1950 qu'au Royaume-Uni, les salaires et le chômage évoluaient en sens opposé depuis un siècle : quand le chômage était bas, les salaires augmentaient fortement ; quand il était élevé, ils stagnaient. Cette constatation empirique a ensuite débouché, sous la plume d'autres chercheurs, sur l'idée qu'on ne pouvait pas à la fois avoir un chômage et une inflation faible et que le rôle des autorités était d'arbitrer entre ces deux maux.

La « *stagflation* » des années 1970, une hausse du chômage couplée à une inflation forte, l'a pourtant remise en cause. En sens inverse, plusieurs pays, comme les États-Unis, ont ensuite connu de fortes baisses du chômage sans remontée substantielle de l'inflation. La courbe de Phillips semblait s'être « aplatie » sous l'effet de la mondialisation et d'une répartition de la valeur ajoutée moins favorable aux salariés. Les banques centrales auraient réussi à imposer l'idée d'une inflation basse, même en période d'expansion économique. Les mêmes banques centrales se demandent pourtant aujourd'hui si la courbe de Phillips pourrait redevenir pentue. Peu de temps avant la pandémie, trois économistes américains estimaient, dans une étude menée à partir d'une analyse fine des marchés du travail locaux, que la relation inversée chômage-salaires existait toujours. Que la courbe de Phillips n'était peut-être pas morte mais juste en « *hibernation* ». ❶ ● J.-M.P.

❶ Peter Hooper etal., « Prospects for inflation in a high pressure economy. is the Phillips curve dead or is it just hibernating ? », *Research in Economics*, vol. LXXIV, n° 1, mars 2020.

pandémie de Covid-19 a ainsi pu être perçue comme une des causes d'un regain d'inflation déjà perceptible avant l'invasion de l'Ukraine. L'explication renvoie à ce qui a longtemps été la théorie explicative dominante, le monétarisme de l'économiste américain Milton Friedman (1912-2006), prix Nobel en 1976. Selon sa formule, l'inflation est « *toujours et partout un phénomène monétaire* » : les gouvernements et banques centrales qui luttent contre le chômage en faisant tourner la planche à billets ne réussissent qu'à créer de l'inflation. L'argument peine en revanche à expliquer pourquoi cette dernière n'est pas repartie plus tôt : dans la zone euro, par exemple, la masse monétaire a progressé de 5 % par an depuis le début du siècle, soit plus du triple de l'inflation.

SACRIFIER L'EMPLOI ?

Les banques centrales ont en tout cas réagi dans ce sens au retour des hausses de prix. Elles ont rendu l'argent plus « cher » : en septembre, la Banque centrale européenne (BCE) a ainsi, fait inédit, remonté de 0,75 point son principal taux d'intérêt, tandis que son homologue américaine a procédé à trois hausses similaires en six mois. Le débat sur la pertinence de cette politique a remis au goût du jour un classique des manuels, la « courbe de Phillips », qui postule qu'il existe une relation inversée entre le taux d'inflation et le taux de chômage *(encadré p. 22)* : pour faire baisser l'inflation, il faut accepter une hausse du nombre de demandeurs d'emploi. Dans un article publié cet automne, qualifié par le *Wall Street Journal* « *d'étude économique la plus effrayante de 2022* », trois économistes estiment ainsi que l'économie américaine devra accepter, comme cela avait été le cas dans les années 1980, plusieurs points de chômage en plus pour faire baisser l'inflation d'ici 2024 ❷. Un raisonnement que reprennent les banquiers centraux : Jerome Powell, l'actuel patron de la Fed, a ainsi pointé un marché du travail « *tendu* » et « *déséquilibré* » où « *les besoins en travailleurs excèdent de manière substantielle le* »

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 3:35:12 PM

nombre de travailleurs disponibles ».

En frappant fort, les grands argentiers entendent empêcher l'inflation de s'incruster : selon une formule célèbre lâchée par le président de la Banque fédérale d'Allemagne, Karl Otto Pöhl, au début des années 1980, « *l'inflation est comme la pâte dentifrice, une fois qu'elle est sortie, vous ne pouvez pas la faire rentrer ; alors le mieux est de ne pas appuyer trop fort sur le tube* ». Ce retour de l'inflation interroge en effet une autre notion très débattue, le « désancrage des anticipations » : si salariés et entrepreneurs se mettent à ne plus croire à la stabilité future des prix, ils vont demander des hausses de salaires et augmenter leurs prix de vente… et donc provoquer, par une prophétie autoréalisatrice, cette inflation redoutée. Si ces anticipations pessimistes sont documentées, leur effet réel reste incertain : comme l'expliquait récemment le gouverneur de la Banque de France, François Villeroy de Galhau, lors de la réunion annuelle des patrons de banques centrales, il existe « *peu de travaux empiriques sur la manière dont les anticipations d'inflation des entreprises et des ménages se traduisent dans leurs décisions effectives s'agissant des prix et des dépenses* ».

RAPPORT DE FORCE INSTITUTIONNEL

Quand bien même ils revendiquent des hausses de salaire, les salariés ne peuvent les obtenir que si le rapport de force, juridique (jusqu'en 1983, les salaires en France étaient automatiquement indexés sur l'indice des prix) ou politique (le poids des syndicats, par exemple), est en leur faveur. L'évolution de l'inflation doit donc aussi s'analyser dans un cadre institutionnel et historique plus large. Comme l'écrit l'économiste Pierre Bezbakh dans le manuel qu'il lui consacre (*Inflation et désinflation*, 7e éd., 2019), au-delà

> EN FRAPPANT FORT, LES GRANDS ARGENTIERS ENTENDENT EMPÊCHER L'INFLATION DE S'INCRUSTER. »

des explications de court terme, il faut « *situer l'inflation dans le contexte de l'évolution du système économique dans lequel elle apparaît* ». Restée dans l'histoire sous la désignation « Grande Modération », l'ère d'inflation faible 1980-2020 a notamment été marquée par la libéralisation du marché du travail et la mondialisation de l'économie, qui a permis aux pays développés d'importer des produits à bon marché et a placé une partie des salariés sous la pression de la concurrence internationale. L'évolution démographique, environnementale et politique de la planète pourrait faire évoluer cette situation. « *Plusieurs facteurs pourraient expliquer une inflation durablement plus élevée que celle connue depuis vingt ans* », estime T. Grjebine en citant en exemple la relocalisation de certaines productions ou encore les exigences de rééquilibrage salarial, visibles, avant même la pandémie, dans les revendications des Gilets jaunes ou les hausses du salaire minimum dans de nombreux États américains.

Dans un récent ouvrage, *The Great Demographic Reversal. Ageing societies, waning inequality, and an inflation revival* (2020), les économistes Charles Goodhart et Manoj Pradhan estiment également que le nombre déclinant d'actifs en proportion des retraités va mettre les salariés « *dans une meilleure position pour négocier, (…) qu'ils vont utiliser pour réclamer de plus hauts salaires* ». L'idée d'une phase inflationniste due à la transition énergétique fait aussi son chemin. Dans un discours prononcé en mars dernier, l'économiste allemande Isabel Schnabel, membre du directoire de la BCE, a ainsi prédit « *un nouvel âge de l'inflation énergétique* » provoqué par « *trois chocs distincts mais reliés entre eux* » : la « *climateflation* », c'est-à-dire l'impact financier croissant des dégâts climatiques, les sécheresses par exemple ; la « *fossilflation* », ou le renchérissement du coût des énergies fossiles dont nos économies restent encore dépendantes ; la « *greenflation* », soit la mise de départ nécessaire à l'implantation des infrastructures et technologies décarbonées.

Si quelques-uns ou l'ensemble de ces différents scénarios se vérifient, l'inflation redeviendra un défi de long terme, ce qui mettra sous pression des gouvernements poussés à des arbitrages délicats sur son niveau et sur la répartition de ses effets entre actifs et retraités, emprunteurs et rentiers, salariés et entreprises. Car, rappelle F. Geerolf, la hausse des prix est évidemment une « *question politique* » : « *Si l'inflation importée est toujours une mauvaise chose au global pour la France, parce qu'elle signifie une facture énergétique plus élevée, il n'est pas certain qu'il faille lutter contre ses relais internes, qui font des gagnants et des perdants.* »

● JEAN-MARIE POTTIER

❶ Peter Andre *et al.*, « Narratives about the macroeconomy », *Discussion Paper*, n° 127, ECONtribute, juillet 2022.

❷ Laurence Ball *et al.*, « Understanding U.S. inflation during the Covid era », *Brookings Papers on Economic Activity*, conference draft, août 2022.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 3:35:12 PM

EN DÉBAT

L'INDICE DES PRIX À LA CONSOMMATION, UN INDICATEUR COMPLEXE ET CONTESTÉ

© CHERRIES/ADOBE

Apparu en 1913, juste avant la Première Guerre mondiale, le premier indice des prix à la consommation (IPC) ne se base alors que sur treize produits de consommation courante, dont les prix sont exclusivement relevés en région parisienne. Un siècle plus tard, il est désormais évalué nationalement tous les mois à partir de l'agrégation de 390 000 prix et du poids respectif des différents types de dépenses dans le budget des ménages. Une sophistication qui n'empêche pas les polémiques, notamment en période électorale, d'autant que le producteur de cette statistique, l'Insee, est placé sous la tutelle du ministère des Finances. Comme l'ont expliqué deux de ses spécialistes, Florence Jany-Catrice et Béatrice Touchelay, l'indice des prix « *ne va pas de soi* », relève « *du sport de combat* » et est un « *marqueur des tensions sociales et politiques nationales* » [1].

Tout comme on parle de température réelle ou ressentie en matière de météo, l'inflation mesurée et l'inflation ressentie diffèrent souvent. Depuis le début des années 2000, la seconde est très régulièrement supérieure à la première, ce qui était moins souvent le cas auparavant. Ce mystère a nourri de nombreuses études et rapports officiels, qui ont multiplié hypothèses et recommandations.

L'introduction de l'euro a fait partie des premières pistes – le Royaume-Uni, qui n'a pas adopté la monnaie unique, n'a d'ailleurs pas connu ce phénomène de déconnexion. Elle a d'autant plus joué que les Français ont été confrontés à une division complexe des prix par environ 6,5, là où leurs voisins allemands pouvaient se « contenter » de diviser le prix en Deutsche Marks par deux pour calculer celui en euro… La nette hausse dans les budgets du poids des dépenses dites « contraintes » ou « préengagées », qui correspondent à un contrat (loyer, charges, abonnements…), conduit aussi les consommateurs à surestimer l'évolution des prix. Dans un contexte marqué par leur acculturation au *low-cost*, voire au (quasi-)gratuit, ils seraient également devenus plus attentifs aux hausses. Sans oublier que l'IPC constitue une moyenne entre des dépenses de nature et de fréquence très différentes : la hausse du prix de la baguette ou du café quotidien se repère davantage que la baisse de prix des ordinateurs, ou l'achat d'une machine bien plus performante pour le même prix, quand vient le temps de renouveler son équipement.

Cette question de la moyenne figure d'ailleurs au cœur d'une polémique récurrente sur l'IPC : la prise en compte du logement. Les locataires étant minoritaires en France, l'indice des prix ne comptabilise les loyers qu'à hauteur de 6 % du budget moyen, beaucoup moins que leur poids réel dans beaucoup de budgets. Les remboursements d'emprunts des propriétaires, eux, ne sont pas comptabilisés car ils constituent un investissement et non une dépense de consommation. L'institut se justifie régulièrement sur ses règles de calcul, et appelle à ne pas tenir compte d'un seul indicateur ou mesure dans l'analyse du pouvoir d'achat. Il propose ainsi au visiteur de son site Internet de calculer son IPC personnalisé et publie régulièrement des estimations par classe d'âge, professions et catégories socioprofessionnelles (PCS), lieu de résidence ou niveau de vie. Au début de l'été 2022, il estimait que, pour un niveau d'inflation moyen de 5 % par an, la hausse des prix pouvait s'avérer plus élevée de 1 point pour les plus de 75 ans, les habitants des zones rurales et les agriculteurs, davantage dépendants des prix de l'énergie et des produits alimentaires. Elle serait en revanche inférieure d'un demi-point à un point pour les moins de 30 ans, les cadres ou les habitants des grandes villes. ● **J.-M.P.**

[1] Florence Jany-Catrice, « L'indice des prix à la consommation en France : acteurs et conflits autour de sa mesure », *Revue française de socio-économie*, n° 22, 2019/1, et Béatrice Touchelay, « La fabuleuse histoire de l'indice des prix de détail en France », *Entreprises et histoire*, n° 79, 2015/2.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 3:35:12 PM

BIOGRAPHIE
Jacques Hochmann est né en 1934 à Saint-Étienne. Il est psychiatre et psychanalyste, membre honoraire de la Société psychanalytique de Paris, professeur émérite à l'université Lyon-I, médecin honoraire des hôpitaux de Lyon.

JACQUES HOCHMANN
POUR UNE PSYCHIATRIE HUMANISTE

Le psychiatre et psychanalyste lyonnais Jacques Hochmann a été un des pionniers de la prise en charge des enfants autistes. Dans sa biographie, il retrace ses combats pour des soins plus humains en psychiatrie et met en garde contre une bureaucratisation croissante et une mainmise des neurosciences.

Arrangements de la mémoire est le titre poétique de l'autobiographie racontée à la troisième personne par le psychiatre et psychanalyste lyonnais, Jacques Hochmann. Inspiré autant par son expérience aux côtés du psychologue humaniste Carl Rogers, que par la psychanalyse de Donald Winnicott ou Wilfred Bion ou encore par le philosophe Paul Ricœur, il s'est battu pour une psychiatrie plus humaine. Dans la prise en charge des enfants autistes, auxquels il a consacré la majeure partie de sa carrière, il a développé des pratiques pluridisciplinaires et des soins individualisés s'intéressant à l'histoire subjective de chacun. Très critique envers le recours systématique aux modèles neuroscientifiques, qui avaient pourtant marqué le début de sa carrière, J. Hochmann déplore le déclin des soins s'appuyant sur une approche relationnelle. Il craint l'évolution vers une psychiatrie de plus en plus déshumanisée, réglementée et « protocolisée ».

Vous venez de publier votre autobiographie : *Arrangements de la mémoire. Autobiographie d'un psychiatre dérangé.* Qu'avez-vous souhaité partager à travers ce livre, et pourquoi avoir choisi ce titre ?

Mon expérience d'homme mais aussi de psychiatre m'a montré que nous avions tous tendance à reconstruire notre mémoire en fonction des circonstances. Ainsi, mon autobiographie comporte, comme tout texte de ce genre, une part de reconstruction. Pour des raisons littéraires, les cas cliniques sont, pour partie, reconstitués à partir d'emprunts à plusieurs patients. Le sous-titre « Autobiographie d'un psychiatre dérangé » est une autre référence ironique à mon parcours, où j'ai souvent été dérangé. D'abord pendant la Seconde Guerre mondiale, en tant qu'enfant juif, obligé de se cacher sous une fausse identité. Puis en tant que psychiatre au contact des personnes atteintes de maladies mentales, et plus particulièrement des enfants autistes qui ont bousculé mes convictions et manières de penser. Quelles que soient les techniques et théories sur lesquelles s'appuie un psychiatre, sa personnalité et son vécu influent sur sa manière d'exercer son métier. C'est ce que j'ai essayé de démontrer dans ce livre à partir de ma propre expérience.

Pourquoi avoir choisi la troisième personne pour raconter votre parcours ?

Ma vie en elle-même n'a pas un grand intérêt. Je ne voulais pas me mettre au centre, mais plutôt apporter le témoignage d'un psychiatre parmi des milliers qui ont milité pour une psychiatrie de proximité et contre les politiques sécuritaires et asilaires qu'on voit revenir aujourd'hui. Je constate avec effroi ces dernières années une judiciarisation croissante de la médecine psychiatrique, une multiplication des mesures de sécurité dans les services hospitaliers et un retour de l'enfermement dont témoigne l'augmentation considérable des mesures de soins sous contrainte.

Après une formation initiale en neurosciences dans les années 1950, vous vous êtes tourné vers la psychanalyse. Pour quelle raison ?

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 3:35:12 PM

2/6/2022, 3:35:12 PM

J'étais assez déçu de mes premières expériences d'externe puis d'interne en psychiatrie dans les hôpitaux lyonnais des années 1950. Confronté aux électrochocs et à l'administration massive de neuroleptiques, je n'arrivais pas à me projeter dans cette pratique. Puis, j'ai eu la chance, au début des années 1960, de travailler avec le neurophysiologiste Michel Jouvet, grand spécialiste du sommeil dans le cadre de recherches sur les structures nerveuses impliquées dans le sommeil. On m'a dans la foulée proposé un poste de psychiatre dans un laboratoire lyonnais de médecine légale auprès de délinquants. De 1962 à 1964, j'ai eu enfin l'occasion d'exercer la psychiatrie dont je rêvais : plus sociale, centrée sur les interactions humaines. J'ai alors senti qu'il fallait que j'aille un peu plus loin dans la connaissance de moi-même, ce qui m'a mené à la psychanalyse. Je me suis surtout reconnu dans des auteurs comme Donald Winnicott (1896-1971) ou Wilfred Bion (1897-1979), qui accordent une grande place aux affects.

Vous revenez longuement sur votre séjour aux États-Unis au milieu des années 1960, notamment la rencontre avec le psychologue Carl Rogers (1902-1987), inventeur de l'approche centrée sur la personne. En quoi a-t-elle été décisive dans votre pratique ultérieure ?

Ce fut une expérience très riche qui m'a beaucoup marqué. À sa retraite, C. Rogers, qui compte parmi les inventeurs de la psychologie humaniste, a tenté de vérifier si les attitudes des thérapeutes dans le cadre de psychothérapies pouvaient aussi aider des personnes bien portantes dans la vie de tous les jours. J'ai participé avec lui à des études groupales. J'ai été très touché par son approche humaniste, sa posture compréhensive et empathique à l'égard d'autrui.

J'ai aussi rencontré lors de ce séjour les thérapeutes de l'école de Palo Alto (ndlr, *Gregory Bateson, Paul Watzlawick, Don Jackson)* à l'origine d'une approche systémique des maladies mentales, et qui m'ont permis de mieux comprendre les interactions familiales en jeu dans une thérapie. Ces éléments m'ont été très utiles dans le travail mené plus tard avec les enfants autistes, dont le handicap peut mettre à rude épreuve l'équilibre familial.

> « J'AI EU ENFIN L'OCCASION D'EXERCER LA PSYCHIATRIE DONT JE RÊVAIS : PLUS SOCIALE. »

J'ai également découvert auprès de psychiatres travaillant dans les quartiers difficiles du Bronx, la psychiatrie communautaire *(lire p. 27)*, qui s'appuie sur les interlocuteurs naturels des personnes en difficulté – travailleurs sociaux, médecins généralistes, habitants du quartier – afin de leur venir en aide et les inciter à renouer des liens avec leur entourage.

Autant d'expériences que vous avez mises ensuite au service des enfants autistes auxquels vous avez voué une grande partie de votre carrière. Pourquoi ce choix ?

En 1969, je travaillais comme psychiatre dans une consultation ambulatoire qui recevait des enfants avec des troubles du comportement et tentait de les intégrer dans les écoles du quartier. Un jour, un enfant autiste est arrivé dans mon bureau. À l'époque on parlait très peu d'autisme et rien n'était encore mis en place pour ces enfants en particulier. Face à l'impossibilité d'inclure ce garçon dans une classe et la difficulté de trouver un établissement spécialisé pour l'accueillir, j'ai commencé à élaborer une prise en charge pluridisciplinaire avec une collègue infirmière et une orthophoniste. Et de fil en aiguille, ce travail a débouché sur un service ambulatoire dédié aux enfants autistes.

Plus tard, j'ai créé à Villeurbanne l'Institut de traitement des troubles de l'affectivité et de la cognition (Ittac), rattaché à l'hôpital psychiatrique du Vinatier à Bron. Les enfants y bénéficiaient de prises en charges individuelles (orthophonie, psychomotricité, psychothérapie...), d'ateliers en petits groupes, d'activités de socialisation à l'extérieur de la structure et d'un accueil dans des classes spécialisées au sein des écoles. Nous avons développé des classes en maternelle, en primaire, au collège et au lycée sur le modèle de ce que l'on appelle aujourd'hui les ulis (unités localisées pour l'inclusion scolaire), puis des dispositifs d'insertion par le travail pour les adultes. Entre 1970 et le début des années 2000, entre 200 et 300 enfants autistes ont été accueillis au sein de ce dispositif.

Parmi les expériences les plus douloureuses de votre carrière, vous évoquez les propos virulents d'associations de

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 3:35:12 PM

COURANT
PSYCHIATRIE COMMUNAUTAIRE

Elle émerge aux États-Unis dans les années 1940 dans un contexte de désinstitutionnalisation psychiatrique et de création de structures communautaires alternatives. Elle apparaît beaucoup plus tardivement en Europe, où l'approche psychopathologique reste largement majoritaire. La psychiatrie communautaire prône une approche « psychosociale » des problèmes de santé. Face aux difficultés rencontrées, elle privilégie les niveaux de réponses les plus immédiats, par exemple la recherche de solutions dans l'entourage familial et social plutôt que l'appel à des institutions sanitaires ou médico-sociales. ● M. O.

familles d'enfants autistes à l'égard de vos pratiques. Ces familles reprochaient notamment à la psychanalyse de culpabiliser les parents et de ne pas s'appuyer sur des méthodes plus incisives pour les faire progresser. Aujourd'hui, comment analysez-vous ces mises en cause ?

J'ai toujours entretenu d'excellentes relations avec les familles, qui occupaient une place importante au sein de l'Ittac. Je me rendais chez elles et j'animais des groupes de discussion au cours desquels elles pouvaient partager leurs questionnements et difficultés. Mais vers la fin de ma carrière, en 2004, des associations de familles avec des positions antipsychiatriques ont remis en cause nos pratiques de manière très véhémente.

Une responsable d'association notamment est intervenue auprès de l'Inspection académique pour s'offusquer des interventions de psychanalystes dans les établissements scolaires et remettre en cause nos méthodes de travail. Petit à petit, tout le système d'accompagnement et d'intégration scolaire que j'avais mis en place avec les équipes de l'Ittac a été réduit à néant. Il est vrai que certains psychanalystes ont commis des erreurs manifestes en évoquant l'implication des parents dans la survenue des troubles autistiques. Mais malheureusement, nous avons été associés à tort à ces prises de position, alors que nous ne les partagions pas.

On vous reproche notamment votre proximité avec le psychanalyste Bruno Bettelheim, qui a mis en cause les mères dans la survenue des troubles autistiques, ce qui a été largement démenti depuis.

Bruno Bettelheim a tenu dans *La Forteresse vide*, publié en 1967, et dans les émissions télévisées de l'époque, des propos très contestables sur la responsabilité des mères et des pères dans l'autisme, faisant un lien trop étroit entre leur froideur et manque d'empathie supposés et l'apparition de ce trouble. Mais ses propos ont aussi été déformés et caricaturés et il a fait l'objet d'une forme de diabolisation. Pour ma part, à l'époque où j'ai travaillé avec lui, et notamment à Lyon où en 1973 et 1974, nous l'avions invité pour nous aider à analyser nos pratiques, je ne l'ai jamais entendu proférer de paroles semblables.

Il nous a au contraire aidés à comprendre ce qu'essayaient de nous dire les enfants autistes à travers leurs comportements parfois déroutants. B. Bettelheim disait toujours : « *On ne peut pas ne pas communiquer.* » L'enfant qui se coupe de la communication, dit quelque chose malgré lui. Et c'est le cas aussi des enfants autistes.

Vous déplorez la disparition du dispositif d'intégration scolaire des enfants autistes mis en place au fil de votre parcours. Pourtant, il semble préfigurer les programmes à l'œuvre aujourd'hui au nom de l'inclusion scolaire ?

Oui, mais ces programmes sont très différents du dispositif que nous avions imaginé. L'intégration des enfants autistes déployée aujourd'hui est une fausse intégration, une intégration systématique, une intégration de façade. Dans mon service, tous les enfants allaient à l'école en maternelle, mais à partir du primaire, nous la réservions aux enfants qui nous semblaient véritablement pouvoir bénéficier d'une scolarisation en milieu ordinaire. Et surtout, nous soutenions cette intégration par un travail étroit soignants-enseignants.

De nos jours, les enfants autistes sont envoyés dans les classes sans que soient donnés aux enseignants les moyens de les accueillir. On laisse les profs se débrouiller seuls. Or, ces enfants ont besoin à la fois de thérapeutes, d'enseignants et d'éducateurs, le tout dans le cadre d'un partenariat entre les différents intervenants.

Vous vous êtes longtemps opposé aux diagnostics systématiques pourtant de plus en plus réclamés par les personnes concernées et leurs familles, que ce soit en matière d'autisme ou d'autres types de troubles, comme les troubles bipolaires ou la schizophrénie. Pour quelle raison ?

Pendant un certain temps, j'ai lutté contre le diagnostic, pensant que cette étiquette d'autisme risquait d'enfermer l'enfant et freiner son développement. Mais avec le temps, je me suis aperçu que pour les familles, le fait de mettre un nom sur cette étrangeté pouvait leur permettre de se regrouper. Je pense aujourd'hui qu'un diagnostic nuancé, qui prend soin de préciser qu'il ne s'agit pas d'une catégorisation définitive, peut constituer un soulagement, notamment en ouvrant aux patients et leurs familles la

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 3:35:12 PM

porte des groupes d'entraide mutuelle, où ils peuvent se retrouver et se soutenir.

Vous vous êtes toujours battu pour une approche empathique et pluridisciplinaire des patients. Aujourd'hui, vous estimez que les pouvoirs publics sont en train « *d'éliminer le soin psychique et les perspectives relationnelles qui le fondent* ». Qu'entendez-vous par là ?

Le fondateur de la psychiatrie, Philippe Pinel, estimait que c'était une médecine spéciale, à part. C'est peut-être cette spécificité qu'on essaie d'éliminer depuis une dizaine d'années pour ramener la psychiatrie dans le giron d'une médecine ordinaire, faite de techniques extrêmement précises et protocolisées, s'appuyant sur des recommandations de bonnes pratiques émises par la Haute Autorité de santé. Pour moi, les soins en psychiatrie ne peuvent se référer à un seul protocole unique. L'essentiel de notre travail consiste à aider les patients à refonder un récit intérieur, à reconstruire une histoire. Je m'inscris dans ce courant dit « narratologique » de la médecine qui insiste beaucoup sur l'histoire personnelle. Lorsque des évènements imprévus viennent bousculer notre vie, nous avons besoin de réorganiser notre histoire. Les personnes hospitalisées en psychiatrie ont en général un problème de narration intérieure. Les autistes, par exemple, sont très sensibles au changement et peuvent s'enfermer dans des stéréotypies. Notre travail consiste à les aider à raconter ces imprévus et à les accepter.

> « L'ESSENTIEL DE NOTRE TRAVAIL CONSISTE À AIDER LES PATIENTS À REFONDER UN RÉCIT INTÉRIEUR. »

Mais, malheureusement, les politiques aujourd'hui incitent davantage au *coaching* qu'aux soins. Le soin, c'est aider la personne à se comprendre elle-même et à faire des choix. Le *coaching* part de normes préfabriquées qu'on essaie d'imposer à la personne pour la transformer en un être raisonnable.

Avec l'engouement pour les neurosciences, vous pointez le risque d'une « *dissolution de la psychiatrie dans la neurologie* ». Pensez-vous réellement que la psychiatrie puisse disparaître ?

C'est un risque effectivement. En particulier en psychiatrie de l'enfant, où on développe de plus en plus le concept des troubles neurodéveloppementaux qui ne s'intéressent qu'au cerveau et ne tiennent pas compte des facteurs environnementaux. Lorsque tous les troubles dont s'occupent les psychiatres auront migré dans cette catégorie, peut-être qu'effectivement la psychiatrie sera devenue une neurologie. Je ne nie pas que le cerveau soit à la base de nos pensées et de nos émotions. Mais, au-delà du cerveau, il y a ce que nous nous racontons à nous-même et cela reste éminemment subjectif. La neurologie nous livre le fonctionnement général, mais n'explique pas forcément les différences d'un individu à l'autre. C'est en s'intéressant au récit de chacun et en essayant de trouver des solutions propres à chaque situation que l'on soigne en psychiatrie et non pas en appliquant des protocoles stériles.

Et si c'était à refaire, feriez-vous les mêmes choix ?

Dans l'ensemble, oui ! Je regrette toutefois de ne pas avoir consacré une partie de mon activité à l'évaluation de nos pratiques. Aujourd'hui, dans un souci de rigueur budgétaire, les politiques réclament des évaluations précises et c'est compréhensible. Ces mesures sont relativement faciles à établir pour ce qui est des méthodes comportementales ou des soins pharmacologiques. En ce qui concerne la psychiatrie relationnelle et individualisée, telle que je la pratiquais, c'était beaucoup plus difficile. Même si j'ai le sentiment que les enfants autistes que nous avons accompagnés évoluaient favorablement, j'aurais aimé pouvoir le démontrer de manière formelle, afin de rendre à la psychanalyse la reconnaissance qu'elle mérite.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **MARC OLANO**

BIBLIOGRAPHIE

- *Pour soigner l'enfant autiste*, 1997, rééd. Odile Jacob, 2013.
- *Une histoire de l'empathie*, Odile Jacob, 2012.
- *Théories de la dégénérescence. D'un mythe psychiatrique au déclinisme contemporain* Odile Jacob, 2018.
- *Les Arrangements de la mémoire. Autobiographie d'un psychiatre dérangé* Odile Jacob, 2022.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 3:35:12 PM

DOSSIER

De la mise en scène de soi à la surveillance numérique…

LA FIN DE LA VIE PRIVÉE ?

« *Les rois n'ont pas d'intérieur !* » Quand Marie-Antoinette imposa qu'on lui mît en place un appartement personnel pour s'y retirer, l'affaire fit scandale. Les notions de vie privée et d'intimité sont historiques. Elles émergent avec la modernité, quand les appartements se murent, quand les chambres à coucher et salles de bains s'isolent des regards, quand se développe aussi l'idée que chaque individu a droit à son intimité.

Cette frontière vie privée/publique a structuré la modernité. Elle subit aujourd'hui un double brouillage, aux effets contradictoires. D'une part, la pandémie de covid-19 a incité chacun à se recentrer sur sa sphère privée ; d'autre part, l'explosion des technologies digitales suscite une exposition sans précédent de soi. Avec quels effets collectifs ? Assiste-t-on au grand retour ou, au contraire, au glas de la vie privée ?

DOSSIER COORDONNÉ PAR **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 3:35:12 PM

VIE PRIVÉE ET VIE PUBLIQUE, QUELLES FRONTIÈRES ?

Loin d'aller de soi, cette distinction regorge de zones grises et d'ambivalence. Leur intrication est en outre devenue un enjeu politique ces dernières années. **ANNE MUXEL**

© BJÖRN OBERG

Une stricte séparation des sphères privées et publiques ne va pas de soi, tant elles apparaissent entremêlées dans tous les secteurs de nos vies. L'existence de l'individu, par-delà sa seule réalité biologique, se produit au travers d'interactions constantes entre des dispositions et un parcours personnels d'une part, une conjoncture sociale et historique de l'autre *(encadré p. 33)*. Avant de parler de frontières, de bornage, mais aussi de zones grises et de brouillages, il est donc nécessaire de définir ce que chacune recouvre.

Dans le privé, il faut distinguer le « privé » soit ce qui relève de la sphère personnelle et domestique, et l'« intime » qui renvoie à un autre ordre de chose s'apparentant à l'intériorité du sujet. Dans ses *Confessions*, saint Augustin (354-430) décrivait celle-ci comme le site d'une intériorité profonde et d'une certaine façon redoublée : ce qui est « *plus intérieur à moi que ce que j'ai de plus intérieur* » (« *tu autem eras interior intimo meo* »). Plus près de nous, le sociologue Jean Baechler précise que la sphère intime est « *l'espace où l'individu trouve son identité, sa personnalité et son individualité* » ❶.

Pour qu'elle puisse s'éprouver et avoir du sens cependant, la présence d'autrui est nécessaire. L'intimité suppose l'altérité, car la dimension relationnelle conditionne un type particulier de subjectivité. C'est ainsi que le philosophe Michael Fœssel distingue l'intime du privé : « *Nos sentiments "intérieurs" sont des rapports avec les autres et non les propriétés d'un moi solitaire* ❷. »

Dans *L'Autre à distance* (2021), j'insiste pour ma part sur ce qui différencie l'intime de l'intimité :

• **L'intime** est la couche la plus profonde de notre intériorité. S'y expriment la teneur – et ses fluctuations – du rapport singulier que l'on entretient à soi-même et aux autres. Il est un monologue intérieur incessant qui introduit au sentiment d'exister. Il est un interstice par lequel s'immisce et se diffracte intérieurement l'expérience sensible du monde et de soi dans le monde. L'intime est à la fois un opérateur de la conscience et la matière même de l'inconscient.

• **L'intimité** quant à elle circonscrit l'espace de la vie privée où vont se déployer les relations nouées avec le cercle des proches et familiers. Elle exprime les modalités de ce vécu relationnel, la teneur des expériences affectives, des arrangements comme des arbitrages dont il relève. Contrairement à l'intime qui est d'abord une intériorité, l'intimité suppose une extériorité dans la mesure où elle se nourrit des échanges avec autrui qui en sont la matière même.

INDIVIDUS ET BIEN COMMUN

En contrepoint de cette sphère privée/intime, dont les frontières

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 3:35:12 PM

internes peuvent elles-mêmes être interrogées, la notion d'espace « public » a également plusieurs sens. Elle renvoie d'une part à la « *politie* » en grec, soit ce que le philosophe Aristote désignait, dans son traité *Politique* (4e siècle av. J.-C.) comme le gouvernement du plus grand nombre, ce qui relève de l'État et de l'ordre de la gouvernance des affaires de la cité, de l'administration des hommes et des choses.

D'autre part, l'espace public renvoie à tout ce qui se produit dans l'interface des activités sociales et humaines, hors de la sphère domestique et privée. C'est un vaste champ où se déploient nombre de phénomènes complexes arbitrant la vie des individus, y compris dans sa dimension intime et privée. En effet, certaines lois encadrent voire limitent des choix mêmes très personnels, celui de recourir à une euthanasie par exemple. Plus généralement, l'idée « d'espace public » impose parfois celle d'un « bien commun » prévalant sur des désirs individuels. Ce pacte démocratique est au fondement du civisme et de la citoyenneté.

La sphère publique a ainsi pour principe ontologique de faire passer le collectif avant l'individu, le commun avant le personnel et *a fortiori* l'intime. Mais on voit bien que les frontières peuvent se brouiller facilement. Qu'en est-il de l'obligation de l'État de protéger les individus, y compris contre eux-mêmes par exemple ? Selon les cultures et les régimes politiques, les seuils d'arbitrage réciproques ne seront pas les mêmes, ni non plus les marges de négociation. En dictature, la sphère privée est réduite à la portion congrue, et la sphère publique et étatique envahit toute la société et la vie des individus. *A contrario*, les anarchistes et les libertariens radicaux réclament la suppression de tout contrôle social ou étatique sur la liberté de chacun. Entre ces deux pôles se trouvent toutes les nuances couvertes par les régimes démocratiques postmodernes, marquées à la fois par une individualisation croissante des demandes des citoyens et par une prédominance des enjeux relevant de la vie privée dans l'espace public et dans l'ordre politique ❸.

Dans *La Transformation de l'intimité* (2004), le sociologue Anthony Giddens constate ainsi le développement d'une « *intimité démocratique* », largement conditionnée par les profondes mutations touchant aux mœurs et à la sexualité, et basée sur des « *relations pures* » plus libres et plus autonomes entre les hommes et les femmes, entre les parents et les enfants, donc aussi entre les citoyens. Cette forme d'intimité serait un ferment actif de la démocratie,

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 9:56:16 PM

PHILOSOPHIE

L'IDENTITÉ SELON GILLES DELEUZE

Dans ses *Dialogues* avec Claire Parnet (1977), le philosophe Gilles Deleuze attire l'attention sur l'enchevêtrement du privé et du public : « *Individus ou groupes, nous sommes faits de lignes, et ces lignes sont de nature très diverse.* » Il distingue ainsi trois « lignes ». La première fixe une identité sociale et personnelle (la famille, la profession, le travail…), où se juxtaposent les deux sphères de la vie privée et de la vie publique. La deuxième est celle de la vie qui est, où s'accumulent des petites modifications, des détours, « *des chutes ou des élans* », qui n'en sont pas moins déterminants pour diriger des processus « *irréversibles* ».

Pour le philosophe, il se passe beaucoup de choses sur cette deuxième ligne qui voit s'agencer des « *microdevenirs* », n'ayant pas le même rythme que l'histoire portée par la première ligne, mais où se tissent aussi le public et le privé. Enfin, il évoque une troisième ligne, marquée du sceau de l'étrangeté et de l'inconnu. « *Comme si quelque chose nous emportait, à travers nos segments, mais aussi à travers nos seuils, vers une destination inconnue, pas prévisible, pas préexistante.* » Elle figurerait la part non prévisible du changement, un processus relevant de l'inconscient de la psychanalyse, une « *ligne de fuite* », une ligne de gravité ou de célérité, qui impulse le changement, qui met en mouvement. Cet enchevêtrement de « lignes » témoigne du tissage de la vie humaine dans ses interactions avec la société.

● **A.M.**

SOURCE

• *Dialogues*, Claire Parnet, Flammarion 1977.

sa promesse même, et un lieu fécond de construction du vivre ensemble contemporain. « *La possibilité de l'intimité a pour sens ultime la promesse de la démocratie* », écrit-il, car elle garantit « *la participation des individus à la détermination des conditions exactes de leur association* ». Cette intimité démocratique est au point de jonction entre la vie publique et la vie privée : dans ces deux espaces, elle interfère à la fois sur les usages et sur les représentations propres à la gouvernance, au cœur du pouvoir et de l'exercice de l'État, et elle s'impose dans l'arbitrage des convictions comme des engagements qui prennent forme au cœur des familles et des relations interpersonnelles.

POLITISATION DE L'INTIME

On assiste par ailleurs à une accentuation de la politisation des enjeux de la vie intime. Les choix privés sont au centre des débats sur la laïcité et sur la définition d'un commun républicain (mariage homosexuel, adoption, PMA, GPA, euthanasie, port du foulard et du burkini…). S'ils font l'objet de préoccupations réelles et de demandes explicites, ils sont aussi de toute évidence privilégiés par les politiques. Ces derniers voient en eux la possibilité d'intervenir avec plus d'efficience que sur des sujets plus difficiles à infléchir, tels que le chômage, le pouvoir d'achat, la situation économique ou les effets de la mondialisation. Il ne s'agit ni de hiérarchiser ni d'opposer ces domaines d'intervention ; la vie privée circonscrit à l'évidence un ensemble de choix décisifs pour la société. Simplement, l'importance prise par ces enjeux ouvre la voie à une politisation intime plus manifeste que par le passé et du coup aussi à une certaine privatisation des attentes politiques adressées aux gouvernants par les citoyens. Cette privatisation des enjeux politiques sollicite particulièrement les ressorts émotionnels et affectifs à partir desquels se fait la mobilisation des citoyens ❹.

La plus grande porosité entre l'espace public et l'espace privé invite à prendre acte du double mouvement de publicisation des convictions et de privatisation des valeurs publiques. Des choix privés deviennent la base d'engagements publics (mouvement LGBT, motards en colère, parti des automobilistes…). Dans le rapport noué à la politique, l'intimité devient un lieu d'expérience et d'implication du sujet. L'intimité est le terreau d'une démocratie sensible. Néanmoins, ces processus d'hybridation entre le privé et le public, s'ils sont souhaitables, mettent au jour une difficulté dans le fonctionnement de l'espace public et du débat démocratique aujourd'hui. Si la politique est avant tout la recherche du bien commun dans un processus de dépassement des conditions privées et individuelles, son intimisation, et la privatisation qui l'accompagne, rendent difficile l'accouchement par le politique d'un espace public où un espace commun se donne en partage

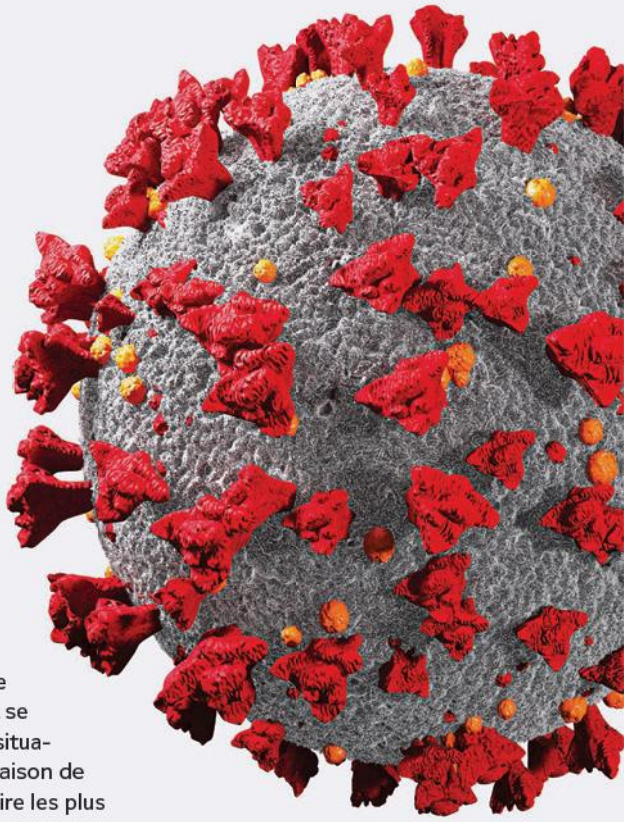
● **ANNE MUXEL**
Directrice de recherche en sociologie et science politique au CNRS (Cevipof/IEP-Paris), elle est l'autrice de, entre autres, *La Vie privée des convictions. Politique, affectivité, intimité*, Presses de Science Po, 2014.

❶ Jean Baechler, *L'Intime*, Hermann, 2022.
❷ Michael Foessel, *La Privation de l'intime*, Seuil, 2008.
❸ Anne Muxel, « L'expérience démocratique au prisme de l'intime », *dans* Pascal Perrineau et Luc Rouban (dir.), *La Démocratie de l'entre-soi*, Presses de Sciences Po, 2017.
❹ Philippe Braud, *L'Émotion en politique*, Presses de Sciences Po, 1996.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 9:56:16 PM

SOCIÉTÉ

L'INTIME À L'ÉPREUVE DU COVID-19



© YURY/ADOBE

Le covid-19 a modifié notre manière de faire société à travers l'obligation de distanciation physique et sociale. Nous avons dû nous adapter à des situations inédites, remettant profondément en cause nos modes de vie et affectant tous les registres de notre quotidien. Les confinements successifs, les couvre-feux, comme les gestes barrières, face au danger de la contagiosité de ce virus mortel, ont modifié, voire entamé, nos relations familiales, amoureuses, amicales et professionnelles. Ils ont changé notre perception de l'espace et du temps, nous ont fait prendre conscience de notre vulnérabilité, ont restreint notre liberté de mouvement et de déplacement, alors que nous n'y étions pas préparés.

Cette période a aussi été l'occasion de beaucoup d'inventivité ; on pourrait même oser l'idée d'une résilience créative : nous avons trouvé d'autres voies d'accès aux autres, d'autres vecteurs de communication, avec nos proches mais aussi dans toutes les interactions sociales au sein desquelles nous sommes immergés, pour surmonter les freins et les restrictions qui nous étaient imposés et qui persistent aujourd'hui. Les masques couvrent toujours nos visages, tandis que les embrassades suscitent des réticences qu'elles ne connaissaient pas. Pour certains, ces voies nouvelles ont pu renforcer les liens, raffermir le sentiment de leur importance, débouscher sur des prises de conscience, voire des changements de vie. Pour d'autres, elles ont entraîné des frustrations, des souffrances et même des traumatismes. Sans compter la peur et la vigilance omniprésentes qui se sont installées.

Apprendre, travailler, être soigné et mourir, aimer et se rencontrer, sont autant de situations où le virus aura eu raison de nos façons d'être et de faire les plus habituelles. La distanciation sociale a affecté le cercle de nos relations dans l'espace public, mais aussi les relations médianes (collègues, voisins, connaissances…) et les relations dans la vie privée (amis, famille, couple…). Le privé confiné a vu l'invasion du virtuel. On a assisté à une redéfinition des frontières du privé et du public, mais aussi de l'intime et du privé, dont on ne mesure pas encore aujourd'hui le caractère pérenne.

LA PEUR DE SE RENCONTRER

Si l'intimité résulte bien d'une négociation personnelle, départageant l'espace/temps d'une vie privée et à soi, de l'espace/temps d'une vie publique et vécue avec d'autres, alors on peut penser que les repères habituels ont été bousculés, et que les confins de notre altérité affective – soit notre façon d'être par les autres, pour les autres et avec les autres – ont pu être brouillés. Que devient l'intimité lorsque la peur de se rencontrer hante les espaces et les esprits et vient entamer notre économie affective ? Cette expérience vécue individuellement et collectivement a indéniablement entraîné des bouleversements dont la portée, positive ou négative, inventive ou régressive, a pu modifier les conditions de nos relations aux autres, et plus profondément notre ordre intime, soit la relation que nous entretenons à nous-mêmes. ● **A.M**

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 9:56:16 PM

POINTS DE REPÈRE

VIE PUBLIQUE, VIE P

EN GRÈCE ANTIQUE, UN VOCABULAIRE SPATIAL

La séparation public/privé renvoie d'abord à la question des types de lieux. Elle mobilise 3 notions, plutôt que 2 aujourd'hui et distingue mieux les espaces privés.

« IDION » : LE PERSONNEL

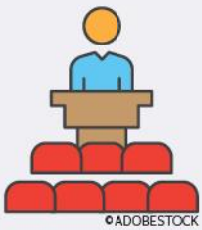
« *Qui appartient en propre à quelqu'un* », « le particulier ». Ce qu'on rapporte aujourd'hui à des espaces privés et néanmoins partagés, comme des jardins, des commerces ou encore des bureaux.

« OIKEION » : LE DOMESTIQUE

« *Espace domestique* », « *familial* ». Ce qu'on associe aujourd'hui à la vie privée : la maison, par extension le cercle familial et les relations proches. Dans la Grèce antique, c'était le lieu par excellence de l'intimité.

LE PRIVÉ

désigne la société civile et ce dont l'usage n'est pas commun. Autrement dit, il renvoie à un ou plusieurs individus exerçant une souveraineté sur eux-mêmes (leur corps, leur vie privée…), sur un espace personnel (un domicile, mais aussi un cabinet de toilette par exemple), ou sur d'autres formes de propriété (comme un lieu de travail). Cette notion rassemble ainsi des entités de natures pourtant très différentes : des simples particuliers comme des multinationales.



« KOINON » : LE COMMUN

« *Confédération* », « *Ligue* », « *Assemblée* ». C'est l'espace public dans le sens politique. Il désigne ce qui est commun à tous les citoyens et l'objet par excellence de l'action politique.

LE PUBLIC

désigne un espace abstrait et institutionnel. C'est l'État, ayant en charge le bien commun des citoyens. Il renvoie par extension à l'espace public, ouvert et accessible à tout le monde, où les libertés civiques (de circulation d'expression…) sont garanties et protégées. Notion ambiguë, le public peut aussi renvoyer à des manifestations n'ayant rien à voir avec l'État : une cérémonie publique, le public d'un spectacle, etc.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 9:56:16 PM

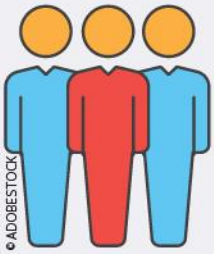
PRIVÉE, VIE INTIME

À L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE, UN VOCABULAIRE PSYCHOLOGIQUE

Avec la diffusion des sciences humaines, l'intime désigne ce qu'il y a de plus profond et de plus irréductible dans l'individu.

INDIVIDU

Selon le sociologue Jean Baechler (voir source), la vie psychique exerce une « *fonction d'intermédiation* » entre le biologique et le culturel : elle permet à un individu de prendre du recul par rapport à ces deux formes de déterminisme, et ainsi d'exercer sa liberté, de vivre et de se développer d'une façon qu'il lui soit propre. D'après J. Baechler, l'intimité naît de ce processus d'individuation.



L'INTIMITÉ

Elle est le sentiment qu'éprouve une personne lorsqu'elle forge son identité, sa personnalité, sa singularité, lorsqu'elle se retrouve face à elle-même, face à ses inclinations et ses aversions les plus profondes, tout en sentant qu'elle change constamment, qu'elle bénéficie d'une marge de manœuvre et qu'elle a la possibilité de se singulariser.

SOURCE

Philosophe, historien, sociologue, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, Jean Baechler s'est éteint le 13 août 2022 à l'âge de 85 ans. Quelques semaines plus tôt, il publiait *L'Intime* (éd. Hermann), dernier essai paru de son vivant. Dans ce texte, il entreprend une clarification conceptuelle et historique de cette notion, dont nous retraçons ici quelques grandes lignes. *Sciences Humaines* salue à cette occasion la mémoire et les travaux de Jean Baechler.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 9:56:16 PM

L'INTIMITÉ A UNE HISTOIRE !

La notion d'intimité a émergé au 19e siècle, d'abord avec le développement des chambres et salles de bains, puis avec le surgissement du moi. Elle témoigne d'un nouveau rapport de l'individu à lui-même.

Dans l'histoire de l'intime, il y a un avant et un après 1987, date de la publication de la monumentale *Histoire de la vie privée* sous la direction de Philippe Ariès et Georges Duby (Seuil). Soudain, l'individu qu'on avait largement mis à l'écart de l'histoire, devint un sujet à part entière. Le tome IV de cette *Histoire de la vie privée*, sur la période contemporaine, donna à voir une vision nouvelle de la vie des femmes et des hommes au 19e siècle en Europe. Il dessinait aussi un programme de travail pour les historiennes et les historiens, un nouvel item dans le questionnaire de la recherche en histoire contemporaine : l'intime.

C'est sans doute l'histoire des espaces domestiques, et plus largement de l'architecture, qui a joué un rôle important dans ce nouvel intérêt. Les enquêtes menées par des philanthropes ou médecins, tel Louis-René de Villermé en 1840, analysées par Michelle Perrot ou Alain Corbin, ont dans cette historiographie une place centrale. Ces études ont fait émerger cette notion d'« intimité », qui devient prépondérante sur celle de « privé » au cours des 19e et 20e siècles. Ils ont montré que les descriptions des intérieurs révélaient un ensemble de pratiques et d'objets construisant des intimités, des nouveaux lieux d'investigation pour l'histoire. L'exemple le plus remarquable est celui des chambres, un territoire qui progressivement à partir de 1800 s'autonomise et se sépare des espaces communs, qui génère un mobilier propre, par exemple la psyché, ce grand meuble miroir, et auquel vient s'adjoindre la salle de bains, lieu de soin du corps dénudé ❶. Mais ce goût de l'intimité qui se démocratise au sein de la petite bourgeoisie urbaine devient aussi une norme. Ainsi ne faut-il pas voir dans cette place faite au sujet qu'une forme de libération mais également la généralisation et l'imposition d'un mode de vie propre à la bourgeoisie. L'écriture de soi constitue de ce point de vue un cas significatif, car si la tenue d'un journal personnel constitue pour de nombreuses jeunes filles la possibilité d'une expression de soi inédite, cette pratique, largement suscitée par les mères, est aussi une forme de surveillance ; ce dispositif, comme Philippe Lejeune l'a montré dans un livre dont le titre est volontairement un palindrome, *Le Moi des demoiselles* (1993), souligne le paradoxe de cette notion.

©BJORN OBERG

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 9:56:16 PM

Ainsi dès le milieu du siècle, on s'inquiète du développement de l'intimité qui, si elle est valorisée, fait aussi l'objet d'une médicalisation tant on craint ses débords. Certains médecins s'inquiètent de ce narcissisme nouveau ; « l'inversion du sens génital » (l'homosexualité) ne serait-elle pas le fruit de cette drôle de fleur ? Une des thèses qui domine alors affirme que l'inverti s'aime trop lui-même ❷. Les discours se multiplient pour s'alarmer et se prémunir contre ce nouveau rapport du sujet à lui-même qui porte un intérêt pour son image qui n'est plus le seul privilège des puissants.

POSSÉDER UNE IMAGE DE SOI

L'intime ne s'inscrit pas seulement dans les appartements : la ville en est changée. Les vespasiennes viennent occuper les trottoirs des boulevards ; dans les passages, un jeu de reflets est formé par les vitrines et les miroirs dans lesquels chacun peut se mirer.

À partir des années 1880, de nouvelles techniques viennent nourrir ces pratiques, telles que la photographie. Posséder une image de soi n'est plus réservé à la bourgeoisie.

Cette démocratisation du nouveau rapport des individus à eux-mêmes a une autre conséquence, celle d'une individualisation des savoirs : la psychologie puis la psychanalyse naissent de cette découverte, les comportements individuels ne répondent pas qu'à des logiques collectives, chacun a une intériorité et avec elle une histoire ; toute une littérature du moi se développe : le roman-fleuve de Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, est le plus emblématique, mais il cache aussi une écriture personnelle autobiographique émanant d'individus qui viennent parfois juste d'accéder à l'écriture. Soudain, l'ouvrier se raconte, des femmes écrivent et s'affirment. Le surgissement dans l'histoire

Soudain, l'ouvrier se raconte, des femmes écrivent et s'affirment.

occidentale du moi questionne autant qu'il libère. Il est très vite l'objet d'un savoir-pouvoir, disait le philosophe Michel Foucault ❸. S'imposent ainsi des formes normées d'intimité qui sont consignées dans des traités de savoir-vivre. La pudeur, la réserve, et plus globalement, comme Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello et A. Corbin l'ont montré, une nouvelle grammaire des émotions s'institue ❹. Alors que l'intime pouvait être perçu comme un des leviers de libération, il devient un carcan dont la famille est le principal agent. M. Foucault l'a qualifié, dans une formule célèbre lors d'un de ses cours au Collège de France, de « *petite famille incestueuse* », pour insister sur cette forme de surveillance mutuelle des parents et des enfants, et notamment en matière de sexualité.

Aussi le second 20e siècle porte-t-il sur l'intimité un regard critique. Les historiens et historiennes font l'hypothèse que la Première Guerre mondiale et la désertion de la chambre conjugale par le mari ont fragilisé le pouvoir des hommes et le rôle de ce tyran qui imposait jusqu'alors sa vision du moi à toute sa famille. On peut aussi considérer que ce qui était devenu un devoir d'intimité s'est constitué en un droit à l'intimité. Mais il ne s'agit plus, sous la plume des féministes, de la même intimité. Celle-ci n'est plus subie mais un mouvement de réappropriation dont le corps est l'objet le plus notoire – les luttes au début des années 1970 en France pour la contraception et l'avortement s'inscrivent dans cette dynamique. L'intime devient politique, il quitte les chambres et les alcôves pour s'exposer dans la rue. La femme n'est plus peinte comme chez Édouard Vuillard ou Pierre Bonnard dans son bain mais elle devient une immense sculpture comme chez Niki de Saint-Phalle dans lequel les visiteuses et visiteurs sont invités à entrer.

En faisant de l'intime une chose publique, de nouvelles subjectivités jusque-là largement invisibilisées s'affirment dans un moi qui devient collectif. La construction de ce nous qui associe des intimités tend aussi à la disparition de l'intime tel qu'il a été pensé et construit au 19e siècle. Aujourd'hui, sans doute par ce que le territoire de l'intime a changé – on expose son corps sans crainte par exemple –, on peut émettre l'hypothèse que l'intime est mort au profit d'un « extime » qui n'aurait plus comme maître mot le secret mais plutôt l'affirmation. Il n'est ainsi pas anodin que le smartphone soit désormais l'objet le plus personnel, ou qu'on ne craigne pas d'exhiber certaines parties de son corps : le corps comme l'écran sont un journal intime qui est tourné vers le dehors avec lequel le sujet se relie au monde.

Ne serait-ce pas désormais dans cette extériorité que se tient notre moi ? Au « je » singulier s'est substitué un « nous » aux multiples appartenances, une première personne du singulier capable de porter un mouvement comme MeToo.

PHILIPPE ARTIÈRES
Historien, directeur de recherches au CNRS, il a publié, entre autres, *Histoire de l'intime*, CNRS, 2022.

❶ Michelle Perrot, *Le Chemin des femmes*, Robert Laffont, 2019.

❷ Wilhelm Stekel, *Onanisme et homosexualité (la parapathie homosexuelle)*, 1917.

❸ Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. I, *La Volonté de savoir*, 1976, rééd. Gallimard, 2008.

❹ Jean-Jacques Courtine (dir.), *Histoire du corps*, t. III, *Les Mutations du regard. Le 20e siècle*, Seuil, 2006.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 9:56:16 PM

MOT CLÉ
EXTIMITÉ

Le mot « extimité » existe dans des romans du 20e siècle, et Jacques Lacan en a proposé en 1969, dans son *Séminaire XVI*, une définition : rien n'est jamais intime, rien n'est jamais public, il existe un continuum et tout dépend à chaque fois du lieu où l'on se place : tout est donc « extime ». J'ai proposé en 2001 [1] une définition différente : il existe un désir d'extimité qui pousse chacun à donner une dimension partagée à des éléments de son existence jusque-là gardés intimes. Ce désir entre en équilibre avec le désir d'intimité et contribue pour chacun à l'augmentation de son estime de soi et à l'élargissement de son réseau social. ● S.T.

[1] Serge Tisseron, *L'Intimité surexposée*, Ramsay, 2001.

NOS VIES INTIMES SUR INTERNET : LIBERTÉ OU DANGER ?

Beaucoup de personnes exposent leur vie intime sur Internet. Mais se livrent-elles vraiment, ou s'agit-il de nouvelles formes de mise en scène de soi très codifiées ?

Toutes les démocraties garantissent un droit à l'intimité alors que les dictatures imposent au contraire à leurs citoyens de ne pas en avoir. Mais qu'est-ce que l'intimité ? Il est difficile de mettre sur le même plan nos pensées secrètes, des formes d'activités sexuelles solitaires ou des petits rituels privés, et ce que nous partageons ne serait-ce qu'avec une seule personne. C'est pourquoi une distinction est nécessaire. L'intime, qu'on appelle aussi parfois « l'intériorité », est ce qu'on ne partage avec personne, et qui est même parfois inconnu de soi-même parce qu'encore trop confus. L'intimité, en revanche, est ce qui a suffisamment pris forme pour chacun d'entre nous pour être formulé explicitement *(lire page 39)*.

Plus l'intime passe du domaine de l'informulable au domaine du formulé, plus il enrichit l'intimité en tant qu'espace possible de récits, d'images et de mises en scène. La décision de le partager relève alors de ce que j'ai appelé le « désir d'extimité » *(encadré ci-dessus)*. L'équilibre que nous trouvons à tout moment entre désir d'intimité (garder pour nous ce que nous pensons et ressentons) et désir d'extimité (le manifester à d'autres) définit notre posture sociale.

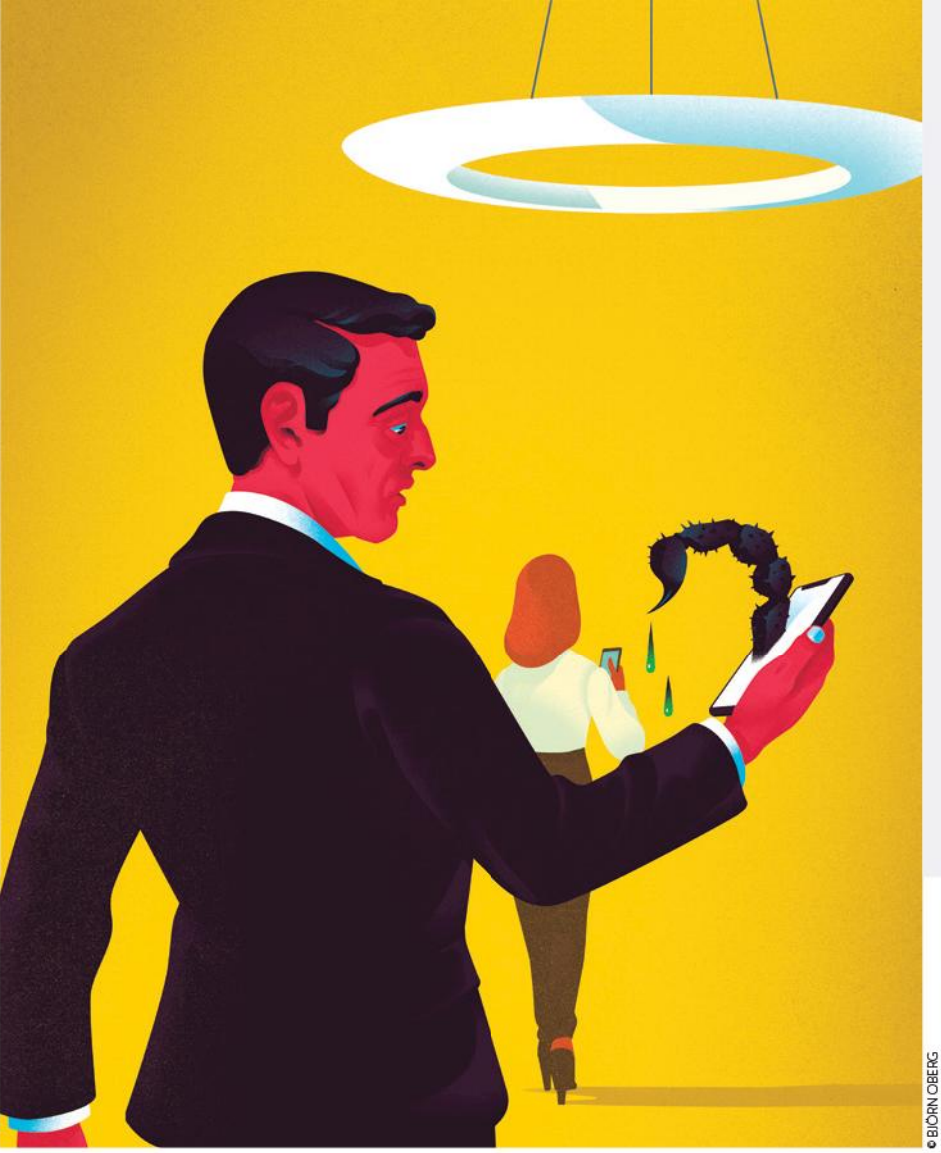
Une différence majeure oppose enfin les dictatures et les démocraties. Celles-ci garantissent à la fois un droit à l'intimité et un droit à l'extimité, puisque chaque citoyen a la possibilité de formuler publiquement ses colères et ses doutes, alors que les dictatures répriment les deux.

Le développement d'Internet a permis à chacun de faire mieux et plus souvent ce que les êtres humains ont toujours aimé faire en société : pouvoir joindre quelqu'un et être joint par lui, se montrer et se cacher à volonté, valoriser son expérience du monde en étant convaincu qu'elle est utile aux autres. Ce n'est pas par hasard que l'utilisation d'Internet a pu être comparée aux rites d'épouillage des singes ou au commérage. Il permet même à chacun de rendre publiques des informations sur lui-même en court-circuitant sa famille et ses proches [1]. Mais l'intimité y est toujours plus ou moins travestie par les codes en vigueur, ce que Ervin Goffman appelait dans les années 1960 « *la mise en scène de la vie quotidienne* ». Ce n'est jamais son intimité que l'on expose, mais une intimité fabriquée. La nudité même est apprêtée selon des codes – épilation, tatouages, chirurgie esthétique – qui font que ce qui est montré n'est pas « l'intimité », mais la partie de l'intimité apprêtée pour l'extimité, comme lorsqu'un intellectuel pose sur une photo en se tenant le menton et en faisant un grand sourire. Enfin, désigner ces pratiques sur Internet comme une forme d'intimité partagée consiste à prendre la proie pour l'ombre. Pour qu'il y ait partage, il faut qu'il y ait réciprocité. Et il n'y a en général pas plus de partage d'intimité dans ces pratiques qu'au théâtre.

UN MONDE HYPERCONNECTÉ

Mais Internet pose un problème nouveau à l'expression du désir d'extimité : la captation et l'exploitation de nos données personnelles par

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 9:56:16 PM



© BJÖRN OBERG

NOTIONS
DÉSIRER N'EST PAS SOUHAITER

Le désir peut nous envahir d'une façon incontrôlable, et il nous est même parfois difficile de l'identifier clairement. Il relève de l'intime. En revanche, le souhait est toujours explicite, ne serait-ce que pour soi. Il relève de l'intimité. Cette distinction permet de comprendre que l'on puisse à la fois désirer quelque chose, par exemple une relation sexuelle, et en même temps ne pas la souhaiter ❶. La question du consentement doit prendre en compte le souhait, pas le désir, autrement dit l'intimité explicite et pas l'intime implicite. ● S.T.

❶ Serge Tisseron, *Du bon usage de la honte*, Ramsay, 1998.

des entreprises qui se prétendent à notre service, mais qui ont de plus en plus le pouvoir d'influencer chacun à son insu. Le scandale Cambridge Analytica a révélé que des centaines d'informations avaient été prélevées en toute légalité sur plusieurs dizaines de millions d'Américains. Ce prélèvement avait permis d'envoyer à chacun des Américains concernés des publicités politiques adaptées à ses centres d'intérêt et à sa personnalité afin d'influencer son vote en faveur du candidat Donald Trump. Le mot « contrôle », associé dans les années 1930 à l'idée d'une transformation des individus par un changement maîtrisé de leur environnement social, est en train de prendre une signification nouvelle. Il désigne la possibilité d'intervenir de façon ciblée dans la sphère la plus intime de chacun, dans son microcosme ❷.

Avec le développement des métavers, le risque sera encore plus grand. Grâce à des algorithmes soigneusement calculés, les fournisseurs d'accès pourront utiliser les informations communiquées par les avatars (leur apparence, leurs gestes, leurs mimiques, leurs attitudes) pour tenter de deviner les rêves, le caractère et les désirs des usagers.

Mais ne cédons pas au pessimisme. Un rapport de l'Unicef ❸, publié en décembre 2017, concernant les adolescents connectés, conclut que leur utilisation du téléphone mobile, notamment dans la fréquentation des réseaux sociaux, obéit à ce qu'il appelle le modèle « Boucle d'or ». De la même façon que cette petite fille, dans le compte éponyme, choisit la chaise, le bol et le lit les mieux adaptés à sa taille, les adolescents semblent, statistiquement tout au moins, faire de leur téléphone mobile le meilleur usage compte tenu de leurs besoins.

● **SERGE TISSERON**
Psychiatre et docteur en psychologie, membre de l'Académie des technologies. Il est l'auteur, entre autres, de *L'Emprise insidieuse des machines parlantes* (Les Liens qui libèrent, 2020) et de *Petit traité de cyberpsychologie* (Le Pommier, 2018).

❶ Serge Tisseron, *Les Secrets de famille*, 3e éd., PuF, coll. « Que sais-je ? », 2019.
❷ Shoshana Zuboff, *L'Âge du capitalisme de surveillance*, Zulma, 2020.
❸ Unicef, rapport « Les enfants dans un monde numérique », 2017.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 9:56:16 PM

ZOOM
LA SUÈDE, LE CONSENTEMENT TRADUIT DANS LA LOI

Depuis 2018, la loi suédoise précise que les rapports sexuels doivent être volontaires. Cette volonté doit être attestée par des mots ou des actes. Le délit de viol par négligence a été créé pour des personnes qui engageraient ou poursuivraient une relation sexuelle sans s'être assurées que le partenaire le souhaite également. Bref, le consentement serait à vérifier à chaque fois que les pratiques sexuelles sortiraient des cadres initialement convenus entre les partenaires...

M.N.

SOURCE

- Manon Garcia, *La Conversation des sexes. Philosophie du consentement*, Climats, 2021.

SEXE OU SENTIMENT, QU'EST-CE QUI EST LE PLUS INTIME ?

Pour beaucoup de femmes, il est plus difficile de confier ses sentiments, ses envies et ses réticences, que de dénuder son corps et faire l'amour. La reconnaissance de l'intimité passe par une nouvelle éthique amoureuse.

À partir des années 1960, une révolution sexuelle s'empare de l'Occident. Un vent de libération et d'émancipation souffle sur les rapports intimes encore trop souvent associés à la procréation. Les plus jeunes cherchent davantage de plaisir, loin des prescriptions morales : sexe prénuptial, masturbation, fantasmes érotiques, pornographie, homosexualité... L'émancipation des femmes fait aussi partie de ces nouvelles revendications, comme en témoignent notamment les lois autorisant la contraception et l'avortement adoptées par bon nombre de pays occidentaux à cette époque. En France, la loi Neuwirth (1967) ouvre l'accès à la pilule contraceptive et la loi Veil (1974) légalise l'avortement.

Un demi-siècle plus tard, ces aspirations libertaires semblent ne pas s'être vraiment concrétisées, en particulier pour les femmes. L'ordre sexuel demeure empreint de patriarcat, explique l'essayiste Mona Chollet dans *Réinventer l'amour. Comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles* (2021). Publicités, films, livres, séries télévisées... Ces médias, prescripteurs en matière de relations hétérosexuelles, continuent de faire des femmes les « *gardiennes du temple* » amoureux, conclut l'autrice. C'est à elles qu'incombe le soin d'entretenir la flamme du couple, de s'assurer du bien-être physique et mental du conjoint, d'animer la vie à deux en organisant sorties et autres distractions. Sur le plan intime en particulier, explique-t-elle, « *l'injonction à avoir une activité sexuelle vaut pour les hommes et les femmes, mais s'agissant de ces dernières, elle se fait d'autant plus pressante que le contact régulier avec un corps masculin représente une sorte de sanctification. Il est censé être le gage à la fois de statut social et d'équilibre physique. Ce qui n'est pas toujours synonyme de plaisir.* »

REPRENDRE POSSESSION DE SA SEXUALITÉ

Beaucoup de femmes se soumettent à ces attentes sans éprouver le moindre plaisir personnel, constate-t-elle, tandis que d'autres s'y refusent, tout en étant parfaitement heureuses. Et si, sans verser dans ces deux extrêmes, « *le secret de l'épanouissement physique n'était pas de baiser, ni de ne pas baiser, mais de faire ce qui nous convient ?* » Les femmes, mais aussi les hommes – qui n'échappent pas aux stéréotypes, comme celui de posséder un appétit sexuel insatiable –, doivent devenir de vrais « *sujets érotiques* », plaide M. Chollet ; c'est-à-dire reprendre possession de leur sexualité et la mettre au service de leur propre plaisir.

Un constat que partage la philosophe Manon Garcia. « *La révolution sexuelle n'a pas tenu ses promesses pour les femmes et a permis aux hommes de continuer à utiliser des femmes comme des objets de leur plaisir plutôt que comme des sujets avec qui avoir un véritable rapport sexuel* », explique-t-elle dans *La Conversation des sexes. Philosophie du consentement* (2021).

Dès lors, comment concilier sexe et plaisir intime ? La société a réfléchi et légiféré sur les pratiques qui doivent être absolument prohibées car sources de traumatismes (comme le viol, le harcèlement sexuel), mais la question des sentiments personnels ordinaires est restée dans l'ombre. Aujourd'hui, les pratiques sexuelles communément admises ne permettent toujours pas de reconnaître l'autre comme un individu à part entière. Le plaisir de la chair, le désir physique réciproque n'est pas suffisant en soi pour garantir une véritable égalité. Par exemple, on peut désirer l'autre sans vouloir passer à l'acte pour autant. On peut

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 9:56:16 PM

© BJÖRN OBERG

éprouver un désir physique, l'envie d'avoir un rapport sexuel, sans pour autant apprécier personnellement des pratiques comme la sodomie, la fellation, le cunnilingus, etc. Jusqu'à quel point peut-on accepter de faire plaisir à l'autre sans trop trahir ses sentiments intimes ?

La véritable intimité, aujourd'hui, est moins à rechercher du côté des corps dénudés et des pratiques sexuelles que du côté de l'intériorité psychique : sentiments, besoins et souhaits. La respecter passe par la promotion d'une nouvelle éthique sexuelle. M. Garcia en appelle à une véritable « *conversation érotique* » entre les partenaires : discuter des attentes réciproques, écouter et entendre les désirs de l'autre, les prendre en considération. Respect et reconnaissance mutuelle devraient faire partie des maîtres-mots, selon M. Garcia.

POUR UNE NOUVELLE ÉTHIQUE

La sociologue Irène Théry confirme ces propos. Selon elle, une nouvelle « *civilité sexuelle* » émerge de nos jours (*Moi aussi. La nouvelle civilité sexuelle*, 2022). Les dénonciations des violences sexuelles par le mouvement #MeToo, entre autres, reflète selon elle de nouvelles aspirations en matière de sexualité. La partenaire sexuelle, la conjointe, l'épouse n'est plus une femme muette et sans âme, explique I. Théry. Elle a sa volonté propre, son autonomie et est l'actrice de sa vie sexuelle. C'est ce que la sociologue appelle le « couple duo », héritier des évolutions de la vie conjugale intervenues depuis les années 1970 (fin du mariage et hausse des séparations, développement de la vie solo ou cohabitation, éducation et travail des femmes, pacs, réformes de la filiation, procréation médicalement assistée, etc.). « *L'enjeu du couple duo est très exactement la capacité de chacun à reconnaître l'autre comme un individu unique et différent de lui, et de faire de cette reconnaissance le principe même du désir amoureux.* »

Il ne s'agit pas pour autant d'un retour à la morale passée, telle celle en vigueur avant les années 1960-1970, avec une définition stricte du bien et du mal. L'essayiste, la philosophe et la sociologue encouragent chacun et chacune à développer la réflexion sur ce qu'il ou elle souhaite dans l'écoute et le respect des désirs et sentiments des partenaires sexuels. Une sorte de « *projet sexuel* », explique M. Garcia, avec pour but ultime, l'épanouissement personnel.

● MAUD NAVARRE

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 10:18:40 PM

© DR

BIOGRAPHIE
Docteure en droit, chercheur au CNRS, autrice de *La Vie psychique, objet du droit*, CNRS, 2022.

QUESTIONS À

GÉRALDINE AÏDAN
LE DROIT À L'ASSAUT DE NOS VIES PSYCHIQUES

Préjudices moraux, filiation, expertise psychologique : de plus en plus souvent, le droit prend en compte la vie intime des personnes, que ce soit pour les protéger ou les sanctionner.

Que le droit s'intéresse aux états psychiques des individus est-il vraiment nouveau ?

C'est essentiellement sous l'angle de la volonté que la vie intérieure apparaît d'abord dans le droit. Ainsi, le droit peut considérer qu'en raison de troubles psychiques, la volonté échappe à l'individu, ce qui justifiera par exemple l'irresponsabilité pénale. Or, je constate que, à partir des années 2000, un changement est intervenu. Ce sont désormais des aspects plus larges qui sont pris en compte et le droit n'encadre plus seulement des comportements physiques mais aussi des ressentis et des mécanismes psychiques.

Comment cela se manifeste-t-il ?

Les atteintes à l'intégrité psychique telles que les violences psychologiques au sein d'un couple, l'emprise ou le harcèlement moral, mais aussi certains états d'angoisse, d'anxiété, d'inquiétude, de troubles psychiques tels que le syndrome post-traumatique, se voient de plus en plus reconnus par le droit. Aujourd'hui, il est possible de demander la réparation de l'état d'anxiété consécutif à une erreur médicale, et l'angoisse de mort imminente peut-être constitutive aussi de préjudices pour les personnes victimes d'infractions terroristes, comme on l'a vu récemment. Nous sommes loin de l'idée qui a prévalu pendant longtemps en droit de la responsabilité, administrative notamment, selon laquelle la douleur morale ne se monnayait pas. Désormais, l'état psychique de la victime est également pris en compte. La question alors est de savoir jusqu'où.

Autre exemple : si les États européens tendent à reconnaître un droit à la connaissance des origines biologiques des personnes issues de Procréation médicalement assistée (PMA) ou adoptées, c'est en fait en vue de la protection de leur vie psychique.

Il n'est pas facile de saisir des états psychiques. Comment fixer des normes dans ce domaine ?

Il ne s'agit pas d'ignorer la complexité de la vie psychique mais de comprendre que le droit cherche désormais à en saisir certains aspects. La difficulté pour le droit est en effet d'appréhender concrètement ces états psychiques, car ils sont souvent difficilement saisissables. Le juriste va parfois se tourner vers des experts, entre lesquels il aura à choisir.

Ainsi, le législateur permet l'usage de l'imagerie cérébrale anatomique dans le cadre d'expertises judiciaires. D'autre part, le législateur prévoit un accompagnement pluridisciplinaire des personnes autistes, mais les recommandations de la Haute Autorité de santé et un arrêté du 21 avril 2021 favorisent pourtant fortement l'usage par les psychologues des approches comportementales (TCC). Or, les sciences cognitives comme les neurosciences défendent des conceptions particulières du psychisme humain et on constate que le droit, dans ce domaine, semble prendre parti.

Y a-t-il là une prise de contrôle de l'intimité des personnes ?

Le droit vise à encadrer les comportements aussi bien pour protéger les personnes que pour leur interdire certains actes, voire les obliger à en accomplir d'autres. Quand je dis qu'il intervient dans la vie psychique des gens, c'est sous ces trois aspects à la fois protecteurs et contraignants. C'est une nouvelle étape de l'intervention de l'État dans la vie privée des personnes.

L'État aujourd'hui tend donc à réguler les conduites des individus non plus seulement par une biopolitique, comme l'analysait Michel Foucault, mais par une « psychépolitique ». On n'encadre plus uniquement les conduites des individus en ce qui concerne leur corps, mais aussi leur vie psychique et cela s'inscrit dans une nouvelle rationalité politique. ● PROPOS RECUEILLIS PAR **NICOLAS JOURNET**

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 10:18:40 PM

QUE MET-ON DE SOI DANS UNE ŒUVRE ?

Émotions, ressentis, questionnements intimes, histoire familiale, traumatismes… : tout artiste puise en soi pour façonner ou interpréter une œuvre. Mais cette intériorité est rarement livrée brute, elle fait l'objet d'une transformation poétique qui la rend communicable à autrui. Témoignages.

« *MES BLESSURES AVANCENT MASQUÉES* »

CAROLE MARTINEZ, ROMANCIÈRE

© FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

« Dans mes personnages, je mets parfois des choses que j'ignorais de moi et qu'ils m'apprennent après coup. Il y a souvent des figures d'ogre dévoreur d'enfants par exemple. C'est un imaginaire associé aux abus sexuels sur mineurs. D'anciennes victimes l'ont perçu et m'ont écrit pour me demander si j'avais été moi-même abusée. Ce n'est pas le cas, mais en parlant avec ma mère, alors que j'avais plus de 40 ans, j'ai appris qu'elle l'avait été ! J'ai compris que j'avais toujours été hantée par ses propres angoisses. C'est ce que j'ai mis en scène dans *Le Cœur cousu* par exemple (2007). Mais à chaque fois je transfigure les évènements et les émotions, en les déplaçant dans un cadre extrêmement éloigné de ma vie : un autre pays, une autre époque… Cette transformation presque poétique permet à l'horreur de devenir dicible, presque belle ou en tous cas supportable. Mes textes mettent souvent ainsi en scène d'anciennes blessures, tout en masquant la réalité de ce que j'ai perçu ou vécu. C'est peut-être ça le paradoxe de l'intime dans une œuvre d'art : d'un côté je dévoile tout, et en même temps, j'ai changé tellement de choses, j'ai tellement retravaillé et tordu la réalité que ça ne se voit plus. Ça se sent tout au plus… »

● Propos recueillis par **FABIEN TRÉCOURT**

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 10:18:40 PM

« MA VIE INTIME… À UN INSTANT T »

VIRGINIE « NAVIE » MOSSER, AUTRICE

© DR

« Quand j'ai écrit le roman graphique *Moi en double* (2019), j'étais dans une phase difficile : j'avais besoin de comprendre pourquoi avoir perdu 50 kg était aussi douloureux à vivre, mais aussi comment passer le cap de mon divorce, devenir plus sereine… Le récit raconte comment j'ai fait la paix avec moi-même. Mais en le relisant aujourd'hui, je me rends compte que je n'allais pas si bien que ça à l'époque. La conclusion met en scène le désir que j'avais de m'en sortir, plus que ce que je vivais réellement. Je suis d'ailleurs repassée par des périodes très difficiles, et j'ai parfois eu honte de ce récit qui prétendait que mes problèmes étaient derrière moi. Si je devais réécrire cette histoire aujourd'hui, elle serait complètement différente. L'autofiction met en scène ce qu'il y a de plus intime en nous à un instant T. C'est une photographie sincère de ce que l'on vit au moment où on l'écrit. Mais cela ne dit jamais tout de soi, car notre vie ne se résume pas à cette période. On avance, on prend du recul et on change… »

● Propos recueillis par **F. T.**

« JE PRÉFÈRE ENDOSSER D'AUTRES VIES ! »

TRISTAN GARCIA, PHILOSOPHE ET ROMANCIER

© CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD

« La littérature oscille entre deux pôles. Le premier est celui de la narration d'une vie individuelle, de la naissance à la mort. L'autofiction relève de ce pôle. Le second, à l'image du mythe ou de l'épopée, se consacre à l'expression d'une multitude de vies et de sujets collectifs. Mais dans les deux cas, la fiction provient de soi. La question centrale est : qu'entend-on par "soi" ? L'autofiction appelle "soi" un corps et un langage, déterminés par un milieu – en général une famille – et une histoire.

Les autres littératures considèrent que le "soi", ce peut aussi être des croyances, de l'imagination, une foule d'idées et de personnages. Une des joies provoquées par la fiction, en particulier par la littérature, c'est d'endosser d'autres corps et d'autres langages. C'est cette puissance que je chéris le plus, cette possibilité de ne pas être condamné à notre propre corps. Nous pouvons avoir un corps d'une autre forme, d'un autre genre, d'une autre époque… et un autre langage. En tant qu'écrivain, il me suffit parfois de m'asseoir, d'écouter les gens et de constater comment infusent en moi leurs manières de parler. Comme l'écriture doit venir de soi, il faut arriver à incorporer d'autres vies. Étant habitué à moi-même, je suis heureux de pouvoir prétendre en sortir. Si la seule puissance littéraire était celle de raconter sa propre vie, je serais frustré. Je préfère penser que la littérature permet de se multiplier, et de se donner d'autres vies ! »

● Propos recueillis par **HUGO ALBANDEA**

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 10:18:40 PM

POUR PROLONGER...

SCIENCES HUMAINES VOUS INVITE À LA TABLE RONDE :

- **« Que met-on de sa vie privée dans une œuvre ? »**
  Héloïse Lhérété, directrice générale de *Sciences Humaines*, animera une table ronde sur ce thème avec Carole Martinez, romancière, et Jean-Marie Laclavetine, écrivain et éditeur.
- ***Théâtre d'Auxerre*,**
  le vendredi 18 novembre de 9 h 15 à 11 h 15, entrée libre.

© JEAN-FRANÇOIS PAGA

> « LA FICTION M'A PERMIS DE RELIER LES FRAGMENTS DE LA RÉALITÉ ET MA MYTHOLOGIE FAMILIALE. »

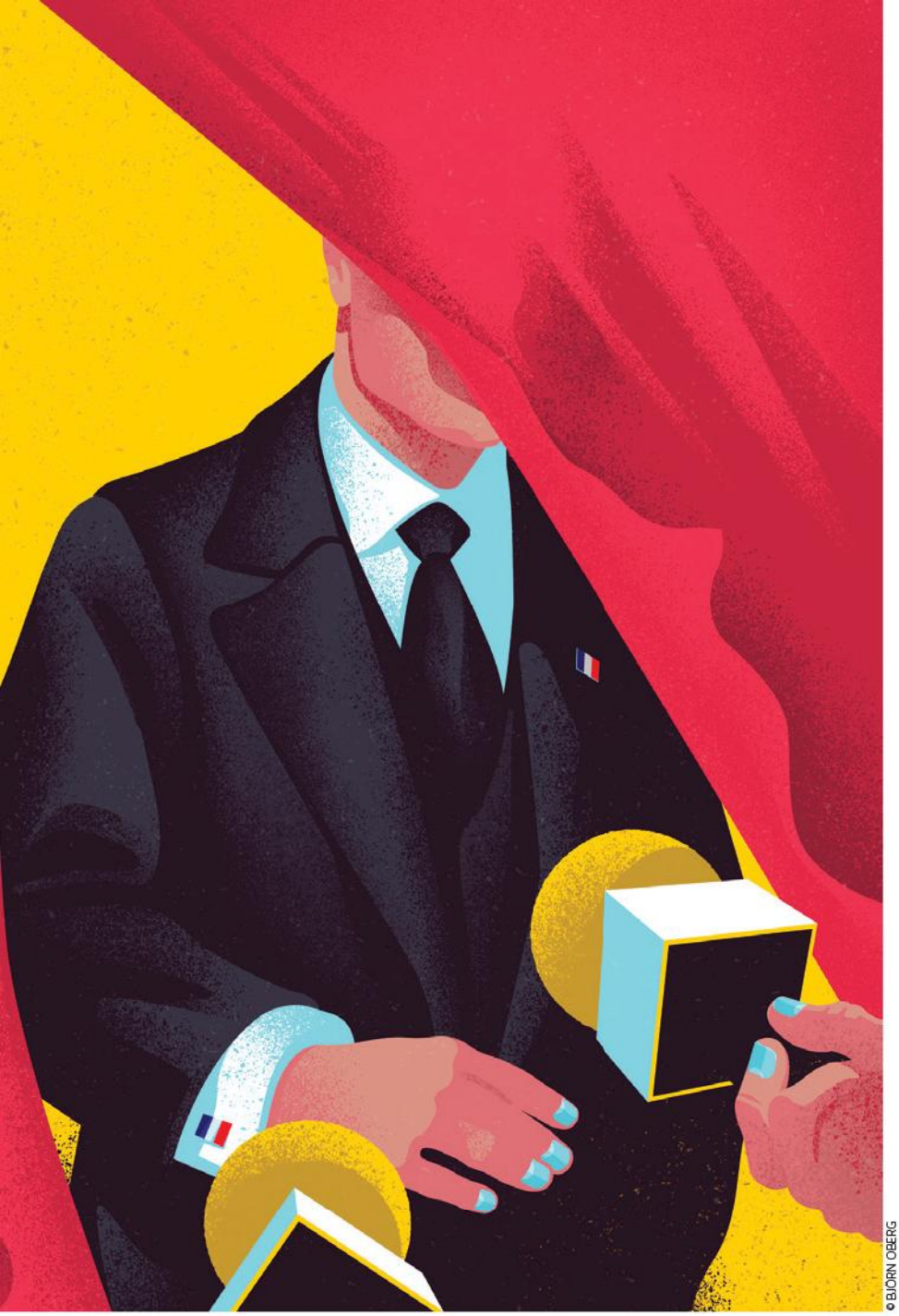
« *JE FAIS DE LA CHIRURGIE VISCÉRALE* »

MARIA LARREA, CINÉASTE ET ROMANCIÈRE

« Quand j'ai appris que je n'étais pas la fille de mes parents, je me suis mise à écrire ce que cela produisait en moi comme sentiments et questionnements. Ces mots bruts, j'en ai fait un scénario de long métrage. Mais le cinéma est un art où il faut faire des compromis avec son histoire selon les avis des producteurs, des distributeurs, des commissions d'attribution de subventions... Un scénario peut avoir dix ou vingt versions différentes ! Et dans les demandes de réécriture, chacun met de soi. J'ai fait beaucoup trop de compromis à mon goût, ma narration était sans cesse remise en cause. Au bout du compte, le film n'a pas été financé. Ensuite, je me suis éloignée le plus possible de ce scénario qui était devenu une sorte de monstre de Frankenstein. Je me suis lancée, sur les conseils d'une amie professeure de français, dans l'écriture d'un roman. Me libérer des règles d'écriture scénaristique fut une joie absolue ! J'y ai mis mes tripes, mon ADN. J'ai plongé en moi pour écrire, sans honte. C'est de la chirurgie viscérale ce que j'ai fait avec mon livre. Chez l'éditeur, on m'a dit en pointant mon manuscrit : "*Votre cœur palpite encore sur la table.*" On ne m'a demandé que quelques ajouts, je n'ai rien retiré, je n'ai pas fait de compromis.

Les Gens de Bilbao naissent où ils veulent (2022) reste une fiction et non un témoignage. La fiction m'a permis de relier les fragments de la réalité et ma mythologie familiale. J'avais besoin d'inventer ce que pensaient les protagonistes, de me raconter leur histoire. À travers le roman, j'ai rejoué ces événements familiaux secrets. Je les ai vus comme dans le film que j'aurais pu réaliser mais qui ne verra jamais le jour. » ● Propos recueillis par **H. A.**

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 10:18:40 PM



© BJORN OBERG

LES POLITIQUES ONT-ILS (ENCORE) DROIT À UNE VIE PRIVÉE ?

Le « mur de la vie privée », qui a longtemps protégé l'intimité des politiques français, est tombé. Les élus s'exposent et doivent rendre des comptes sur leur manière de vivre.

Vent debout face au pouvoir monarchique qui prétend interdire à la presse d'évoquer la vie privée des hommes publics, le 9 novembre 1835, *Le Charivari*, s'insurge : « *Quiconque s'impose ou s'offre à la confiance de ses concitoyens, s'expose nécessairement à ce que ses concitoyens compulsent feuille à feuille sa vie privée, comme préface obligée de sa vie publique. Tout se tient dans l'existence d'un homme. On ne peut pas vivre en partie double : mal gérer ses affaires, et gérer bien celles du pays, être honnête depuis telle heure, et fripon jusques à telle autre ; pratiquer toutes les vertus imaginables moyennant salaire, et cultiver gratuitement tous les vices.* »

Il y a près de deux siècles, les termes du débat sur la vie privée des responsables politiques étaient déjà, à peu de chose près, posés. D'un côté, on peut estimer que, si l'homme public appartient à tout le monde, l'homme privé n'appartient à personne. L'un doit au peuple qui l'a élu des comptes sur son action, l'autre est un citoyen ordinaire qui vit comme bon lui semble. D'un autre côté, on peut aussi considérer que la crédibilité de l'homme public repose sur l'exemplarité du comportement de l'homme privé. À cet égard, la presse, dont la mission est d'éclairer l'opinion publique, se doit de mettre au jour les incohérences ou les contradictions entre la parole publique et l'attitude privée des politiques. Ce débat, les lois de la République ne l'ont jamais vraiment tranché et, en matière de respect de la vie privée, les politiques sont aujourd'hui protégés comme tous les autres citoyens, ni plus ni moins.

Le « mur de la vie privée », selon l'expression née au 19e siècle, a longtemps paru incarner le modèle français, la presse se gardant de révéler ce qu'elle sait de l'intimité des politiques, quand bien même celle-ci déborderait sur la sphère publique (le silence sur les

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 10:18:40 PM

maladies de Georges Pompidou ou de François Mitterrand...). À cet égard, il se distingue du modèle anglo-saxon où, depuis longtemps, au nom du droit du public de savoir, les médias passent les politiques au crible, enquêtant sur leur patrimoine, leur santé, et même leurs aventures extraconjugales... Aux États-Unis, où la morale civique absorbe la vie privée, la transparence est érigée en principe fondamental, jusqu'à estimer que celui qui ment à sa femme mentira au peuple.

VERS UNE AMÉRICANISATION ?

On affirme souvent que le modèle français a volé en éclats ces dernières années, que le dévoilement de la vie privée des politiques est un indice de l'« américanisation » de notre démocratie. C'est oublier que le « mur de la vie privée » des responsables publics n'a jamais été infranchissable. Ce sont les politiques eux-mêmes qui l'ont ébranlé, dès la IIIe République : en accueillant des journalistes chez eux ou en s'exhibant sur le lieu de leurs vacances, ils inventaient ainsi une forme de communication qui, fondée sur l'exaltation de leur authenticité, cherchait à les rapprocher de leurs électeurs tout en les distinguant de leurs adversaires. Dès les années 1930, le récit journalistique plonge ainsi les principaux responsables politiques dans la galaxie des « célébrités ». En 1935, par exemple, le mariage de la fille de Pierre Laval est couvert par la presse comme un événement princier.

Des années 1960 aux années 1990, l'exposition de leur vie privée s'affirme, pour les politiques, comme un produit de marketing. Ils donnent ce qu'ils ont envie de donner, et les journalistes se gardent d'être trop curieux. Les absences de Valéry Giscard d'Estaing pour rejoindre sa maîtresse ou la fille cachée de Mitterrand ne sont pas considérées comme des sujets dignes de l'information et justifient la prudence des journaux à leur égard. Pourtant, en usant et en abusant de la communication sur leur vie privée, les politiques finissent par se piéger eux-mêmes.

Le cas de la presse *people* (*Voici*, *Closer*...), apparue dans les années 1990, est éclairant. Régalant ses lecteurs des indiscrétions touchant aux célébrités, elle ne s'intéressait nullement aux politiques, à l'origine. Cependant, la peopolisation recherchée des responsables publics devient, pour elle, du pain bénit. S'enhardissant, elle franchit le mur de la vie privée, et les fausses paparazzades du début se transforment en scoops non désirés. Quant aux grands médias, tout en se « bouchant le nez », ils relaient les informations de la presse *people* et vont jusqu'à mener des enquêtes sur la vie privée des politiques. Les digues sautent avec l'affaire DSK (2011), l'épisode *Closer* où François Hollande est photographié sur son scooter en train de rejoindre sa maîtresse (2014), puis l'affaire Fillon (2017), où au-delà des aspects « financiers » de l'affaire, les journaux se sont mis à fouiller la vie quotidienne du couple, son train de vie, sa façon de vivre, ses relations... La frontière n'est plus toujours bien claire entre les éléments de la vie privée qui, touchant à l'intérêt général, légitiment l'investigation et les détails qui n'en relèvent pas directement, et sont d'abord destinés à faire vendre.

UNE EXIGENCE DE TRANSPARENCE

Si cette évolution est possible, c'est que le regard de l'opinion publique sur les responsables publics a changé. La répétition des affaires avec enrichissement personnel a conduit les Français à une telle défiance à leur endroit qu'ils ont dû eux-mêmes renoncer au tabou de l'argent. Le patrimoine n'est plus un sanctuaire et la loi contraint les politiques à la plus totale transparence. La défiance de l'opinion touche aussi les médias. Les révélations sur la vie privée des politiques ne sont pas étrangères à la volonté de la presse de se débarrasser de l'image que lui renvoient les Français, celle de sa connivence voire de sa sujétion au pouvoir.

La transparence sur le patrimoine des politiques est devenue une exigence démocratique : selon le sondage Odoxa du 27 septembre 2022, 67 % des personnes interrogées la trouvent nécessaire. La nouveauté concerne les mœurs : 29 % des sondés veulent, là aussi, plus de transparence. Certes, l'enquête a été conduite quelques jours après l'affaire Quatennens – du nom du député de La France insoumise accusé de violences conjugales – et seule une minorité la souhaite. Mais on touche là au cœur de l'intime. Pour beaucoup de Français, l'exemplarité du politique dans sa vie familiale est un test pour évaluer son honnêteté et la crédibilité de sa parole publique.

Autrefois, l'opinion jugeait le politique à son parcours, ses idées, ses actes. À l'heure du rejet collectif, cela ne suffit plus. On ne s'intéresse plus seulement à ce qu'il dit ou fait, mais aussi à ce qu'il est vraiment. Le politique a droit à une vie privée comme tout le monde, mais il n'est pas tout le monde. Observé par la presse et désormais impitoyablement scruté par les citoyens au travers des réseaux sociaux, il prendrait un grand risque à affirmer des positions publiques en flagrante contradiction avec son comportement privé. Il ne l'ignore pas, ce qui explique peut-être pourquoi, depuis quelque temps, il hésite plus que naguère à communiquer sur sa vie personnelle.

CHRISTIAN DELPORTE
Professeur des universités émérite en histoire contemporaine à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 10:18:40 PM

POUR PROLONGER LA LECTURE

Les sources de ce dossier

- ***La Vie psychique, objet du droit***
Géraldine Aïdan, CNRS, 2022.
- ***Histoire de l'intime***
Philippe Artières, CNRS, 2022.
- ***L'Intime***
Jean Baechler, Hermann, 2022.
- ***Comment sortir de l'emprise des réseaux sociaux***
Dominique Boullier, Le Passeur, 2020.
- ***La Privation de l'intime***
Michaël Fœssel, Seuil, 2008.
- ***L'Autre à distance. Quand une pandémie touche à l'intime***
Anne Muxel, Odile Jacob, 2021.
- **« L'expérience démocratique au prisme de l'intime »**
Anne Muxel, dans Pascal Perrineau et Luc Rouban (dir.), *La Démocratie de l'entre-soi*, Presses de Sciences Po, 2017.
- ***L'Émotion en politique***
Philippe Braud, Presses de Sciences Po, 1996.
- ***La Conversation des sexes. Philosophie du consentement***
Manon Garcia, Climats, 2021.
- ***Moi aussi. La nouvelle civilité sexuelle***
Irène Théry, Seuil, 2022.
- ***Réinventer l'amour. Comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles***
Mona Chollet, Zones, 2021.

Les livres incontournables

- ***Histoire de la vie privée***
Philippe Ariès et Georges Duby (dir.), 5 vol., Seuil, 1958-1987.
- ***L'Intimité surexposée***
Serge Tisseron, Ramsay, 2001.
- ***Les Territoires de l'intime, l'individu, le couple, la famille***
Robert Neuburger, Odile Jacob, 2000.
- ***Les Tyrannies de l'intimité***
Richard Sennett, Seuil, 1979.

Podcast

- ***Quand la vie privée devient publique***
série documentaire réalisée par Manon Prigent pour l'émission LSD, radiofrance.fr.

Pour faire un pas de côté

- ***La Fin de l'amour. Enquête sur un désarroi contemporain***
Eva Illouz, Seuil, 2020.
- ***Le Moi des demoiselles. Enquête sur le Journal de jeune fille***
Philippe Lejeune, Seuil, 1993.
- ***Histoire des chambres***
Michelle Perrot, Seuil, 2009.

Notre coup de cœur

- ***Ethnologie de la chambre à coucher***
Pascal Dibie, Grasset, 1987.

DANS LES ARCHIVES DE SCIENCES HUMAINES (WWW.SCIENCESHUMAINES.COM)

- **« Les nouvelles frontières de la vie privée »**
Jean-François Dortier (coord.), *Sciences Humaines*, n° 140, 2003/7.
- **« Nos vies intérieures, un continent inexploré »**
Jean-François Dortier, *Sciences Humaines*, n° 294, 2017/7.

LE CERCLE CONDORCET D'AUXERRE PRÉSENTE

Avec La Participation De :
Philippe Artières,
Jean-Michel Baligand,
Dominique Boullier,
Luis Campanico,
Monique Dagnaud,
Pascal Dibie,
Agnès Devaux,
Mireille Dumas,
Antoine Foucher,
Michel Foucher,
Frédéric Gand,
Marie Gautheron,
Christelle Gris,
Irène Herrmann,
Carine Klein-Peschanski,
Jean-Marie Laclavetine,
Claire Lapierre,
Hervé Le Bras,
Héloïse Lhérété,
Carole Martinez,
Michel Morineau,
Anne Muxel,
Christophe Naudin,
Denis Pelletier,
Pascal Perrineau,

AU THÉÂTRE D'AUXERRE 17 > 19 NOVEMBRE

Des programmes de **télé-réalité** aux **confessions intimes** des **politiques**, des exhibitions sur les **réseaux sociaux** aux **cyberharcèlements**, la confusion croissante entre vie privée et vie publique interroge sur nos **nouvelles manières de vivre**.

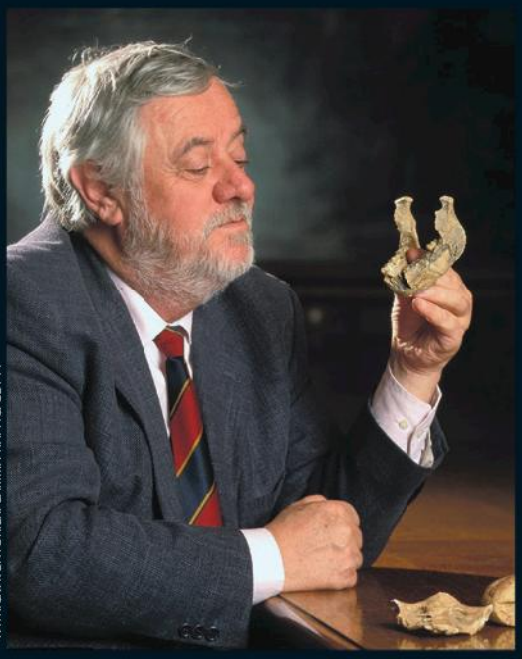
Comme chaque année, fidèle à leur vocation d'éclairage du débat public, les **Entretiens d'Auxerre** proposent d'explorer ces nouvelles frontières à travers les interventions et les témoignages de nombreux spécialistes ou d'artistes reconnus.

Michelle Perrot,
Denis Peschanski,
Mazarine Pingeot,
Guillaume Sauvage,
Serge Tisseron,
Géraldine Vaughan,
Dominique Verien,
Michel Wieviorka,
Valentine Zuber...

POUR RECEVOIR **PROGRAMME** ET **MODALITÉS D'INSCRIPTION**
> cercle.condorcet.auxerre@gmail.com

SCIENCES HUMAINES · AUXERRE THÉÂTRE D'AUXERRE · CERCLE CONDORCET AUXERRE · RÉGION BOURGOGNE FRANCHE COMTE · communauté de l'auxerrois

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 10:18:40 PM



© PATRICK AVENTURIER/GAMMA-RAPHO/GETTY

Le « père de Lucy », disparu en 2022, était un paléoanthropologue mondialement connu. C'était aussi un communicant hors pair, qui suscita de sévères controverses scientifiques.

ROMAIN PIGEAUD

RÉFÉRENCE

YVES COPPENS
Le conteur de la préhistoire

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 10:18:40 PM

© PATRICK AVENTURIER/GAMMA-RAPHO/GETTY

Yves Coppens dans son laboratoire en 1984.

●
BIOGRAPHIE

Yves Coppens est né à Vannes (Morbihan), le 9 août 1934, d'un père physicien nucléaire et d'une mère pianiste concertiste. Après des études à Rennes, il étudie à la Sorbonne et rejoint le CNRS à 22 ans, ce qui lui permet de soutenir sa thèse sur les mammouths à 26 ans. Après avoir été directeur du Musée de l'Homme en 1980, il fut élu professeur au Collège de France, en 1983, titulaire de la chaire de paléoanthropologie et préhistoire, qu'il occupa jusqu'en 2005. Il est décédé en 2022.

La carrière scientifique d'Yves Coppens (1934-2022) est le symbole d'une époque révolue, où décrocher un poste était chose aisée : une rencontre, une opportunité pouvait vous propulser dans les hautes sphères ; n'est-il pas rentré au CNRS à 22 ans, en tant qu'attaché de recherches ? Il faisait partie des *fab fours* de la préhistoire bretonne, avec Pierre-Roland Giot, Jean L'Helgouac'h et Pierre Briard, les quatre mousquetaires qui firent rentrer l'étude des vestiges armoricains dans la modernité scientifique. Ils démontrèrent, entre autres, la grande ancienneté des menhirs et dolmens, beaucoup plus vieux que les pyramides d'Égypte. Mais ramasser des morceaux de four à sel gaulois et prospecter parmi les mégalithes ne suffisait pas à ce marin, qui se vantait d'être « *né dans l'eau* ». Il lui fallait des voyages.

Rêvant déjà d'anthropologie physique (c'est-à-dire l'étude des fossiles humains), il s'en ouvrit au professeur Jean Piveteau à la Sorbonne. Celui-ci doucha son enthousiasme : de même qu'aujourd'hui, les sites à fouiller, c'était « chasse gardée ». Il se rabattit alors sur les mammouths, dont il devint l'un des meilleurs spécialistes, soutenant sa thèse sur ce sujet à l'âge de 26 ans : la galerie de paléontologie du Muséum national d'histoire naturelle abrite d'ailleurs l'un des squelettes qu'il a remontés, le mammouth de Liakov. Un week-end de Pâques, en 1957, il fut même appelé au Muséum pour disséquer un éléphant, ce qui lui prit plusieurs mois. Il fut encore sollicité à la fin des années 1990 pour étudier un spécimen congelé de Sibérie : le fameux « mammouth Jarkov », transporté par hélicoptère dans sa gangue sédimentaire et partiellement dégagé au sèche-cheveux. Ce fut l'occasion d'étudier non seulement un spécimen bien conservé, mais aussi tout le sédiment qui l'entourait, renfermant des pollens et des microfossiles qui fournissent de multiples informations sur le climat, la faune et la flore qui l'entouraient.

Présent au bon endroit au bon moment (une constante chez lui !), protégé par le paléontologue Camille Arambourg, sommité de l'époque, il put enfin partir dans les déserts du Tchad, et participer à la course au plus vieil ancêtre de l'humanité. C'est là qu'il mit au jour, en 1961, le *Tchadanthropus uxoris* (« l'homme du Tchad de l'épouse ») nommé ainsi en hommage à sa première femme, qui le suivait alors sur le terrain. Ce fossile est encore aujourd'hui controversé quant à sa datation ainsi que son attribution taxonomique (Y. Coppens expliqua ensuite qu'il s'était un peu trop emballé). Le tchadanthrope servit en tout cas au tout jeune État tchadien de symbole identitaire et procura à Y. Coppens un début de notoriété : pour la presse, il fut alors « *l'homme du Tchad* ».

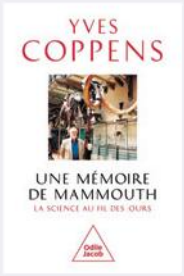
LE « PAPA DE LUCY »

Mais c'est bien sûr la codécouverte en 1974, en Éthiopie, de Lucy, qui était alors le squelette d'australopithèque le mieux conservé, qui le rendit célèbre : il devint alors le

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 10:18:40 PM

LIVRES

QUATRE ŒUVRES CLÉS



• *Le Singe, l'Afrique et l'Homme*
(Odile Jacob, 1983)

Ce livre a marqué toute une génération de préhistoriens et déclenché nombre de vocations. Ce récit d'aventures présente « *soixante-dix millions d'années au pas de course* », et une histoire de la recherche des débuts de l'humanité simplement racontée par l'un de ses acteurs principaux. Yves Coppens a participé à la mise au jour à l'époque, sur le continent africain, de 200 000 restes de vertébrés fossiles, dont 2 000 ossements d'hominidés.

Un témoignage de première main de la part de cet « *éternel étonné* », dont le propos sera toujours « *l'histoire de l'homme, son histoire naturelle, sans limite de temps ni d'espace* ». Cet ouvrage est bien sûr depuis longtemps dépassé d'un point de vue scientifique. Mais il témoigne de la personnalité de son auteur et de la générosité avec laquelle il partage ses connaissances.

• *Histoire de l'homme et changements climatiques*
(Collège de France/Fayard, 2006)

Il s'agit de sa leçon de clôture, prononcée le mardi 21 juin 2005, au Collège de France. Yves Coppens présente un bilan des connaissances et une remise en perspective, en regard des problèmes liés au réchauffement climatique.

Il dresse un tableau général de l'évolution humaine et rend hommage à ses collègues préhistoriens et paléogénéticiens. Il termine par une mise en garde, rappelant « *cette dernière facette de la définition de l'homme, que l'on nomme responsabilité sans toujours bien la comprendre* ».

Il ne se fait guère d'illusion non plus : si la préhistoire fascine aujourd'hui, c'est en raison de l'affaiblissement des mythes d'origine traditionnels. Le préhistorien porte alors une certaine responsabilité, car il est le destinataire ultime de questionnements fondamentaux, auxquels il tente d'apporter quelques réponses.

• *Origines de l'homme, origines d'un homme*
(Odile Jacob, 2018)

Ce sont les mémoires scientifiques d'un savant qui fut au carrefour des avancées de sa discipline. Le lecteur suit son parcours, depuis les rives de la Bretagne jusqu'aux ors du Collège de France.

Dans cette ultime boucle, nous saisissons ce qui explique sa carrière hors normes : une impressionnante capacité de travail et un savoir parfaitement maîtrisé. On apprend plein de choses sur la culture du sel gaulois en Armorique, la recherche sur les cairns, menhirs et dolmens, l'extraction des mammouths congelés en Sibérie, les dernières hypothèses sur l'apparition de la lignée humaine et sa sortie d'Afrique, la fesse à l'envers de la Vénus de Lespugue... Le tout raconté avec modestie et élégance.

• *Une mémoire de mammouth. La science au fil des jours*
(Odile Jacob, 2022)

Dans cet ouvrage posthume, Yves Coppens se défend de certains choix médiatiques qui ont pu choquer ses collègues et revient toujours à son obsession : rendre la préhistoire accessible et témoigner. Il alterne « *gouttes d'histoire* » et « *gouttes de science* », dans lesquelles il évoque, entre autres, les temps « *héroïques* » de ses prospections au Tchad, ses choix éditoriaux, son activité scientifique quotidienne (mélange de publications, de colloques et de séminaires, mais aussi de montages d'expositions et d'aventures éditoriales), ainsi que ses rencontres avec des anonymes ou des célébrités.

Pédagogue, il ne manque jamais l'occasion de rattacher sa petite histoire à la grande préhistoire, afin de mieux transmettre des informations naturalistes, comme le chapitre où il déclare son amour des dattiers et son parrainage d'un pin du jardin de la villa Médicis, à Rome : « *On dit qu'on n'a pas réussi sa vie tant qu'on n'a pas fait un livre, planté un arbre et eu un enfant. Je suis fier d'avoir rempli le programme !* »

R.P.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:24:29 PM

MÉDIATISATION
« L'HOMME-PRÉHISTOIRE »

L'historien Pascal Semonsut a lu l'essentiel des livres de vulgarisation sur la préhistoire, consulté les manuels scolaires, visionné les documentaires et émissions de télévision. Son verdict : ces cinquante dernières années, la préhistoire, pour le grand public, se résumait à un seul homme : Yves Coppens. Rares sont les scientifiques qui s'identifient à ce point avec leur discipline : l'astrophysique fut longtemps associée à Hubert Reeves, et l'ethnologie à Claude Lévi-Strauss.

Cette reconnaissance de la foule, qui suscitait des jalousies et lui valut des inimitiés solides parmi ses pairs, le rendait incontournable. Une préface de sa plume sortait un livre de l'anonymat. Une découverte commentée par lui devenait l'affaire du moment. Il était ce que les journalistes appellent un « bon client », car il focalisait sur lui tous les regards, attirés par ce personnage qu'il avait savamment construit, dérivé en droite ligne de Georges Cuvier, Jean Rostand et Marcellin Berthelot, autres savants médiatiques avant la lettre. Si bien que peu de personnes protestèrent lorsqu'il fut nommé président du conseil scientifique international de la grotte de Lascaux, pourtant chronologiquement très éloignée de sa période de prédilection. Ce ne pouvait qu'être lui : « l'homme-préhistoire ». Peut-être sera-t-il le deuxième préhistorien après l'abbé Henri Breuil dont l'effigie sera reproduite sur un timbre-poste, ce qui lui vaudra consécration comme gloire nationale.

R.P.

À LIRE

- Pascal Semonsut, *Le Passé du fantasme. La représentation de la préhistoire en France dans la seconde moitié du 20e siècle (1940-2012)*, Errance, 2013.

« papa de Lucy ». Cet *Australopithecus afarensis*, daté d'environ 3,2 millions d'années, fut un temps considéré comme l'ancêtre de notre lignée, avant d'être relégué sur un rameau éloigné de notre buisson évolutif par la découverte d'autres spécimens moins primitifs et plus engagés dans ce processus évolutif. Surnommer ce fossile étiqueté « AL 288-1 » d'après la chanson des Beatles *Lucy in the Sky with Diamonds* fut une excellente trouvaille marketing du géologue Maurice Taieb (qui découvrit le site) et des paléoanthropologues Donald Johanson et Y. Coppens. C'est ce dernier qui en récolta cependant les fruits, ce qui le conduisit à occuper la chaire de « paléoanthropologie et préhistoire » au Collège de France, où il enseigna de 1983 à 2005. M. Taieb en conçut quelque amertume, et Y. Coppens ne cessera jamais de s'en justifier dans ses livres et ses conférences, arguant que ce n'était pas sa faute si c'était lui qui attirait la lumière. C'est que, contrairement à son collègue, il avait compris qu'on venait de changer d'époque : nous étions rentrés dans l'ère de la communication à outrance, de la formule qui fait mouche. Y. Coppens en a certes usé et abusé, au point de susciter parfois moqueries et jalousies, ainsi qu'il le reconnaît dans son dernier ouvrage posthume, *Une mémoire de mammouth*.

Une rumeur n'a cessé de se propager dans son dos : il n'était pas sur le terrain lorsqu'on découvrit Lucy ! Et alors ? Certes, Y. Coppens n'était pas là lors de l'exhumation du premier ossement. Ceux qui s'en gaussent confondent encore l'archéologie avec une chasse au trésor ; ils oublient aussi que la mise au jour des 52 éléments retrouvés du squelette se fit progressivement, et qu'Y. Coppens y participa… L'important, ce n'est pas la découverte, mais l'étude et la publication scientifique, effective en 1978 et dont il fut le cosignataire : ce fut le premier d'une longue série d'écrits qui consolidèrent sa notoriété scientifique. Le bassin, le genou de Lucy, témoignant de sa locomotion bipède encore imparfaite, de son mode de vie arboricole et terrestre, n'avaient plus de secrets pour lui.

EAST SIDE STORY

C'est aussi grâce à Y. Coppens que la théorie de l'« East Side Story » (autre trouvaille, inspirée du film musical *West Side Story*) fut connue au-delà des sphères de spécialistes. Cette théorie de l'évolution différentielle des hominidés de part et d'autre du Grand Rift est-africain (à l'ouest, les grands singes dans la forêt ; à l'est, les australopithèques dans la savane) ne résista pas à la découverte, au Tchad, d'Abel (*Australopithecus bahrelghazali*) et de Toumaï (*Sahelanthropus tchadensis*) : des hominines* qui étaient donc aussi présents à l'ouest du Rift. Y. Coppens, qui cosigna leur étude, eut l'élégance de le reconnaître, ce qui témoigne de son honnêteté scientifique. Reste encore sa théorie de l'« (H)Omo Event » (un « *mauvais jeu de mots* » selon lui, à partir de la vallée de l'Omo en Éthiopie, gisement de fossiles humains) ou l'émergence progressive du genre *Homo* en Afrique de l'Est, à la suite d'une crise climatique qui a accentué la sécheresse et forcé les hominines à quitter les arbres et modifier leur régime alimentaire, qui est encore débattue.

Y. Coppens accompagna, soutint et promut nombre de chercheurs et d'étudiants (citons, entre autres, Claudine Cohen, Brigitte Senut, Gilles Berillon, Pascal Picq, José Braga, Dominique Gommery…) dont beaucoup (ainsi que l'auteur de ces lignes) découvrirent leur vocation à la lecture de son maître ouvrage : *Le Singe, l'Afrique et l'Homme* (1983),

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:24:29 PM

© MUSÉE D'HISTOIRE NATUELLE DE BALE/ALAMY

La tête reconstituée de Lucy, Muséum d'histoire naturelle de Bâle (Suisse).

MOT-CLÉ
HOMININE

Les classifications taxinomiques ont évolué. Toumaï, Ororin, les ardipithèques, les australopithèques, les paranthropes et les hommes font partie de la tribu des hominines, elle-même intégrée à la sous-famille des homininés, comprenant en plus les gorilles, les bonobos et les chimpanzés, à qui s'agrègent ensuite les orangs-outans pour former la famille des hominidés.

modèle de clarté d'expression et de vulgarisation scientifique.

Y. Coppens ne s'interdisait pas quelques incursions dans des périodes chronologiques moins anciennes ; il a ainsi laissé une analyse de la statuette de Lespugue (environ 23 000 ans) qui fit quelque bruit : selon lui, cette « Vénus » peut se lire dans les deux sens, la tête devenant les jambes et *vice versa*. Personne n'y avait pensé ! C'était toujours lui que les journalistes venaient voir en premier, et pas seulement pour les fossiles humains. On sollicitait son avis aussi bien sur le dernier australopithèque découvert que sur une tombe néolithique. Si bien qu'il finit, une fois à la retraite, par passer de l'autre côté et tenir une chronique régulière sur France Info, dont les minutes furent ensuite publiées en trois tomes successifs : *Le Présent du passé* (2009), *Le Présent du passé au carré* (2010), *Le Présent du passé au cube* (2013) ; on reconnaît dans ces titres son sens inégalé de la formule !

PROVOCATION ET LIBERTÉ

Entretemps, il acquit ce qu'il appelait son « *diplôme de préfacier* ». On ne compte plus les auteurs qu'il porta ainsi sur les fonds baptismaux. Au point d'en avoir tiré la matière de trois livres : *Pré-ambules* (1988), *Pré-textes* (2011) et *Pré-ludes* (2014) ! Ses anecdotes drôles et touchantes formaient une bonne porte d'entrée pour le lecteur, une mise en bouche avant de parcourir des pages parfois austères. C'était devenu une plaisanterie parmi les préhistoriens, et un bâton de maréchal : « *Si tu n'as pas ton bouquin préfacé par Yves Coppens, c'est que tu as raté ta vie !* » Y. Coppens, de son propre aveu, « *aimait bien les gens* » et « *ce qu'il y a de plus beau chez l'homme, le regard de l'autre, et le sourire qui l'habille* ». Au point de se faire piéger parfois : qu'allait-il faire au jury de Miss France ? Pourquoi a-t-il accepté cette publicité pour la SNCF ? C'est ici qu'apparaît un des ressorts de sa psychologie, tel qu'il le reconnaît dans son ultime ouvrage : son goût pour la provocation et l'affirmation de sa liberté. Pour lui, le savant ne devait pas rester dans sa tour d'ivoire (de mammouth !), mais porter sans cesse la bonne parole dans la cité.

Même s'il n'a jamais officiellement formulé d'opinion politique (il a rencontré de nombreux politiciens de tous bords), nul doute qu'il voyait avec inquiétude progresser les idées créationnistes dans la population. Soucieux du futur de la planète, c'est en partie grâce à lui, qui présida la commission *ad hoc* mise sur pied par le président Jacques Chirac, que la Charte de l'environnement fut inscrite dans le préambule de la Constitution en 2005.

Il connut enfin le bonheur d'être père à 60 ans, d'un petit Quentin qui, écrit-il encore, fut « *sa plus belle découverte* ». Il est vrai que les enfants lui rendaient bien l'affection qu'il leur portait : ils lui décernèrent en 1988 le Mickey d'or du futur, sa « *plus belle récompense* » selon lui, qui fit grimacer parmi les préhistoriens, mais il s'en moquait. La préhistoire est vaguement enseignée en CE1, souvent oubliée en sixième, à peine effleurée en cinquième, juste évoquée au lycée. Il s'agit pourtant des 90 % de l'histoire de l'humanité. Yves Coppens en fut l'un des célèbres ambassadeurs.

ROMAIN PIGEAUD

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:24:29 PM

OCTOBRE 1955

Les premiers modèles de DS 19 sortent des usines Citroën. Le philosophe Roland Barthes y voit *« une grande création d'époque »* et même *« un objet parfaitement magique »*.

© KEYSTONE/GAMMA-RAPHO/GETTY

Les journalistes en DS 19 lors d'une visite du président de la République Charles de Gaulle à Amiens, le 13 juin 1964.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:24:29 PM

© SAMUËL BERTHET

● FRANÇOIS DOSSE
HISTORIEN DES IDÉES, ÉPISTÉMOLOGUE

LE JOUR OÙ...
la DS 19 inspira la sémiologie du quotidien

Loin est le temps où surgissait des chaînes de Citroën la DS 19, vite élevée au rang de divinité automobile avec son long capot, sa carrosserie rutilante et sa ligne racée. En ces jours d'octobre 1955, comme l'écrivait Roland Barthes, l'automobile était « *l'équivalent assez exact des grandes cathédrales gothiques : je veux dire une grande création d'époque, conçue passionnément par des artistes inconnus, consommée dans son image, sinon dans son usage, par un peuple entier qui s'approprie en elle un objet parfaitement magique* ❶ ».

Au milieu des années 1950, R. Barthes envoie chaque mois à Maurice Nadeau un article pour *Les Lettres nouvelles*. Il y poursuit un travail de décapage des mythes contemporains, une critique idéologique de la culture de masse et de la société de consommation. S'en prenant aux mythes construits par la publicité, il stigmatise dans ces leurres ce qu'il qualifie d'idéologie petite-bourgeoise. Sous son regard critique, R. Barthes veut déstabiliser les fausses évidences et espère faire craquer les masques. Il s'en prend tour à tour à l'étude du catch, à l'opération Astra, au visage de Greta Garbo, au steak frites, au *Guide bleu*, à la littérature selon Minou Drouet. Dans cette série des mythologies contemporaines, le mythe automobile porté à son paroxysme est pour lui la « *Déesse* » 19. Objet d'un exceptionnel succès commercial, elle devient l'icône de la voiture idéale, très vite adoptée par les classes supérieures, les PDG, les stars, et les élus de la République. En 1958, le général de Gaulle fait de la DS 19 le véhicule présidentiel.

La DS 19 devient la voiture idéale, vite adoptée par les classes supérieures, les stars et les élus de la République.

Cet engouement se porte sur une fabrication qui transcende son caractère utilitaire par son aspect d'« *objet superlatif* », « *un de ces objets descendus d'un autre univers* », commente R. Barthes qui voit dans son aérodynamisme et ses surfaces vitrées « *un goût de la légèreté, au sens magique* ❷ ». On retrouve même cette magie dans l'histoire tragique de l'attentat du Petit-Clamart en 1962, qui contribua largement à l'éclat de sa légende. La carrosserie de la voiture passa en effet pour avoir protégé le Président et son épouse. Littéralement mitraillée par des dizaines et des dizaines de balles, les pneus avant lacérés, la DS présidentielle poursuivit sa route sans dévier de sa trajectoire, sauvant la vie du couple.

Dans cette analyse du mythe véhiculé par la nouvelle Citroën, R. Barthes entreprend un démontage systématique de stéréotypes qui semblent aller de soi. *Mythologies*, paru au Seuil en 1957, rassemble ainsi 54 études concrètes extraites de la vie quotidienne. Ce n'est que dans l'après-coup que R. Barthes élaborera la théorisation de ces études de cas, dans une seconde partie de l'ouvrage, « Le mythe aujourd'hui », qui se présente comme la définition d'un programme sémiologique global, nourri cette fois d'un éclairage linguistique, R. Barthes venant, en 1956, de découvrir l'œuvre de Ferdinand de Saussure.

Déjà fasciné par le formalisme, R. Barthes trouve dans la sémiologie les moyens d'ériger son programme en science. L'écriture barthésienne, l'utilisation discrète d'un code dans un discours accessible, l'ouverture scientifique et son corollaire critique, tous ces ingrédients vont faire de l'ouvrage un grand succès public qui dépasse de loin les tirages habituels dans le secteur des sciences humaines : 29 650 exemplaires dans la collection « Pierres vives », puis à partir de 1970 en « Points », 350 000 exemplaires. L'écho des *Mythologies* contribuera au triomphe du paradigme structuraliste, rapprochant toutes les disciplines des sciences humaines sous un même étendard. ●

❶ Roland Barthes, *Mythologies*, 1957, rééd. Seuil, coll. « Points », 2022.
❷ *Ibid.*

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:24:29 PM

LE LIVRE DU MOIS

LA CULTURE, MOTEUR DE NOTRE ÉVOLUTION

L'intelligence, le langage, les technologies humaines sont sans équivalents dans le reste du monde animal. Selon Kevin Laland, notre espèce a elle-même créé les conditions de ce développement exceptionnel.

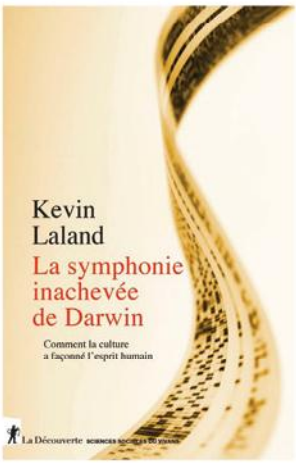
Les humains ne sont pas des animaux comme les autres. Cette affirmation est à la fois évidente et controversée. D'un côté, l'intelligence humaine paraît sans égale dans la nature ; de l'autre, cette idée semble mettre l'humanité sur un piédestal et minorer les formidables capacités d'autres espèces. En toile de fond, ce débat fait écho à l'histoire de la biologie : Charles Darwin démontre au 19e siècle que l'humanité fait partie du monde animal. Mais il s'avoue incapable de dire pourquoi les autres espèces ne parlent pas comme les humains, pourquoi elles n'inventent pas la roue ou le moteur à explosion, ne composent pas d'opéras ni de sonnets. Dans la deuxième moitié du 20e siècle, de nombreuses études réévaluent à la hausse l'intelligence de nombreux animaux – grands singes, oiseaux, insectes… –, la complexité de leur vie sociale ou encore leur aptitude à communiquer. Mais le mystère demeure, réaffirme aujourd'hui le biologiste de l'évolution Kevin Laland : « *Dans un certain nombre de dimensions clés, en particulier dans le domaine social, la cognition humaine dépasse de loin celle des primates non humains les plus intelligents.* »

Depuis plus de vingt-cinq ans, ce chercheur s'efforce de résoudre cette énigme afin de compléter « *la symphonie inachevée de Darwin* » – titre de son dernier ouvrage. La thèse qu'il défend est à la fois audacieuse et étayée : les humains ont été les acteurs de leur évolution. À la différence d'autres animaux, ils ont créé un environnement favorisant l'accumulation et la communication de connaissances, et cet environnement a entraîné en retour la sélection d'individus de plus en plus aptes à assimiler et à transmettre ce savoir. Ce cercle vertueux, survenu uniquement dans notre lignée de primates, serait à l'origine du développement exponentiel de nos facultés cognitives et de la complexité croissante de notre vie culturelle.

VERTUS DE L'IMITATION

Les comportements assimilables à de l'apprentissage, voire à une forme de transmission culturelle, sont répandus dans la nature. Spécialiste du comportement animal, K. Laland raconte avec émerveillement les prouesses de corneilles, de rats, de petits poissons tropicaux, de mouches drosophiles et évidemment de grands singes. De manière générale, les êtres vivants ont tendance à imiter leurs congénères les plus expérimentés, les plus aptes à accaparer des ressources, à survivre et à se reproduire. Cette « *omniprésence du copiage* » se double plus rarement d'une tendance à innover : des individus confrontés à des difficultés – d'accès à la nourriture ou à un partenaire sexuel – trouvent des solutions originales et servent ensuite de modèles à leurs congénères, permettant à leur groupe de faire face à de nouveaux problèmes ou à de brusques changements de l'environnement. Selon les espèces, cependant, l'imitation est plus ou moins fiable et fidèle à l'original, ce qui entraîne des différences en cascade : plus des animaux sont capables de copier précisément un comportement, constate K. Laland, plus leurs cerveaux sont gros et leurs facultés cognitives élaborées ; il existe aussi une forte corrélation avec la complexité de leur vie sociale, et avec la probabilité qu'un comportement assimilé se transmette au fil des générations.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:24:29 PM



• ***La Symphonie inachevée de Darwin***
Kevin Laland,
La Découverte,
2022, 450 p., 28 €

BIOGRAPHIE

Kevin Laland est professeur de psychologie évolutive et comportementale à l'université de St Andrews, en Écosse. Il s'est imposé comme un des principaux théoriciens des concepts de « construction de niche » et de « synthèse étendue de l'évolution ».

Ce constat, appuyé tant sur des expériences de laboratoire que sur des analyses statistiques, actualise l'hypothèse dite « d'impulsion culturelle », proposée par le biochimiste Allan Wilson dans les années 1980. D'après ce modèle, les espèces capables de copier efficacement des comportements deviennent de plus en plus aptes... à copier efficacement des comportements ! Autrement dit, elles entrent dans un cercle vertueux entraînant une croissance potentiellement infinie de leurs facultés cognitives.

HOMO PÉDAGOGICUS

La théorie de A. Wilson n'expliquait cependant pas pourquoi certaines espèces capables d'imitation restaient plus limitées que d'autres – les mouches à vinaigre comparées aux orangs-outans par exemple. En démontrant que copier une stratégie de survie est finalement moins déterminant que de la copier précisément, K. Laland explique ces différences et pressent de surcroît quelle pourrait être la singularité de l'humanité. Elle serait parvenue à un tel niveau de fidélité dans le copiage qu'elle aurait dépassé un seuil critique et basculé dans une toute nouvelle forme de transmission : l'enseignement.

Chez les grands singes, les petits observent un adulte ouvrant une noix, puis ils essayent à leur tour lorsqu'ils en trouvent une. Chez les humains, les parents prennent le temps d'enseigner aux enfants ce qu'il faut faire pour manger, et ces derniers le feront plus tard avec leurs propres descendants.

Ce comportement coûteux – en temps, en énergie – est rarissime dans la nature, insiste K. Laland, et, surtout, ne prend jamais de telles proportions. Dans notre espèce, les connaissances se transfèrent de façon si précise qu'elles s'accumulent au fil des générations ; elles constituent une « *culture cumulative* » de plus en plus utile, mais également complexe à enseigner. Les individus les plus aptes à comprendre et à transmettre cet enseignement sont dès lors favorisés par la sélection naturelle, et le cercle vertueux est enclenché. « *Il semble paradoxal que l'enseignement explique à la fois l'avènement de la complexité culturelle humaine et en soit le produit, mais c'est exactement ce à quoi renvoie un mécanisme de rétroaction.* »

Un autre facteur majeur entre en ligne de compte : l'émergence du langage. Celui-ci serait apparu pour faciliter l'enseignement, à mesure que les connaissances et les techniques à transmettre devenaient de plus en plus complexes. De façon connexe, parler aide notre espèce à coopérer, à s'associer pour rivaliser avec d'autres groupes, ou encore à s'emparer de davantage de ressources, ceci favorisant la sélection des individus les plus coopératifs et les plus doués pour le langage. Là encore, c'est une boucle de rétroaction. K. Laland défend ainsi l'hypothèse d'une *coévolution gènes-culture*. Pour lui, les traits spécifiques à l'humanité ne se réduisent pas à des adaptations à l'environnement, mais sont aussi le fruit de modes de vie créés par l'humanité elle-même.

COÉVOLUTION GÈNES-CULTURE

« *Tout comme l'évolution biologique a cédé la place à la coévolution gènes-culture,* poursuit-il, *l'évolution culturelle a ensuite pris les rênes de l'adaptation humaine, et la cadence des changements que les membres de notre lignée évolutive ont ensuite connus s'est encore accélérée.* » En témoignent la domestication des plantes et des animaux, l'invention de l'agriculture et notre croissance démographique exponentielle, il y a environ 11 500 ans. Ces révolutions ont à leur tour eu une influence sur notre évolution biologique, mais aussi sur notre vie sociale, culturelle, politique, scientifique ou encore artistique, favorisant à chaque fois la sélection naturelle des individus les plus adaptés à ces nouvelles conditions de vie. La boucle est bouclée. L'humanité apparaît tout autant comme le produit de ses gènes et de son évolution biologique, que celui de notre action sur notre environnement et sur nous-mêmes.

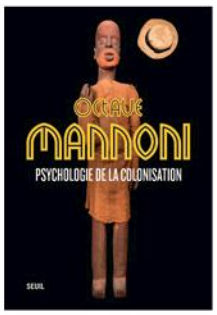
● FABIEN TRÉCOURT

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:24:29 PM

Psychologie

RETOUR SUR UNE MENTALITÉ COLONIALE CONTESTÉE

• ***Je sais bien, mais quand même...***
Octave Mannoni,
Seuil, 2022, 84 p.,
13 €.



• ***Psychologie de la colonisation***
Octave Mannoni,
Seuil, 2022, 336 p.,
22 €.

À l'heure du postcolonial, les éditions du Seuil rééditent ces deux textes d'Octave Mannoni (1899-1989), auteur surtout connu comme psychanalyste, mais qui eut d'abord une carrière en Outre-mer dont, selon son préfacier, il sortit par le haut grâce au premier de ces livres, *Psychologie de la colonisation*, publié en 1950. À vrai dire, l'ouvrage et les articles qui le préparent furent en leur temps autrement jugés. Critiqué par Georges Balandier (*Cahiers internationaux de sociologie*, 1949), il l'est aussi par Aimé Césaire (*Discours du colonialisme*, 1950) et Frantz Fanon consacre un chapitre à vilipender les thèses d'O. Mannoni dans *Peau noire, masques blancs* (1952). De fait, le militantisme sartrien de Fanon (« *Je suis mon propre fondement* ») écartait les sciences sociales car « *c'est en dépassant la donnée historique, instrumentale, que j'introduis le cycle de ma liberté* ». O. Mannoni, lui, cherche à analyser la psychologie d'une situation mettant en présence « *deux personnalités différemment structurées* ». Dans les années 1930, Abraham Kardiner et d'autres avaient forgé la notion de « personnalité de base », et c'est avec cet outil qu'O. Mannoni élabore sa *Psychologie de la colonisation* appliquée à Madagascar. Si, comme il l'écrit en 1936, « *le Blanc est devenu roi par erreur* », c'est que dans cette situation nouvelle, le colonisé reproduit « *un complexe de dépendance* » hérité du monde traditionnel. Tout comme « *le serviteur, dans les établissements de luxe, est naïvement dévoué au client riche et élégant auquel il s'identifie, quand le client pauvre le rabaisse* », le Malgache est dévoué à « *son Blanc* ». Mais ce Blanc n'est pas l'aîné ou l'ancêtre dont il dépendait traditionnellement, et sur lequel il comptait. Le malentendu entraîne frustration et haine lorsque dévoilé. Le Malgache qui rompt les liens de dépendance risque alors de tomber « *dans un abîme d'infériorité* », à moins qu'il ne se révolte comme en 1947. Ce complexe affecterait bien d'autres aspects de la relation coloniale, et les ex-colonisés ont appris à déjouer la dépendance, mais non les mécanismes économiques qui les étouffent encore. Revenu définitivement en France après quinze ans d'Outre-mer, O. Mannoni, qui a rencontré Jacques Lacan lors de son congé de 1945, devient psychanalyste. En 1964, il publie dans *Les Temps modernes* : « Je sais bien, mais quand même... », qui sera inséré dans *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre Scène* (1969). Peu avant, Terres Humaines avait publié la version française de *Soleil hopi* préfacé par Claude Lévi-Strauss. Les mémoires de son auteur, l'Amérindien Talayesva, signalaient la constance du « *je sais bien mais quand même* », par exemple dans les rites d'initiation : on a beau savoir que les porteurs de masques sont des cousins et des oncles, on craint « *quand même* » leur pouvoir surnaturel. Selon O. Mannoni, ce « quand même » n'est pas différent de « *l'adhésion ambiguë que nos contemporains peuvent donner à des superstitions* » comme, et toujours selon lui, de l'incrédulité de l'enfant prenant connaissance de l'absence de pénis dans l'anatomie féminine. Il nomme « désaveu » ce phénomène présenté par Sigmund Freud dans un article sur le fétichisme de 1927 et qui n'est étudié que marginalement à l'époque, alors qu'il s'agit d'un invariant de l'espèce humaine, que ce petit livre décortique.

● **GÉRALD GAILLARD**

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:24:29 PM

• ***Le Déni ou la Fabrique de l'aveuglement***
Serge Tisseron,
Albin Michel, 2022,
256 p., 21,90 €.

IGNORER N'EST PAS UNE SOLUTION

Une légende veut que les autruches mettent leur tête dans le sable face à une menace, afin de l'ignorer plutôt que l'affronter ou fuir. Aussi « faire l'autruche » désigne une attitude répandue chez les humains, consistant à se replier sur soi-même afin de ne pas voir une réalité insupportable. Ce refus de voir est appelé « déni » par le psychiatre Serge Tisseron, et fait l'objet de la réflexion qu'il développe dans ce livre. Nous y avons tous plus moins recours. Ainsi, notre mort est une certitude que nous avons tendance à ignorer ou bien à compenser par des croyances en une vie dans un au-delà. Ces dénis collectifs portent sur des réalités inacceptables, auxquelles nous ne pouvons accéder que peu à peu, comme dans le cas des affaires de pédophilie au sein de l'Église catholique. La fonction première du déni, explique S. Tisseron, est de lutter contre l'anxiété. C'est « *un bouclier bien utile pour nous protéger d'une agression de la vie* », écrit-il. Mais la charge mentale qu'il constitue peut devenir bien encombrante. Si le déni individuel peut rester silencieux, les dénis collectifs ont besoin de convaincre pour être partagés. Telle serait la fonction des discours complotistes qui répondent à des événements traumatiques bousculant notre vision du monde. L'épidémie de Covid-19 en fournit un bon exemple. Les informations contradictoires et anxiogènes qui circulaient à ce sujet ont poussé certains à chercher des explications alternatives. Des théories farfelues sont apparues, comme celles des puces 5G introduites par le biais des vaccins. Cette « *fabrique contemporaine de l'aveuglement* » s'appuierait volontiers sur de nouvelles technologies, comme ces algorithmes favorisant le renforcement de nos croyances initiales par le fonctionnement en vase clos. Pour en sortir, l'auteur suggère de « *cultiver notre plasticité psychique et de nous entourer de gens différents de nous* », d'éduquer à l'utilisation d'Internet et d'informer sur « *les pièges des algorithmes* » et les biais cognitifs qui nous font commettre des erreurs de jugement. Cela suffira-t-il ? ● **MARC OLANO**

SCIENCES HUMAINES
ABONNEZ-VOUS

Offre de Noël

2 formules au choix

11 numéros
54 €*
seulement
au lieu de ~~73,10 €~~*

11 numéros
+ 4 Grands Dossiers
69 €*
seulement
au lieu de ~~104,70 €~~*

*Valable pour les particuliers en France métropolitaine.

POUR ALLER PLUS VITE,
SCANNEZ CE QRCODE
OU APPELEZ LE
03 86 72 17 39
CODE PROMO 353
(PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE)

N.B. : Étudiants, Institutions, Entreprises, retrouvez toutes nos offres sur notre site.

Cochez les cases correspondantes :

☐ OUI, je m'abonne et je règle aujourd'hui la somme de
☐ 54 € pour 11 mensuels
☐ 69 € pour 11 mensuels + 4 Grands Dossiers
Je règle aujourd'hui la somme de ..... €

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
☐ Par virement Banque Populaire Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021 - BIC : CCBPFRPPDJN

Mes coordonnées :
Nom .....
Prénom .....
Société .....
Adresse .....
.....
CP Ville .....
Pays .....
Courriel .....

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :

Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:24:29 PM

À SIGNALER
- ***Histoire la rue. De l'Antiquité à nos jours***
  Danielle Tartakovsky (dir.), Tallandier, 2022, 528 p., 34, 90 €.
- ***L'Amérique des Sioux. Nouvelle histoire d'une nation indigène***
  Pekka Hämäläinen, Albin Michel, 2022, 600 p., 26 €.

Histoire

- ***La Nostalgie. Histoire d'une émotion mortelle***
  Thomas Dodman, Seuil, 2022, 320 p., 23,50 €.

QUAND LE MAL DU PAYS TUAIT LES SUISSES

Ce beau livre rapporte l'histoire d'une maladie qui apparut, puis disparut après avoir fait bien des victimes. Aujourd'hui, la nostalgie désigne souvent le regret d'un temps passé. Ce sentiment doux-amer, proche de la mélancolie, ne rend pas compte de son étymologie (*nostos*, le retour, *algos*, la douleur). En effet, au départ, la nostalgie ne nomme que le mal du pays. On doit le terme à un médecin de Mulhouse du 18e siècle, Johannes Hofer (1669-1752) et ses symptômes semblaient toucher particulièrement certains ressortissants helvétiques.

Ce « mal suisse », dont il s'avéra bientôt qu'il touchait d'autres pays et singulièrement la France, se manifestait notamment par des langueurs, un abattement, des difficultés respiratoires et des palpitations cardiaques. Ces signes étaient associés à un manque obsessionnel du pays natal. Un air de folklore suffisait à déclencher une crise que rien ne semblait pouvoir combattre si ce n'est le retour au pays, sinon la promesse de ce retour. Les Suisses en question étaient des mercenaires, réputés dans toute l'Europe pour leurs qualités guerrières. Pourquoi eux et pourquoi en ce temps-là ?

L'apparition de cette maladie, explique l'historien Thomas Dodman, est attribuable à un « *malaise socioculturel* » dû à de nouvelles formes de mobilité et à l'évolution de l'encadrement militaire. L'augmentation des effectifs appelant une organisation plus précise et une discipline plus serrée, la vie de caserne et son inaction chronique devinrent propices à l'affection. La nostalgie se montra contagieuse. À voir les chiffres des médecins militaires, on mesure l'ampleur de l'épidémie puisque c'est par centaines que des recrues furent touchées.

Durant les guerres révolutionnaires, soit à l'acmé du phénomène, alors que la patrie était en danger, les congés étaient drastiquement réduits, et accordés « *dans le cas seulement où le malade sera reconnu atteint de la nostalgie ou maladie du pays* ». La nostalgie vous tuait en effet son homme en quelques jours. Ce mal constituait, selon T. Dodman, « *le symptôme d'une souffrance masculine prolongée par les codes de virilité martiale de la vie de caserne* ». Au 19e siècle, cette maladie de l'espace se transforma en maladie du temps qui passe, après avoir connu certaines transformations du regard médical. Elle fut supplantée dans la nosologie par d'autres étiologies comme l'« *acclimatement* » (du colon en Algérie, par exemple) ou par la « *dégénérescence raciale* ». Intégrée à un nouvel ordre du monde, produit adouci d'un nouveau régime d'historicité, la nostalgie devint ce qu'elle est aujourd'hui, le résultat d'une « *discipline temporelle rationalisée* ». ● THIERRY JOBARD

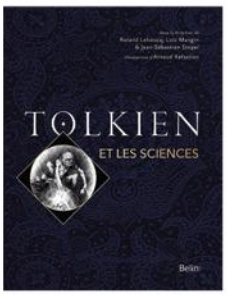
- ***Combattre en dictature. 1944 - La Wehrmacht face au débarquement***
  Jean-Luc Leleu, Perrin, 2022, 776 p., 28 €.

PSYCHOLOGIE D'UNE ARMÉE DÉFAITE

Le double objectif de Jean-Luc Leleu est de revenir sur un certain nombre de poncifs concernant le débarquement du 6 juin 1944 véhiculés par les historiens eux-mêmes et, en considérant la réaction allemande, de la comprendre mieux. Ce qui le mène à soulever la question suivante : la dictature produit-elle de meilleurs soldats ? Parmi les idées reçues sur l'opération Overlord perdure celle d'une réussite fondée sur la faiblesse des effectifs allemands positionnés en face.

En fait, depuis plusieurs mois, des troupes avaient été transférées sur place et maintenues en état d'alerte. Cette opération était attendue depuis plus de deux ans par les Allemands. Pourtant, une brève amélioration météorologique réussit à prendre au dépourvu la Wehrmacht qui s'attendait à un report. Ce qui montre l'importance de la dimension psychologique de l'affaire. « *Comment comprendre alors le décalage entre cette anticipation globalement correcte de la menace et le désarroi face à la soudaine situation d'urgence ? Moins qu'une impréparation tactique, il s'est agi d'une rigidité mentale.* » Car, d'une armée allemande offensive, souple, rapide et audacieuse pendant les deux premières années de guerre, on était passé à une autre, enfermée dans des schémas mentaux, arrogante et incapable de prendre la mesure de ses adversaires. Régnaient donc de ce côté le déni de réalité, la croyance en l'infaillibilité du Führer et dans le pouvoir miraculeux d'armes secrètes. L'engagement des troupes était loin d'être fanatique, plutôt mécanique, c'est-à-dire obéissant aux ordres, comme on le lui avait inculqué. Jusqu'à la chute finale. ● T.J.

Délivré à 353101 le 12/6/2022, 11:24:29 PM



• ***Tolkien et les sciences***
Roland Lehoucq, Jean-Sébastien Steyer et Loic Mangin (dir.), Belin, 2022, 384 p., 35 €.

Culture

D'OÙ VIENT LA FORCE DE L'ANNEAU UNIQUE ?

Alors que la nouvelle série *Les Anneaux du pouvoir* divise les fans de Tolkien, ce livre collectif propose une analyse stimulante des rapports multiples que son univers romanesque entretient avec les sciences. L'approche des auteurs est double. D'un côté, ils prennent la légende de la Terre du milieu comme un objet complexe permettant toutes sortes de considérations scientifiques amusantes. De l'autre, ils épluchent les indices laissés dans l'œuvre de Tolkien, y compris dans ses correspondances, pour remonter aux sources des lectures savantes ayant pu nourrir son imaginaire. Il faut dire que ce poète et philosophe était avant tout un curieux insatiable, qui s'intéressait tout autant à la cosmologie, à la géologie et à la biologie qu'aux sciences humaines et aux légendes des Vikings… Les cinq cents pages de cet ouvrage sont donc bien méritées. Chacun des chapitres est écrit par un spécialiste du domaine, qui ne manque pas de souligner la qualité scientifique de la construction de l'univers imaginé par Tolkien. Vous comprendrez ainsi pourquoi les Hobbits ont de gros pieds poilus, d'où viennent les pouvoirs de l'Anneau unique, ou encore pourquoi les elfes sont dotés d'une vision surpuissante…

Cependant, comme le rappelle l'historienne Isabelle Pantin, si Tolkien voyait le monde à travers les lunettes du savoir scientifique, il n'en était pas moins critique vis-à-vis de ses dérives possibles, voyant dans la technologie une arme susceptible d'être dévoyée par les puissants et d'entraîner, de fait, une déconnexion de l'être humain d'avec son environnement. Dans sa vision de la Terre du milieu et dans son exaltation d'un monde structuré autour de la force de la communauté, au sens que lui donnait le sociologue Ferdinand Tönnies, c'est bien une forme de dégoût du romancier face au monde moderne que les auteurs mettent en lumière.

● FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX

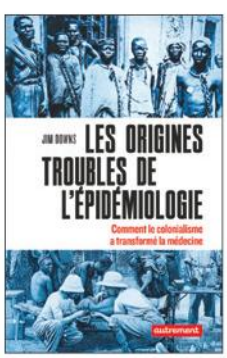
Santé

CE QUE LA MÉDECINE DOIT AUX DAMNÉS DE LA TERRE

En 1845, une épidémie éclate à Boa Vista, île portugaise du Cap-Vert. Les habitants libres et les esclaves l'attribuent à un navire anglais ayant fait escale. Venu enquêter, un médecin britannique interroge les blanchisseuses qui lavaient le linge des marins. L'une d'elles, que le médecin qualifie de « *négresse* », explique que son frère « *est tombé malade après avoir transporté des cadavres à enterrer* ». Selon l'historien Jim Downs, qui rapporte l'histoire, ce type d'informations contribua à l'élaboration du savoir épidémiologique au 19e siècle. Celui-ci ne se serait donc pas construit par la seule observation des épidémies des grandes villes occidentales, mais aussi grâce aux études faites sur les populations captives telles que soldats, esclaves et sujets colonisés. La puissance administrative des empires coloniaux a permis de récolter, centraliser, analyser et partager ces données. L'épidémiologie serait donc pour partie fille du colonialisme, de l'esclavage et de la guerre.

Certes le livre a des limites : ses huit chapitres, consacrés à autant de cas, des cales des bateaux négriers du 18e siècle aux champs de bataille de la guerre de Sécession, laissent l'impression d'un kaléidoscope. On regrette un peu de n'avoir aucune information sur les pratiques de santé des populations étudiées. Si J. Downs tente de redonner voix, autant que faire se peut, aux malades, ces « *fantômes oubliés dans les ténèbres des archives* », il les présente presque toujours comme passifs face au mal qui les atteint. Pourtant leurs pratiques affleurent discrètement dans les sources, par exemple lorsque certains Jamaïcains refusent d'enterrer les morts lors de l'épidémie de choléra de 1850-1851. Ces limites n'entament pas la valeur de ce livre, qui élargit notre vision de la construction du savoir médical occidental et qui fut d'ailleurs salué par la critique lors de sa sortie aux États-Unis en 2021.

● HÉLÈNE FROUARD



• ***Les Origines troubles de l'épidémiologie. Comment le colonialisme a transformé la médecine***
Jim Downs, Autrement, 2022, 360 p., 24 €.

Délivré à 353101 le 12/7/2022, 12:04:59 AM

Anthropologie

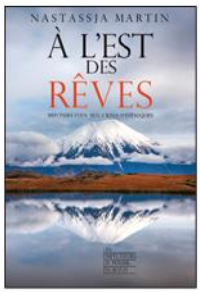
LA PHOTOGRAPHIE, POUR QUOI FAIRE ?

Arrivant en 1941 à l'Institut français d'Afrique noire de Dakar, Georges Duchemin y fonde la section ethnologie. Son œuvre écrite reste mineure, mais il prend des milliers de clichés aujourd'hui conservés au musée d'Aquitaine. Suivant l'exemple de chercheurs anglophones, Anaïs Mauuarin s'est penchée sur des collections de clichés exotiques, et commente celles de Claude Lévi-Strauss, d'André Leroi-Gourhan, de Marcel Griaule et d'autres ethnographes. Après un travail sur Jean Rouch en 2017, l'auteure a soutenu une thèse en 2018, dont ce livre est issu. On y trouve une histoire des collections photos du Musée d'ethnographie et du Musée de l'Homme, des récits de missions où l'image a occupé une grande place, comme celle de Noël Ballif chez les Pygmées en 1946.

L'intérêt du texte est surtout dans sa dimension historique. Dans un premier temps, l'accumulation photographique n'a obéi qu'à l'objectif de constituer un inventaire de la diversité humaine analogue à celui des sciences naturelles. Mais ce capital visuel s'est vite révélé monnayable sur un marché en expansion, celui des magazines (*Vu*, *Images du monde*, etc.), aux intentions souvent plus troubles. L'auteure prévient donc que les clichés qu'elle reproduit ne doivent pas « *réactiver les rapports de domination qui ont présidé à leur production* ». C'est une précaution convenue, mais utile : comme s'ils mettaient la chair à nu, les portraits anthropométriques d'indigènes ou de prévenus sont insoutenables. Reste que les mises en garde contre le racisme inhérent à ces clichés sont un peu répétitives. Sauf dans le cas de photos « volées », les modes d'appropriation de l'acte photographique par ceux qui en ont été la cible représentent sans doute ce qu'il y a de plus original parmi les réflexions de l'auteure. ● **GÉRALD GAILLARD**

À l'épreuve des images. Photographie et ethnologie en France (1930-1950)
Anaïs Mauuarin, Presses universitaires de Strasbourg, 2022, 486 p., 26 €.

À l'est des rêves. Réponses even aux crises systémiques
Nastassja Martin, Les Empêcheurs de penser en rond, 2022, 250 p., 21 €.



LA LEÇON DES STEPPES

En dehors de rares exceptions, le discours sur la crise écologique semble être devenu une évidence. Mais comment échapper à l'alternative qui nous coince entre le récit de l'effondrement (collapsologie) et celui du progressisme technologique (géo-ingénierie) ? Dans ce livre, l'anthropologue française Nastassja Martin invite à faire un pas de côté et à tourner le regard ailleurs, là où des collectifs humains réinventent des manières de vivre en réponse aux crises systémiques. C'est du moins le pari de N. Martin, qui propose une suite en miroir de ses travaux précédents auprès des animistes Gwich'in en Alaska dans *Les Âmes sauvages* (2016). De l'autre côté du détroit de Béring, elle se concentre cette fois sur un collectif even au Kamtchatka.

Loin d'incarner la figure fantasmée du bon sauvage préservé de la civilisation, les formes de vies du clan even qu'elle a visité cristallisent au contraire les discontinuités d'une petite histoire de la civilisation : capitaliste, coloniale, soviétique. En effet, les Evens ont été d'abord des nomades, éleveurs de rennes qu'ils menaient dans les plaines de la Russie orientale. Le régime soviétique les a ensuite contraints à se sédentariser au sein de kolkhozes, avant que sa chute entraîne la privatisation des territoires en plateformes touristiques. Quand N. Martin apprend qu'une « *famille avait décidé de repartir vivre en forêt après la chute de l'Union soviétique* », elle cherche à rejoindre cet « *ancien monde renaissant de ses cendres pour faire face à une crise* ». Situés aux avant-postes de grands bouleversements écologiques et politiques, ces Evens réactivent une vie centrée sur la chasse, la pêche et la cueillette, dans un dialogue constant avec les non-humains. Ils témoignent ainsi que l'histoire peut ne pas être linéaire, réinventant au présent d'autres formes de vies pour continuer à exister en composant avec la précarité d'un monde en ruines. Dans cette étude, écrite à la première personne et où abondent les intuitions stimulantes mais parfois fragmentaires, on se prend à suivre l'apprentissage de la chercheuse de son terrain. L'anthropologie en train de se faire de N. Martin s'écrit moins sur qu'avec ceux dont elle parle. ● **LÉO FABIUS**

Délivré à 353101 le 12/7/2022, 12:04:59 AM

À SIGNALER
• ***Pilule : défaire l'évidence***
Alexandra Roux, éditions de la MSH, 246 p., 13 €.

Sociologie

• ***Servir les riches. Les domestiques chez les grandes fortunes***
Alizée Delpierre, La Découverte, 2022, 220 p., 20 €.

TÂCHES INGRATES DANS UN ÉCRIN DE VELOURS

« *Les domestiques existent toujours* », annonce d'emblée Alizée Delpierre, postdoctorante au Centre de sociologie des organisations (Sciences Po/CNRS). Ce sont en majorité des femmes, quelques milliers en France à travailler à plein temps au service des grandes fortunes issues de l'aristocratie et de foyers nouvellement enrichis par le commerce ou la finance. Pour observer la relation particulière entretenue entre employeurs et employées dans ces foyers nantis, la sociologue n'a pas hésité à prendre un emploi de domestique à temps partiel auprès de deux familles. Une enquête participante donc, qu'elle a couplée avec d'autres observations et de longs entretiens. Elle montre la façon dont la relation de travail est enveloppée dans un discours particulier et infléchie par les échanges que nouent quotidiennement maîtres et employées. Ces domestiques de riches, issues de milieux populaires et souvent de l'immigration, bénéficient de salaires importants et parfois de nombreux avantages et cadeaux : sacs de marque, frais médicaux remboursés, véhicules.

En découle un semblant de proximité, les domestiques faisant presque partie de la famille, dans le cadre d'une relation de type paternaliste. La sociologue montre aussi que ce paternalisme implique en retour une « *exploitation dorée* », qui permet aux patrons de le rester jusque chez eux et de requérir des services permanents. Cette logique de dons et de contre-dons atténue l'asymétrie des conditions et la réalité de ces emplois domestiques, qui permettent aux maîtres de jouir pleinement de leur rang social. Ce livre, écrit à la première personne et au ton littéraire, est une lecture fluide, mais n'hésite pas à recourir à des notions savantes telles que « l'*illusio* » ou « la présentation de soi » en les explicitant. Ce qui est aussi une agréable façon de faire connaissance avec les outils de la sociologie.

● **TOM UMBDENSTOCK**

sciences HUMAINES
sciencehumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX
SAS SCIENCES HUMAINES COMMUNICATION
Représentante légale et directrice de publication :
Nadia Latrèche
Directrice générale :
Héloïse Lhérété

Relation clients
Ventes et abonnement :
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete

Rédacteurs en chef adjoints
Cécile Peltier
cecile.peltier@scienceshumaines.fr
Christophe Rymarski
christophe.rymarski@scienceshumaines.fr

Rédacteurs
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Cheffe de la rubrique *Référence*,
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
Chef de la rubrique *Dossier*,
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Hugo Albandea
Iconographe - Rédacteur web et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*

Ont collaboré à ce numéro
Léo Fabius, Hélène Frouard, Gérald Gaillard, Florine Galeron, Thierry Jobard, Béatrice Kammerer, Frédérique Letourneux, Marc Olano, Romain Pigeaud, Axelle Playoust-Braure, Jean-Marie Pottier, Tom Umbdenstock.

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval
Frédéric Peylet

Conseillère de la rédaction
Martine Fournier

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard

Assistant webmestre et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême
03 86 72 17 23

Promotion Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Diffusion : MLP
Contact : À juste titres,
Laetitia Canole :
04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs :
www.direct-editeurs.fr

Livres des Éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Responsable administratif et financier
Annick Total : 03 86 72 17 21
Comptabilité
03 86 72 07 02

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi

Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.006 kg/t

Conception graphique et Conception de la couverture :
Rampazzo & Associés

Couverture
© Björn Oberg

Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire :
0527 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.

Un encart « Kaizen / La Maison Écologique » est posé sur une partie des abonnés.
Un encart Sciences Humaines est broché sur une partie des magazines.

Délivré à 353101 le 12/7/2022, 12:04:59 AM

À SIGNALER
- ***Plurivers. Un dictionnaire du postdéveloppement***
  Ashish Kothari *et al.* (dir.), Wildproject, 2022, 550 p., 25 €.
- ***L'Organisation monétaire européenne***
  Nathalie Deguen et Bruno Moschetto, PuF, coll. « Que sais-je ? », 2022, 128 p., 10 €.

Économie

- ***La Nation, frontière du libéralisme. Libre-échangistes et protectionnistes français, 1786-1914***
  Francis Démier, CNRS, 2022, 464 p., 26 €.

LE LIBRE-ÉCHANGE, UNE UTOPIE CONTRARIÉE

« *Rêveurs, utopistes, charlatans, aristocrates, agioteurs, Montagnards !* » Cette litanie insultante, assénée par un journal aux partisans du libre-échange à la fin de la monarchie de Juillet, traduit bien le caractère passionnel des débats sur l'ouverture du commerce international en France, encore vifs ces dernières années. Dans *La Nation, frontière du libéralisme*, qui court de 1786 à 1914, l'historien Francis Démier reprend le détail de cette longue dispute hexagonale.

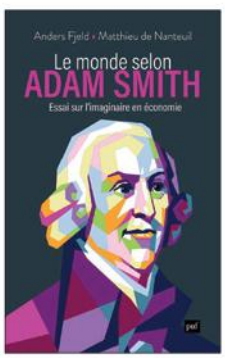
L'année 1786 est celle de la signature d'un accord commercial de libre-échange avec la Grande-Bretagne. Les négociateurs de Louis XVI marchent alors sur une ligne de crête que la France ne cessera d'arpenter : échanger davantage de biens tout en maintenant une certaine protection des industries nationales. Critiqué dans les cahiers de doléances de 1789, ce texte suscite un vif débat, de même que le « coup d'État douanier » mené en 1860 par un Napoléon III désireux d'ouvrir davantage l'économie française. Pendant près de cent cinquante ans, les élus, les industriels, les financiers, mais aussi les villes et les régions, s'affrontent autour des produits dont il faut prohiber l'entrée, des tarifs à appliquer aux autres, et autour de ceux dont l'importation est jugée indispensable.

En restituant cet « *imbroglio des positions* » qui vire parfois à la « *guerre de position* », F. Démier dégage les profondes implications politiques des débats sur le libre-échange et le protectionnisme, comparables à ceux liés à la Révolution ou à la révocation de l'édit de Nantes. Sur le plan national, ces débats croisent aussi la question sociale émergente et la succession des régimes : une monarchie à éclipses, une République régulièrement supplantée ou menacée par la tentation césariste, des deux Napoléon au général Boulanger… À l'international, ils résonnent avec les guerres, le commerce restant un moyen sûr de continuer à s'affronter, mais aussi de s'allier.

Ces débats politiques sont aussi théoriques, et F. Démier restitue l'écosystème (chaires, ouvrages, journaux…) au sein duquel les économistes développent leurs arguments libre-échangistes ou protectionnistes. Un nom revient souvent, dès les premières pages : celui d'Adam Smith (1723-1790), auteur en 1776 de *La Richesse des nations*. Pour l'historien, la France, en libéralisant son marché intérieur tout en protégeant en partie son économie de l'extérieur, a en fait réalisé « *une des lectures possibles* » du livre classique de l'économiste écossais. Une manière de dire que la doctrine de ce dernier ne saurait être réduite à la mécanique de la « main invisible ».

C'est aussi le constat que dresse, dans un style différent, un ouvrage récent consacré à la pensée d'Adam Smith par le philosophe Anders Fjeld et le sociologue Matthieu de Nanteuil. Les deux auteurs examinent les « *contradictions d'une œuvre à la fois plus ouverte et moins cohérente que ce que beaucoup d'analystes ont pu laisser entendre* », et qui repose notamment sur l'élaboration de « *régimes de fiction* ». L'un d'entre eux est l'avènement du commerce comme « *source d'émancipation universelle* ». Critique, selon ses propres mots, de « *l'impertinente jalousie des commerçants et des manufacturiers* », A. Smith est parvenu à l'utopie d'une « *illimitation du commerce mondial* », pas très éloignée (F. Démier insiste aussi sur ce point dès les premières pages de son livre) du projet kantien de « paix perpétuelle ». Sur ce point, l'ouvrage d'A. Fjeld et M. de Nanteuil croise le propos de leur confrère historien, dans sa description des rêves libre-échangistes plus ou moins tempérés de protectionnisme des économistes français du 19e siècle. Le discours économique, loin de n'être qu'une simple ingénierie financière et statistique, « *élabore tout un monde* ».

● **JEAN-MARIE POTTIER**



- ***Le Monde selon Adam Smith. Essai sur l'imaginaire en économie***
  Anders Fjeld et Matthieu de Nanteuil, PUF, 2022, 264 p., 22 €.

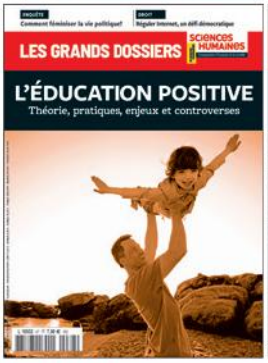
Délivré à 353101 le 12/7/2022, 12:04:59 AM

BOUTIQUE EN LIGNE

SCIENCES HUMAINES

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

LE MENSUEL



LES GRANDS DOSSIERS

LES ESSENTIELS

HORS-SÉRIE

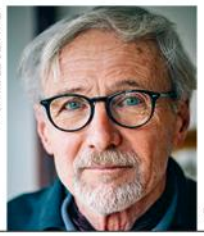
L'HUMANOLOGUE

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

GAGNEZ DU TEMPS, **SCANNEZ CE QRCODE**

POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI : **HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/**

Délivré à 353101 le 12/7/2022, 12:04:59 AM



© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE

MAP

MAP est, dans le monde anglophone, l'acronyme d'une dénomination controversée : celle des « personnes attirées par les mineurs » (*minor-attracted persons*), sexuellement, cela s'entend. Revendiquée par certains chercheurs, psychothérapeutes, sexologues et travailleurs sociaux – mais non par tous –, elle remplacerait avantageusement l'étiquette infamante du pédophile, laquelle partage les honneurs de l'usage populaire tout comme du très officiel manuel de psychiatrie *DSM-5*.

Mais l'onomastique peut être aussi un sport de combat. En novembre 2021, Allyn Walker, professeure de sociologie et criminologie à l'université Old Dominion de Virginie a été poussée à la démission suite à la publication de son enquête sur la triste condition des personnes attirées par les jeunes corps, quoique n'ayant jamais commis d'acte sexuel de ce genre. Elle décrit, dans son livre, les souffrances des intéressés : impossibilité de se confier, culpabilité, haine de soi, isolement, tendances suicidaires. Elle souligne à quel point le stigmate diabolisant de la pédophilie les dissuade de chercher de l'aide pour faire face à leurs désirs problématiques. Changer de lexique serait donc, selon elle, une mesure juste et salutaire. Rappelons que ces MAPs-là n'étant jamais passés à l'acte, sans malice, on peut se demander comment on les trouve. En fait, il existe, aux États-Unis du moins, des sites communautaires où ces personnes peuvent échanger sans crainte, s'informer, partager leurs vécus et dénoncer le poids de l'épithète qui les accable. Au titre de la prévention des actes commis sur des mineurs, certains de ces groupes n'hésitent pas à commanditer auprès de chercheurs attitrés des études sur leurs problèmes existentiels, au risque, pour ces derniers, de connaître le sort d'A. Walker : visée par une pétition hostile de 14 000 signatures, celle-ci perdit donc son emploi… pour en retrouver un aussitôt dans une université concurrente.

La dénomination « *minor-attracted person* » remplacerait avantageusement l'étiquette infamante de pédophile, laquelle partage les honneurs de l'usage populaire tout comme du très officiel manuel de psychiatrie *DSM-5*.

De fait, l'opinion est divisée : un sondage récent aux États-Unis montrerait que, dans le public, c'est moitié pour, moitié contre. Du côté des anti-MAP, des intellectuels et des politiques dénoncent à grand renfort de tribunes, l'existence, dans le sillage de cette réforme lexicale, d'un dessein autrement ambitieux. Selon l'écrivain conservateur Rob Dreher, les pro-MAP cherchent à dédiaboliser les pédophiles afin, objectif ultime, de faire reconnaître leur attirance comme une orientation sexuelle aussi respectable que d'autres auparavant honnies, suivez mon regard.

Le souci de prévenir les tentations des MAPs en levant l'indignité qui les frappe ne serait, selon lui, qu'une ruse visant à décriminaliser les relations sexuelles entre adultes et mineurs. Parmi les nombreux projets d'innovation lexicale qui agitent les médias, celui-ci, bien qu'inscrit dans un même élan de justice, marche sur des sables mouvants : construire une identité acceptable sur des préférences dont l'accomplissement est inacceptable semble risqué. C'est, comme l'écrit un commentateur hostile, « *jouer avec le feu* ». ●

Délivré à 353101 le 12/7/2022, 12:04:59 AM

31 GRANDS TITRES DE PRESSE À PRIX IMBATTABLE !

PRIX UNIQUE **39€** l'abonnement

Jusqu'à **- 69%** de remise

rue**des**étudiants
JE SUIS ÉTUDIANT, JE M'ABONNE

BULLETIN D'ABONNEMENT ÉTUDIANT

A renvoyer complété et accompagné de votre règlement, sous enveloppe non affranchie à :
RUE DES ETUDIANTS - LIBRE REPONSE 82532 - 75803 PARIS CEDEX 08

1. COCHEZ LE OU LES ABONNEMENTS QUE VOUS CHOISISSEZ

ACTUALITÉ INTERNATIONALE

- ☐ **Courrier international** | Hebdomadaire | 26 nos
- ☐ **Vocable** | Bimensuel | 21 nos
  ☐ Anglais ☐ Allemand ☐ Espagnol (cochez l'édition choisie)
- ☐ **Le Monde diplomatique** | Mensuel | 12 nos
- ☐ **La Croix L'Hebdo** | Hebdomadaire | 25 nos
- ☐ **Challenges** | Hebdomadaire | 22 nos
- ☐ **Time** | Bimensuel | 13 nos

ACTUALITÉ GÉNÉRALE

- ☐ **Le Monde Sélection hebdomadaire** Hebdomadaire | 26 nos
- ☐ **Le 1** | Hebdomadaire | 39 nos
- ☐ **Society** | Bimensuel | 24 nos
- ☐ **L'Obs** | Hebdomadaire | 26 nos
- ☐ **Politis** | Hebdomadaire | 18 no

DÉBATS

- ☐ **Études** | Mensuel | 6 nos
- ☐ **La Revue des Deux Mondes** | Mensuel | 6 nos
- ☐ **Le Drenche** | Mensuel | 11 nos
- ☐ **Futuribles** | Bimestriel | 3 nos

SCIENCES

- ☐ **Sciences et Avenir** | Mensuel | 10 nos + 1 no double + 4 hors-séries
- ☐ **Science & Vie** | Mensuel | 12 nos + web illimité
- ☐ **Sport & Vie** | Bimestriel | 6 nos + 2 hors-séries

CULTURE GÉNÉRALE

- ☐ **Sciences Humaines** | Mensuel | 11 nos
- ☐ **L'éléphant** | Trimestriel | 3 nos
- ☐ **Zadig** | Trimestriel | 3 nos

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

- ☐ **Histoire & Civilisations** | Mensuel | 11 nos
- ☐ **L'Histoire** | Mensuel | 10 nos + 1 no double
- ☐ **Population & Avenir** | Bimestriel | 7 nos
- ☐ **La Revue Urbanisme** | Trimestriel | 6 nos

ART ET PASSION

- ☐ **Beaux Arts magazine** | Mensuel | 10 nos + l'accès au digital
- ☐ **Connaissance des arts** | Mensuel | 8 nos
- ☐ **L'Objet d'art** | Mensuel | 11 nos
- ☐ **Polka** | Trimestriel | 8 nos
- ☐ **Télérama** | Hebdomadaire | 21 nos
- ☐ **So Foot** | Mensuel | 10 nos

2. TOTAL DE MA COMMANDE

PASHU22

- Merci de vérifier si vous avez coché la ou les revues souhaitée(s).

☐ 1 abonnement → 39 € ☐ 3 abonnements → 99 €
☐ 2 abonnements → 69 € ☐ autre (30 € par abonnement supplémentaire), soit ____ abonnements → Total _____ €

3. MES COORDONNÉES

☐ M ☐ Mme Nom _____ - Merci d'écrire en majuscule.
Prénom _____
Adresse (France métropolitaine seulement) _____
_____
Code Postal |_|_|_|_|_| Ville _____
Email _____

J'accepte de recevoir par email des offres de Rue des Etudiants ☐ oui ☐ non
J'accepte de recevoir par email des offres des partenaires de Rue des Etudiants ☐ oui ☐ non

4. JE RÈGLE LA SOMME DE

☐ 39€ ☐ 69€ ☐ 99€ ☐ autre montant _____ €

par chèque à l'ordre de *Rue des Etudiants*

Je certifie être étudiant(e) ☐ Filière _____
Année d'étude _____

En retournant ce formulaire, vous acceptez que *Rue des Etudiants*, responsable de traitement, utilise vos données pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions commerciales. Pour connaître les modalités de traitement de vos données et d'exercice de vos droits (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse http://www.ruedesetudiants.com/ ou écrivez à notre DPO – 67/69 avenue Pierre-Mendès France - 75013 Paris ou dpo@groupelemonde.fr.

Offre valable jusqu'au 15 décembre 2022

Abonnez-vous encore plus vite et découvrez nos offres numériques sur ruedesetudiants.com

Délivré à 353101 le 12/7/2022, 12:04:59 AM

POUR LES FRANÇAIS LE PLAISIR DURE EN MOYENNE 27 MINUTES*

*Les lecteurs de magazines consacrent en moyenne 27 minutes par jour au plaisir de la **Presse Magazine.**

INFORMER. DÉCOUVRIR. APPROFONDIR.

PRIX RELAY-SEPM DES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2022

RELAY. sepm SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

LES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2022

Découvrez chez RELAY et sur relay.com les magazines les plus talentueux et les plus audacieux de l'année.

Délivré à 353101 le 12/7/2022, 12:04:59 AM

Madame Bovary ACPM/ONE NEXT 2020